


V
B
J
C

DE L'HOMME

ET

DE LA FEMME,

Conſidérés phyſiquement

DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

*Par M. de L***, Chirurgien.*

Avec Figures en Taille-douce.

PREMIERE PARTIE.

Prix, 6 liv. relié.



A VARSOVIE,

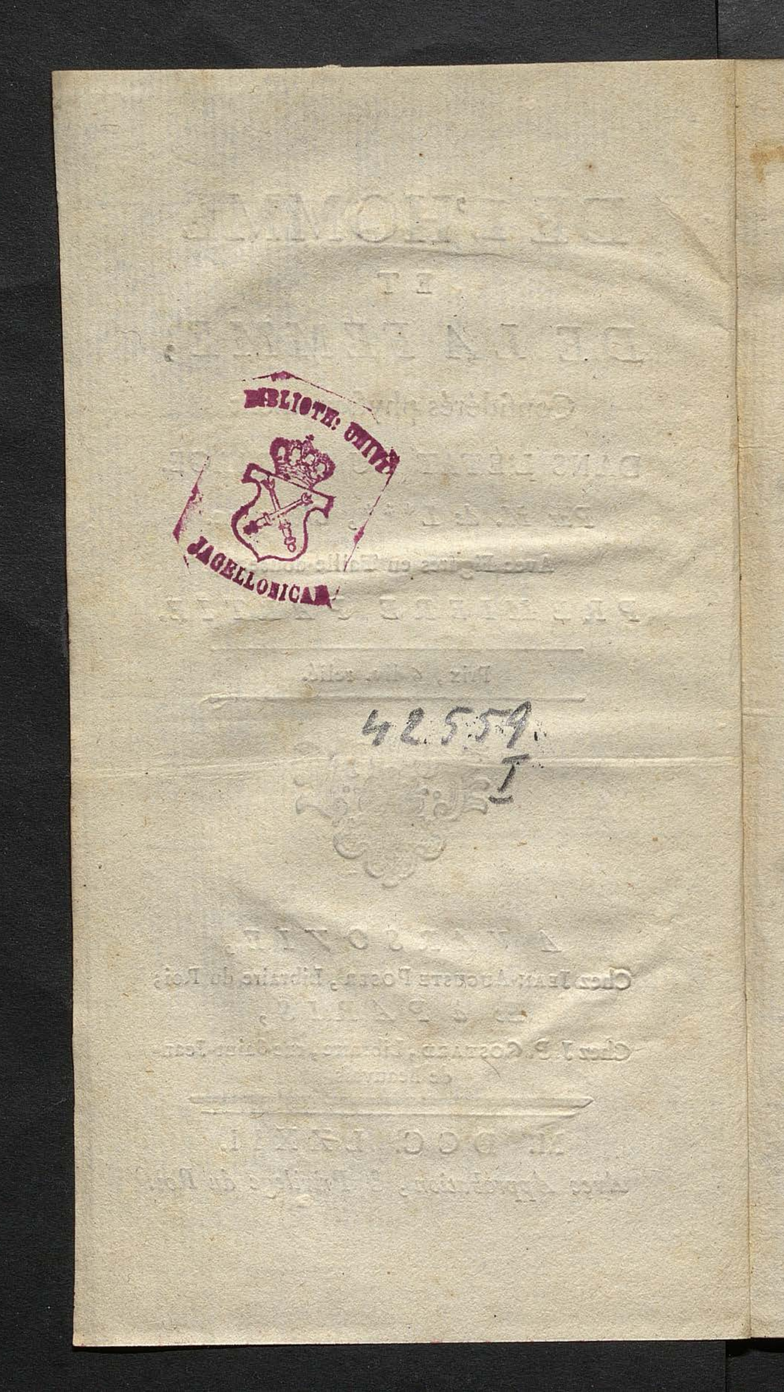
Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi;

Et à PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage a été fait dans l'espérance qu'il sera utile. On s'est étonné que l'objet qu'il embrasse, quoique déjà traité par un Médecin, n'ait pas encore été offert d'une manière satisfaisante. En effet, ceux qui avec quelque connoissance lisent le livre de VENETTE (*a*), regardent son ouvrage comme éclairant le Lecteur sur quelques points, mais aussi lui donnant des notions fausses sur beaucoup d'autres. On peut dire que c'est moins la faute de l'Auteur, que celles du temps où il vivoit, parce que les nouvelles observations faites par d'habiles

(*a*) *La génération de l'homme, ou tableau de l'Amour conjugal, considéré dans l'état du mariage*, par M. NICOLAS VENETTE, Docteur en Médecine.

Médecins de nos jours ont détruit plusieurs principes sur lesquels Venette appuyoit sa théorie.

Cet Auteur a placé dans son ouvrage plusieurs faits reconnus aujourd'hui pour fabuleux, & qui néanmoins peuvent avoir des suites fâcheuses, lorsqu'ils sont exposés aux yeux des hommes peu instruits.

En parcourant son livre avec attention, il est aisé de se convaincre de la futilité de plusieurs questions qu'il a examinées très-sérieusement.

On a donc cru rendre quelque service aux hommes de tous les âges en leur offrant un traité fait dans les mêmes vues, mais présenté différemment. Afin que l'on puisse juger de la forme de ce nouvel ouvrage, on expose ici la marche que l'on a suivie, & les motifs qui y ont dé-

terminé l'Auteur. Ce n'est pas sans doute une petite difficulté que de porter un œil curieux dans la couche nuptiale, & d'en décrire les secrets sans offenser les oreilles chastes On a fait tout ce qui a été possible pour rendre cet ouvrage utile & décent.

Après l'Introduction, dans laquelle on démontre la nécessité, vu les circonstances actuelles, d'un ouvrage sur le physique de l'Amour, on fait l'histoire des *Tempéramens*. La plupart des hommes n'ont que des notions fausses sur leur constitution : pouvoit-on mieux commencer l'ouvrage que par un examen scrupuleux à l'aide duquel chaque individu sache apprécier ses facultés physiques relativement au mariage ?

Le IIe. Chapitre, contient des

réflexions sur le tempérament, relatives au célibat. Il peut être regardé comme une suite du premier. En les réunissant, chaque homme saura s'il doit prendre une épouse, ou si sa constitution l'écarte des plaisirs du Mariage.

Il étoit nécessaire que ces deux Chapitres fussent suivis de ceux dans lesquels on examine les remèdes que l'on croit capables de dompter l'Amour, & les moyens qui, au contraire, excitent cette passion. On avoit à combattre des préjugés accrédités de tout temps, & auxquels Venette avoit donné un nouveau poids dans son ouvrage.

On s'est étendu dans le IIIe. Chapitre, sur les *narcotiques*, l'*agnus-castus*, le *nénuphar*, le *camphre*, le *nitre*, que l'on a donnés comme capables d'anéantir, dans les hom-

mes, juſqu'au ſentiment de l'Amour.

DANS le IVe. on examine le *ſcinc marin*, le *ſatyrion*, le *borax*, les *mouches cantharides*, l'*opium*; & enfin les ſubſtances que l'on croit capables d'exciter vivement l'homme au phyſique de l'Amour, & que l'on a nommées *aphrodiſiaques*. C'eſt d'après les obſervations des plus célèbres Médecins qu'on a parlé de ces ſubſtances, & qu'on a démontré les effets funeſtes qu'elles peuvent produire.

AU Chapitre V^e^. on traite de l'*Impuiſſance*. On y entre dans le détail de ce qui peut la cauſer, & on indique les moyens qui peuvent la guérir, lorſqu'elle en eſt ſuſceptible. Ce Chapitre eſt intéreſſant par l'énumération des différentes cauſes qui peuvent rendre

l'homme impuissant, & par des observations singulières sur cette maladie.

Le *Congrès*, devoit suivre naturellement l'impuissance ; c'est la matière du VIe. Chapitre. On y donne l'histoire de cette singulière coutume, & les moyens dont on s'est servi pour l'abolir.

La *Stérilité* fait l'objet du VIIe. & dernier Chapitre de la première Partie. On a appliqué cette maladie aux deux sexes, parce qu'en effet, l'homme sans être impuissant, peut être stérile. En considérant cette maladie sous ce nouveau point de vue, on a eu occasion de s'étendre sur tout ce qui pouvoit la produire, & sur les moyens indiqués par les plus célèbres Médecins pour parvenir à féconder l'union des sexes. On a même pro-

posé quelques moyens qui avoient échappé aux recherches des hommes qui jusqu'à présent ont traité cet objet. On n'a pas négligé les observations des maîtres de l'art, relatives aux objets de ce Chapitre.

On peut dire que les détails contenus dans le premier volume, sont l'histoire de l'Amour dans la société. Les différens *tempéramens*, les *aphrodisiaques*, les *anti-aphrodisiaques*, l'*impuissance*, la *stérilité*, ne sont pas dans la Nature. C'est à la seconde partie que commence l'histoire de l'Amour proprement dit.

Le premier Chapitre traite du *Mariage*, (il ne seroit pas difficile de démontrer, par l'exemple même de beaucoup d'animaux, que l'union du mâle & de la femelle, pen-

dant un certain temps, eſt dans la Nature.)

Dans le ſecond Chapitre, on expoſe les *Coutumes de quelques Nations dans la cérémonie du mariage.*

Le IIIe. Chapitre a pour objet les *Influences du mariage ſur la ſanté.* Après avoir établi dans le premier chapitre les douceurs qui réſultent de l'union des cœurs, on expoſe dans celui-ci combien l'union des ſexes influe ſur la ſanté, ſoit en bien, ſoit en mal. Des obſervations curieuſes prouvent, que des hommes modérés dans leurs plaiſirs y ont trouvé des remèdes à leurs indiſpoſitions, tandis que d'autres, en ſe livrant trop à la volupté, en ont été les victimes.

Les Chapitres IVe. & Ve. traitent *des Parties qui dans les Sexes ſervent à la Génération.* Les détails

anatomiques étoient absolument nécessaires pour mettre le lecteur à portée d'entendre ce que l'on doit dire de la puberté, de la génération, des hermaphrodites, &c.

La *Puberté* est le sujet du VIe. Chapitre. On ne pouvoit la traiter qu'après les détails anatomiques, parce que ce sont eux qui conduisent l'œil de l'observateur dans le labyrinthe des opérations de la Nature.

La *liqueur Séminale* dans les hommes, & le *flux périodique* dans les femmes, sont deux signes qui annoncent la puberté. On est entré dans des détails sur ces deux objets, qui font la matière du VIIe. Chapitre, parce qu'ils peuvent être considérés par leur importance, séparément des autres accessoires qui annoncent la puberté.

La *Génération*, ce mystère que la Nature voile à nos yeux, & sur lequel on n'a que des conjectures, est traitée au VIIIe. Chapitre. Il est triste de n'avoir que des hypothèses à donner sur un objet qui intéresse tant les Physiciens ; on a exposé rapidement quelques systêmes sur la génération, & les réflexions dont on les a accompagnés feront voir le plus ou moins de confiance que l'on doit avoir en ces systêmes.

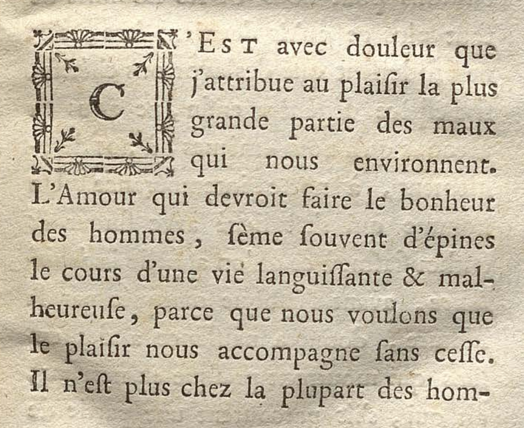


INTRODUCTION.



INTRODUCTION.

Le Plaisir est le fils de l'Amour ;
Mais c'est un fils ingrat qui fait mourir son père [1].



C'EST avec douleur que j'attribue au plaisir la plus grande partie des maux qui nous environnent. L'Amour qui devroit faire le bonheur des hommes, sème souvent d'épines le cours d'une vie languissante & malheureuse, parce que nous voulons que le plaisir nous accompagne sans cesse. Il n'est plus chez la plupart des hom-

[1] PANNARD.

mes un délaſſement de leurs travaux; il leur devient un beſoin néceſſaire à chaque inſtant, & en même temps un travail au deſſus de leurs forces. C'eſt en ſuivant pas à pas cette vérité qu'on trouvera la cauſe ſenſible de la dégénération de l'eſpèce humaine.

La Nature a toujours les mêmes attentions pour nous. Si les hommes ne ſont plus ce qu'ils devoient être, s'ils ne produiſent que des avortons chétifs, ſi l'eſpèce dégénère enfin, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, à nos déréglemens, à notre intempérance. Un homme qui s'eſt livré avec fureur & enthouſiaſme à ce qu'on appelle la *jouiſſance*, avant l'époque marquée par la Nature, donnera naiſſance à des enfans qui mourront preſque en naiſſant, ou qui, s'ils parcourent une partie de leur carrière, laiſſeront après eux des deſcendans foibles, maladifs, plus oc-

cupés du ſoin de ſoutenir leur fragile exiſtence, que de l'eſpoir de laiſſer une nombreuſe poſtérité.

Si nous obſervons la maſſe des individus qui forment quelques Nations Européennes, quel ſpectacle impoſant! Les campagnes offrent de toutes parts de nombreux cultivateurs, dont les bras robuſtes arrachent à la terre ſes productions; entaſſés les uns ſur les autres, une quantité innombrable de citoyens habite les grandes villes, & ſon activité, ſoit pour le travail, ſoit pour le plaiſir, fait un ſpectacle enchanteur; une jeuneſſe courageuſe & bouillante, formée à l'art cruel de la guerre, ſacrifiant ſes jours pour ſervir la patrie.... Voilà l'idée que prendroit d'une Nation, un homme tranſporté des déſerts de l'Afrique en Europe. Si cet homme ne ſe laiſſe pas ſéduire par les apparences, ſi au premier coup d'œil il en ajoute

un ſecond, plus réfléchi, plus philoſophique, qu'appercevra-t-il ? La bonne opinion qu'il avoit priſe du peuple qu'il examine, s'évanouira à meſure qu'il aura ſçu décompoſer l'eſpèce pour s'attacher à l'individu. Notre obſervateur verra dans les campagnes des hommes que la Nature avoit fait robuſtes, mais qui dégénèrent inſenſiblement. Ceux qui habitent les grandes villes, ne ſeront plus à ſes yeux que des êtres infortunés ſur leſquels la Nature jette encore de tems en temps un regard tendre qu'ils ne veulent pas appercevoir. Il verra ſortir de ces villes, des hommes efféminés, déjà vieux au printemps de leur âge ; il les verra traîner ſous les drapaux de Mars les infirmités qu'ils doivent à l'Amour.

INTERROGEONS les Médecins ; demandons-leur ce qu'ils penſent de l'état actuel de l'eſpèce humaine, relative-

ment à sa constitution physique. Tout dépérit, répondront-ils; une partie des hommes est languissante parce que ces hommes sont efféminés, & qu'ils abandonnent volontairement leur tête aux vapeurs & aux maladies de l'imagination. Une autre partie est réellement malade, & elle seroit la plus à plaindre si ces maux n'avoient pour cause les désordre du libertinage.... Mais ceux qui ont le plus de droit à notre compassion, ce sont les hommes infirmes qui portent la peine des fautes de leurs pères.

Cette classe est plus nombreuse qu'on ne l'imagine : elle comprend non seulement les tristes victimes d'un mal honteux, mais aussi ces enfans infortunés qui doivent leur naissance aux derniers efforts d'un tempérament épuisé. Elle comprend encore cette classe immense, les individus malheureux, dont les

membres flétris & difformes prouvent la lubricité de leurs pères ; cette lubricité cruelle qui renverse les statuts de la Nature dans une fonction aussi simple que respectable, pour jouir des plaisirs de l'Amour dans des circonstances délicates & sans aucun ménagement pour la postérité.

D'APRÈS cet exposé, on sentira aisément combien il est essentiel à l'homme de posséder des connoissances sur les devoir primitifs & sacrés qu'il doit rendre à sa patrie.

L'ÉDUCATION, cet objet intéressant qui occupe aujourd'hui tant d'hommes éloquens, devroit s'attacher pour le moins autant au physique qu'au moral, & ce n'est point par l'éducation des enfans qu'elle doit commencer, mais par celle des pères, si je peux m'exprimer ainsi. En vain vous vous attacherez à former un tempérament ro-

buſte à votre fils, ſi vous n'y avez penſé même avant ſa conception. S'il eſt né foible & délicat, les ſoins que vous vous donnerez pour le rendre un peu agreſte influeront beaucoup ſur ſa conſtitution, mais ne la changeront pas entiérement. C'eſt à vous, hommes, qui voulez remplir les devoirs de la ſociété, qui voulez lui être utiles en y ajoutant de nouveaux individus, c'eſt à vous, dis-je, à examiner ſi vous en êtes dignes, & vous le ſerez dès que vous en aurez un ardent deſir. Ne vous arrêtez pas à ces éclairs de tempérament qui s'élancent avec les premiers feux de la puberté.... Jeune homme, la Nature prépare en vous des germes pour la poſtérité, mais ne vous hâtez pas de les faire éclorre. Imitez-la, cette Nature qui prépare de nouveaux plaiſirs à vos ſens; les boutons tendres & délicats qui percent l'écorce d'un arbriſſeau

ſe montrent peu à peu : inſenſiblement ils s'épanouiſſent, les fleurs paroiſſent..... elles ſe flétriſſent ſi une main ſacrilége y touche, & les fruits qui devoient leur ſuccéder?.... N'y penſez plus jeune-homme, tout eſt perdu.

Vous, en qui l'habitude de jouir a rendu le plaiſir néceſſaire, vous à qui le libertinage & la débauche ont tenu lieu de la volupté, vieillard impuiſſant qui voulez encore jouir ! ne faites plus accroire qu'une chaleur vive circule dans vos veines ; n'épuiſez pas les foibles reſſources de la pharmacie pour réveiller des ſens aſſoupis par des jouiſſances exceſſives & prématurées : ne conſultez pas vos deſirs, mais la Nature & vos forces ; ſi vous pouvez être utile à la ſociété, ce n'eſt point en lui donnant des hommes, qui dès-le printemps de leur âge, annonceront la vieilleſſe & la décrépitude.

QU'ON ne croie pas que je veuille bannir l'Amour du cœur de la plupart des hommes, je desirerois au contraire que tous pussent en goûter les douceurs; mais en même temps, mes vœux seroient remplis, si en exposant le tableau des vrais plaisirs, les seuls avoués par la Nature, je pouvois faire abhorrer les débauches dangereuses dont les suites sont si cruelles. Je gémis en jettant un coup d'œil sur cette quantité nombreuse d'hommes libres, qui outragent la société en gardant un célibat volontaire pour s'égarer dans un cercle de vaines spéculations.... Mais quels regards d'indignation ne doit-on pas jetter sur les hommes qui ne restent isolés au milieu de la société, que pour n'avoir aucun frein capable de retenir leurs passions! Ils en sont punis plus avancés en âge; mais les maux dont ils sont accablés alors, vengent la Nature sans réparer ses pertes.

Je me croirois heureux, si l'ouvrage que je présente aux hommes de tous les âges, pouvoit produire quelque bien en leur donnant des lumières que n'avoient pas besoin nos ancêtres, mais qui dans les circonstances actuelles deviennent nécessaires.

On y verra les gradations que la Nature observe pour amener l'enfance à la puberté ; & en considérant les précautions qu'elle a prise pour que ce changement ne fasse pas de trop fortes impressions sur les corps, il sera facile de conclure que la Nature ne nous a pas destinés au Mariage dès-l'instant que nous nous en croyons capables. Si les jeunes gens peuvent s'attacher à cette vérité, l'espèce humaine aura fait un pas vers la perfection.

La Religion, les Loix mêmes, nous obligent de regarder comme illicites les plaisirs que les hommes se procurent

lorſqu'ils ne ſont pas autoriſés par le Mariage ; mais ſans avoir beſoin de ce que la Religion & les Loix preſcrivent à cet égard, les lumières de la raiſon devroient ſuffire pour nous guider. Quels contraſtes que les plaiſirs purs d'un homme vivant au ſein de ſa famille, heureux par lui-même, heureux par ſa femme & ſes enfans, opposés aux jouiſſances imparfaites & dangereuſes du célibataire !

LORSQUE l'homme & la femme s'uniſſent par le lien ſacré, reſpecté parmi preſque toutes les Nations de la terre, (excepté parmi celles qui ſont civiliſées) le but de cette union eſt de donner le jour à des enfans. Cette fonction auguſte n'eſt ſouvent pas facile à remplir : les hommes de l'art ſavent qu'il ſe trouve des obſtacles, quelquefois invincibles, qui s'oppoſent à la génération, mais ce n'eſt point aſſez. Il réſulteroit

un grand bien, si chacun avant de prendre les liens de l'Hymen savoit à quoi s'en tenir sur son tempérament ; & c'est ce qu'on a tâché de développer d'une manière à la portée de tous les hommes, qui verront aussi les moyens avoués par la Religion & la Nature pour rectifier plusieurs défauts, formant autant d'obstacles à la jouissance & par conséquent à la génération.

Si je n'écrivois que pour les hommes éclairés, je n'aurois pas pris la peine de parler des superstitions qui désolent des époux en troublant leurs plaisirs : ces phantômes de l'imagination ont encore quelque crédit chez le peuple, & il est essentiel de les combattre.

IL seroit inutile que je cherchasse à me justifier aux yeux de quelques ames timides, d'avoir traité le sujet présent. En éclairant les hommes, & leurs dé-

couvrant les précipices autour desquels ils marchent continuellement, il falloit au moins leur faire entrevoir le chemin de l'Amour Conjugal. Je ne dis point à mes lecteurs, abandonnez les plaisirs, renoncez aux charmes qui font le bonheur de l'humanité, mais mon but est de les détacher insensiblement de ce que l'ardeur des passions leur fait prendre pour le plaisir. C'est dans ces vues que j'ai traité non-seulement de l'homme & de la femme dans l'état du Mariage, mais aussi considérés dans le célibat; on se doute bien qu'il y a des choses importantes à dire à ce sujet. Puissent mes réflexions être utiles à l'humanité!



DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tempéramens.



Es livres ſacrés nous étonnent quelquefois, par les paſſages où ils nous donnent une idée de la multiplication de nos premiers peres : quelle fécondité, que celle des enfans

de JACOB en Egypte! Je crois qu'alors la Médecine, (car cette ſcience commença avec le monde,) ne connoiſſoit pas ces diviſions & ces variétés infinies de tempéramens, que le luxe, la molleſſe, la débauche ont introduit parmi nous.

CETTE diſpoſition particulière du corps, produite par la combinaiſon des principes dont il eſt compoſé & qu'on nomme tempérament, influe beaucoup ſur les fonctions de l'ame & du corps, & on eſt perſuadé que dans le phyſique de l'Amour, le tempérament joue le principale rôle. De-là, on eſt convenu que tel homme ou telle femme d'un tempérament donné, étoient peu propres à la génération; tandis que d'autres par une nuance de couleur plus ſombre, des yeux plus animés, un extérieur plus vif, font croire que ſemblables à ces hommes vigoureux qui ont peuplé la

terre, ils pourroient réparer les désordres d'un nouveau déluge. Ces assertions générales, que l'on tire à l'inspection des hommes, sont assèz souvent démenties par des cas particuliers; & c'est ce qu'il est essentiel de démontrer, dans un ouvrage qui traite de l'Amour avoué par l'Hymen, & non de l'Amour considéré comme une passion ardente, impétueuse, qui n'ayant d'autre but que le plaisir, le cherche dans des jouissances *égoïstes* sur lesquelles l'Hymen n'ose jetter les yeux

PARMI le grand nombre d'explications que nous ont donné les anciens & les modernes sur ce qui constitue le tempérament, il est assez difficile d'en saisir une qui satisfasse entièrement. Voici celle qu'en donne un illustre Médecin. (*a*)

(*a*) M. QUESNAY.

» Les parties solides, dit-il, ont » une force élastique par laquelle elles » tendent à se resserrer ou à se raccourcir lorsqu'elles souffrent quelques extensions ; nos vaisseaux dilatés par » le sang qu'ils reçoivent dans le moment de la diastole, (*a*) tendent, indépendamment de leur action organique, à se contracter par le ressort » de leur action organique, forment une » double force qui agit dans la contraction des vaisseaux. Plus la force » élastique des parois des vaisseaux » est considérable, plus elle s'oppose » à la dilatation, & plus elle contribue à la contraction des vaisseaux. » On doit être fort attentif à ce ressort, car il contribue beaucoup,

(*a*) On nomme ainsi l'état du cœur, lorsque ses cavités sont dilatées; la sistole est au contraire la contraction des parois qui forment ces mêmes cavités.

» ſelon qu'il a plus ou moins de trait, » & ſelon qu'il eſt plus ou moins ex» cité, à varier & à modifier le jeu » des vaiſſeaux. On peut remarquer » facilement ces différens effets du reſ» ſort dans un arc; car un arc plus » ou moins roide, plus ou moins grand, » plus ou moins tendu, varie beau» coup le jet de la flêche, indépen» damment même de la force plus ou » moins grande de celui qui met ſon » reſſort en action. Ainſi les effets des » vaiſſeaux ne doivent pas être les » mêmes dans ceux qui ont des vaiſ» ſeaux fort amples, que dans ceux » qui les ont ſerrés: dans ceux dont » les parois des vaiſſeaux ſont fermes » ou roides, que dans ceux où elles » ſont molles & fort amples: dans » ceux où les parois ont beaucoup » d'élaſticité, que dans ceux où elles » en ont peu : dans ceux où l'action

» de ces parois eſt fortes, que dans » ceux où elle eſt foible. »

De toutes ces variétés, qui ſont ſi remarquables dans les hommes, M. Quesnay, fait venir les différens tempéramens qui apportent tant de diverſité dans les facultés méchaniques, animales & intellectuelles. Mais en admettant le ſentiment de l'illuſtre Médecin que je viens de citer, il ne faut pas croire qu'il faille renoncer totalement aux humeurs, qui ſelon les anciens & la plupart des modernes, conſtituent les variétés des tempéramens : les ſolides n'acquièrent la force ou la foibleſſe, la roideur ou la molleſſe, le plus ou moins d'élaſticité, &c. que par l'effet que produiſent ſur eux les fluides qui les mettent en action. Ainſi on retrouvera toujours dans les hommes ſanguins un tempérament chaud & humide ; ceux chez qui la bile domine ſeront chauds

& secs; les pituiteux ou phlegmatiques seront froids & humides, & ceux que les anciens nommoient mélancoliques seront d'un tempérament froid & sec. De la différence de ces tempéramens naît une plus ou moins grande aptitude aux plaisirs, & il seroit facile d'en faire l'évaluation si ces quatre principaux tempéramens ne donnoient, par leurs combinaisons, naissance à des subdivisions que les Médecins même les plus expérimentés, ont beaucoup de peine à saisir dans plusieurs circonstances.

Bornons nos observations aux quatre principaux tempéramens, les seuls qu'on puisse suivre avec assez d'exactitude, & en écartant ce qu'il y a d'étranger à notre objet, donnons une idée des facultés que chacun de ces tempéramens a pour remplir le grand but de la Nature, celui de la multiplication des espèces.

Du Tempérament sanguin.

Un corps ferme & vigoureux, une physionomie animée, les yeux ordinairement bleus, des chairs qui ne sont ni trop fermes ni trop molles, la peau souple & unie, une couleur vermeille, de l'embonpoint, des cheveux blonds ou châtains, des membres souples & agiles, peu propres aux travaux pénibles, des veines bleues, amples & tendues dans lesquelles le sang circule avec facilité, sont les signes qui annoncent l'homme sanguin.

Celui qui est de ce tempérament, a dans toute l'habitude du corps une chaleur douce, & des desirs ardens qui annoncent son goût pour les plaisirs, où le portent encore une gaieté naturelle, une imagination féconde, & beaucoup de penchant pour la société. Il exerce toutes ses fonctions avec une

facilité admirable, & la transpiration sur-tout se fait aisément. L'homme sanguin, porté à l'enjouement & dont la sensibilité, la douceur, la vivacité, l'aménité forment le caractère, doit être entraîné sans cesse vers les plaisirs de l'Amour, & ceux de la table. Sa bonne constitution physique influe sur le moral, & il fait les charmes de la société par son imagition brillante, la vivacité de son jugement, la rapidité & l'enjouement de sa conversation.

Doué de talens aussi séducteurs, l'homme sangin ne paroîtroit-il pas devoir exclure des mystères de l'Amour, les hommes qui n'ont pas le bonheur de réunir autant d'avantages? Il aime avec beaucoup de délicatesse; ce n'est point toujours la soif ardente des plaisirs qui le porte à les rechercher; le cœur agit en lui aussi vivement que l'instinct. Plus sensible à une passion dé-

licate qu'aux plaisirs destructeurs de la débauche, il devroit donc régner seul dans le cœur des femmes qui savent unir la décence aux charmes de la société. Mais les *titillations* voluptueuses qui agitent l'homme sanguin, le rendent peu redoutable auprès des femmes qui savent se défendre ; il veut, comme CESAR, voir & vaincre en un instant. Par la même raison qu'il est plus propre à faire des connoissances que des amis, il trouve plutôt à satisfaire ses desirs dans l'ivresse d'une passion rapide & souvent sans conséquence, qu'au milieu des plaisirs mystérieux d'un amour cimenté par des rapports & des liaisons qui ne s'accordent pas toujours avec sa vivacité, son indiscrétion & son inconstance.

ON peut juger d'aprés cette esquisse, que l'homme sanguin est sensible en amour, mais étourdi ; qu'il n'aime pas

la

la résistance, qu'il s'emporte aisément & se calme de même ; que semblable au papillon, il voltige sur la première fleur qui s'offre à sa vue, mais qu'il s'y arrête peu. Le vif éclat de la rose peut bien fixer un instant le papillon au milieu de sa course ; mais, si jalouse des autres fleurs, elle veut le retenir, il faut qu'elle ouvre son sein aux caresses de ce petit inconstant ; elle jouit du bonheur de le voir palpiter par l'excès du plaisir, elle le partage.... L'agitation & les transports de son amant paroissent lui jurer la tendresse la plus vive & la plus durable.... Fleur charmante ! employez tout pour captiver celui qui cherche à s'échapper. Une douce langueur est déjà répandue sur ses sens, bientôt l'ennui y succédera.... Vous voulez le retenir ? Il n'est plus temps ! plus beau qu'il n'a jamais été, il agite doucement ses aîles & cherche à se dégager. Il

n'a point épuisé tout son amour, il vole avec empressement vers une autre fleur pour lui faire partager ses plaisirs. Mais ne craignez pas d'être méprisée, il est inconstant, mais il est bon. Peut-être va-t-il venir renouer ses engagemens; ne vous refusez pas à de nouvelles caresses; il est aussi facile à rebuter qu'il est inconstant.

On peut aisément reconnoître l'homme sanguin dans le papillon dont je viens de décrire le manége amoureux. Telle est sa manière de se conduire en amour; il n'a pas, pour les plaisirs, cette force *athletique*, dont la Nature a doué les hommes d'un tempérament bilieux; mais réunissant ce que l'Amour a de plus doux, ses jouissances ne sont point troublées par la jalousie, cette passion funeste qui précède quelquefois la fureur dans les hommes bilieux. Il est in-

conſtant ! Voilà ſon crime, qui deviendra plus tard ſon ſupplice. La bonté de ſa conſtitution n'eſt pas un titre pour vivre long-temps ; la vivacité, la ſenſibilité, & ſur-tout l'inconſtance, qui lui ſont propres, (car de-là naiſſent des deſirs toujours nouveaux & qu'il peut ſouvent ſatisfaire) abrégent ſenſiblement ſes jours.

Des hommes auſſi aimables pour la ſociété que ceux dont je parle, ne devroient-ils pas s'efforcer de conſerver juſques au bout de leur carrière les qualités du corps & de l'eſprit qui les font chérir ? La douceur, l'aménité, la gaieté qui conſtituent leur caractère, les rendroient précieux dans l'état du mariage, ſi leur inconſtance n'y jettoit que trop ſouvent la diſcorde. Les complaiſances, les tendres careſſes d'une épouſe ne pourroient-elles pas adoucir ce penchant, qui porte un homme à cher-

cher des faveurs dont l'hymen rougit ? Je me repréſente avec ſatisfaction, une femme aimable, qui ayant ramené ſon époux au milieu de ſa famille, par des attentions délicates, qui, ſi j'oſe dire, ont dompté le tempérament, jouit de ſon bonheur, dont elle connoît toute l'étendue.

Du Tempérament bilieux.

Si l'on en excepte une taille avantageuſe, & un gros embonpoint, que n'a pas ordinairement l'homme bilieux, tout en lui annonce la force. Ses os ſont gros & ſolides, ſes muſcles bien marqués, ſes chairs compactes; ſa peau aride & ſéche eſt d'un rouge foncé, brune, olivâtre & quelquefois noire; les poils qui la couvrent & les cheveux ſont preſque toujours noirs & crépus; ſon pouls eſt grand, vigoureux, bruſque; il a les veines groſſes, ſaillantes, le ſang bouil-

lant, la bouche grande, les lèvres desséchées, l'haleine chaude & forte, les yeux noirs & perçans.

Les hommes de ce tempérament sont les plus amoureux; toutes leurs passions sont fortes & vives, parce qu'ils n'ont pas la gaieté & l'enjouement des personnes sanguines. Leur colère, dit un écrivain moderne, (*a*) est celle d'Achille, leur haine celle de Coriolan, leur amour tient de la manie; & cette passion, à laquelle un tempérament presqu'inépuisable les porte sans cesse, devient pour eux une affaire capitale. L'homme bilieux veut être aimé seul, parce que différent de l'homme sanguin, il aime, sinon avec constance, du moins avec une passion extraordinaire, & qu'il est le plus vigoureux des hommes. Il conserve long-temps cette

(*a*) M. Clerc. *Histoire Naturelle de l'homme, considéré dans l'état de maladie.* Vol. 1.

force ſupérieure ; il n'attend même pas qu'elle ſoit épuiſée pour devenir jaloux, injuſte & cruel. Chez les Nations policées, ces vices, en quelque ſorte, briſés par la douceur des liaiſons, n'acquièrent pas ce degré exceſſif qui empoiſonne les plaiſirs & conduit au crime. C'eſt chez les Nations dont les individus ſont preſque tous du tempérament bilieux, que ces horreurs s'annoncent ſous l'aſpect de la grandeur & du pouvoir deſpotique.

L'AMOUR dans la Turquie, en Afrique, en Aſie, eſt un tyran qui déchire les cœurs ; les plaiſirs dont jouiſſent les hommes barbares qui habitent ces contrées ſont affoiblis par l'autorité : (il n'en faut pas en amour !) les femmes qui ſervent à leurs jouiſſances, ſont des eſclaves enfermées, punies ſouvent de mort ſur le ſoupçon d'une infidélité ; les gardiens dépoſitaires de leur vertu,

ont été mutilés pour être aſſuré de leur continence .... Et les tyrans qui commandent cette foule d'eſclaves jouiſſent du vrai bonheur !... Gardons-nous de le croire.

....Quel bonheur honteux, cruel, empoiſonné,
D'aſſujettir un cœur qui ne s'eſt point donné,
De ne voir en des yeux dont on ſent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne poſſéder dans ſa funeſte ardeur,
Qu'une eſclave tremblante à qui l'on fait horreur ! (*a*)

Si la félicité naît de l'Amour, c'eſt lorſqu'il eſt dégagé de toute contrainte.... Le maître abſolu, qui n'a qu'à vouloir pour être obéi, & dont les eſclaves reçoivent, au milieu du trouble & de la crainte, des careſſes qu'empoiſonne l'eſclavage, ne connoît pas l'Amour. L'homme qui dédaigne ou mépriſe les

(*a*) VOLTAIRE. *Orphelin de la Chine.* Acte III Scène 4.

plaisirs d'une union assortie, & cherche par caprice, plus souvent encore par ambition, des plaisirs en échange des richesses, ne connoît pas non plus l'Amour, — Eh ! que m'importe ! dira-t-il, je connois le plaisir. — Vous ! .... *Les hommes achetés valent moitié moins pour la gloire, & les femmes même pour le plaisir.* (*a*).

Les talens supérieurs que les hommes bilieux ont pour la jouissance des plaisirs, ne sont pas infructueux ; ils sont de tous les hommes les plus propres à la fécondité, sur-tout s'ils s'unissent à une femme sanguine. (*b*). Celle-ci, plus modérée dans ses transports, remplit avec plus d'exactitude le vœu de la Nature. Mais si l'on parvient jamais à concevoir qu'il faut des rapports & des

(*a*) *L'ami des hommes.*

(*b*) Cette règle souffre quelques exceptions, & on les verra lors que je traiterai de la *stérilité.*

convenances physiques dans le mariage, on se gardera bien d'unir un homme bilieux, avec une femme du même tempérament, je veux dire, avec la plus amoureuse de toutes les femmes. Ne dit-on pas communément dans un proverbe trivial, mais vrai, que le trop de vivacité s'oppose à la génération ? Et néanmoins les hommes agissent comme s'ils n'en croyoient rien. On a malheureusement oublié, que c'est d'une union bien assortie que naissent des enfans bien faits & bien constitués. Que l'on unisse un homme & une femme du tempérament dont il s'agit ici, je ne dirai pas que leurs plaisirs n'auront rien de piquant ; mais est-ce seulement pour jouir que les sens s'épanchent dans le sein de la volupté ? Les transports dans cette union se suivent rapidement, une flamme dévorante allume sans cesse les feux de l'amour ; la force de l'imagi-

nation, aidée par celle d'un tempérament robuste, élève le couple heureux.... Heureux ? Il ne le sera pas toujours; je vois une vieillesse prématurée engourdir, dessécher les sources du plaisir.... Je vois alors les époux infortunés, rappeller la volupté qui les fuit, & pour combler leur infortune, ils sont privés du plaisir suprême de rendre à la Nature les caresses qu'ils ont prodiguées à l'Amour. Epoux malheureux ! vous étendez vainement les bras, vous ne pouvez presser contre votre sein des enfans qui auroient fait la consolation, les délices de la vieillesse qui vous glace.

Du Tempérament mélancolique.

On chercheroit presque toujours inutilement la constitution mélancolique parmi les enfans & parmi les vieillards: elle se manifeste avec toute sa force à vingt ou trente ans, & les mélancoli-

ques ne vivent guère plus de cinquante ans. Ce tempérament peut être considéré comme acquiſitif & dépendant des variations qui éloignent l'homme de ſa conſtitution primitive. On ne le trouve guère dans les campagnes ; les villes peu conſidérables n'en fourniſſent pas beaucoup d'exemples, mais malheureuſement pour le monde phyſique, on en rencontre à chaque pas, dans les grandes cités, où les hommes preſſés étroitement les uns contre les autres ſemblent ſe diſputer l'air qu'ils reſpirent.

Si dans une capitale, j'obſerve avec attention, (non pas dans les places ni dans les promenades publiques, car les hommes mélancoliques fuient la ſociété) ſi j'obſerve, dis-je, les hommes qui s'offrent à ma vue, j'en verrai beaucoup de ce tempérament. Ils ſont aiſés à reconnoître. Leur ſtature eſt grande ou moyenne, leurs cheveux ſont bruns

ou noirs, leur visage est allongé; leurs yeux, grands & langoureux dans la jeunesse, deviennent sombres dans un âge plus avancé; leurs joues séches, avalées, sont recouvertes d'une peau rude, brûlée, noirâtre & quelquefois jaune. Leur corps est grêle, leurs jambes & leurs cuisses menues, leurs bras & leurs doigts effilés. Les hommes de ce tempérament sont laids de visage, quoiqu'ils aient été beaux dans leur enfance: peut-être ils ne nous paroissent tels, dans l'âge mûr, que par la maigreur, des regards un peu farouches, & la couleur de la peau.

Les femmes du tempérament mélancolique diffèrent essentiellement des hommes de cette constitution: leur peau, quoique sèche, est beaucoup plus belle; leur démarche nonchalante a été prise par quelques personnes pour de la grace & de la majesté. Balzac disoit en con-

ſidérant une Nation où le tempérament mélancolique eſt dominant: *On croiroit que ce ſont des reines qui ont épouſé leurs eſclaves.*

L'Homme mélancolique, eſt un dangereux ſéducteur auprès des femmes, parce qu'il poſſède au ſuprême degré l'art de faire illuſion par ſon éloquence. Il a le ton perſuaſif, & réuſſit preſque toujours par le ſublime de ſon imagination. Il ne la dirige pas continuellement vers les plaiſirs; elle eſt trop vive, trop exaltée pour être tendue avec uniformité: les actions héroïques, les conquêtes, les entrepriſes qui paroiſſent ſurpaſſer les forces humaines ſont de ſon reſſort; mais auſſi par un conſtraſte ſingulier, les ambitieux, les héréſiar ques, &c. ont tous été des mélancoliques.

Ces hommes ne dirigent donc leur imagination vers l'amour, que dans les

intervalles que leur laiſſent des projets, qui à leurs yeux ſont d'une plus grande importance: mais ſi cette paſſion les occupe férieuſement, ils abandonnent alors les idées qui y ſeroient diſparates, pour ne s'occuper que de l'objet qui les enflamme; ils deviennent plus que jamais ſombres, difficiles, rêveurs, inquiets, craintifs, méfiants, timides, jaloux, furieux... On ſait par des exemples horribles, juſqu'à quel point le mélancolique amoureux & irrité peut pouſſer le déſeſpoir.

QUE n'eſt-il poſſible d'anéantir par gradations l'impétuoſité de cette conſtitution malheureuſe! Elle n'eſt pas dans la Nature, puiſqu'elle ſe trouve rarement dans les lieux où les hommes ſont plus rapprochés d'elle. Il faut donc regarder plutôt ce tempérament comme une maladie d'acquiſition, comme un vice héréditaire, que comme un tem-

pérament propre à l'individu. Dans la ſuite de cet Ouvrage, on trouvera les moyens les plus propres à amortir, à dompter s'il eſt poſſible, cette conſtitution, qui mérite à beaucoup d'égards qu'on faſſe des efforts contre elle, & qui n'a pu devenir héréditaire, que par l'abus des plaiſirs, l'abattement & l'épuiſement qui en ſont comme une ſuite néceſſaire. (*a*)

Le feu de l'imagination des mélancoliques ne ſuffit pas pour les rendre *habiles* à la propagation de l'eſpèce; il faut auſſi que les fonctions naturelles, (ſur-tout les ſecrétions) ſe faſſent ſans trop d'irrégularité, & c'eſt ce qui ſe trouve aſſez rare dans les hommes de

(*a*) Au chapitre de l'*Impuiſſance* & à celui de la *Stérilité*, j'ai expoſé les moyens que lon pouvoit employer pour adoucir les effets du tempétament mélancolique : on y trouvera également ce qui convient aux perſonnes dont la conſtitution eſt bilieuſe, ou ſanguine, ou phelgmatique.

ce tempérament. Tout paroît être en désordre dans leur économie animale. Le mouvement du cœur & des artères est inégal ; presque toujours affamés, ils sont très peu attentifs sur la quantité d'aliment qui leur convient ; aujourd'hui trop, demain pas assez, ils n'ont pas d'autre régime ; aussi leurs déjections, la transpiration insensible, les sueurs, (*a*) sont dans une irrégularité d'abondance & de suppression continulle. On sent aisément combien ce désordre doit influer sur la postérité.

Le mélancolique doit-il donc garder un célibat scrupuleux ? Il seroit peut-être à souhaiter que cela fût possible, mais l'expérience démontre le contraire.

J'ai observé que les mélancoliques, lorsqu'ils étoient célibataires, devenoient

---

(*a*) M. Clerc que j'ai cité plus ha t, dit que le mélancolique a plutôt des sueurs d'*expressions*, qu'une transpiration véritable.

ſujets à beaucoup de maladies longues & cruelles. On verra dans le chapitre qui traite de la Puberté, de triſtes effets de la mélancolie. On peut donc permettre le mariage aux perſonnes de ce tempérament; mais il faut bien ſe garder de le faire contracter entre deux perſonnes qui aient la même conſtitution. Les enfans qui ſeroient les fruits d'une union auſſi mal aſſortie, ſe reſſentiroient tôt ou tard des vices phyſiques & moraux des auteurs de leur exiſtence. Donnez à un homme mélancolique une femme du tempérament ſanguin, ou à un homme de cette dernière conſtitution, une femme mélancolique, ſi celle-ci veut abſolument ſe marier. La différence des caractères, ſi elle ne s'évanouit pas peu à peu, diminuera ſenſiblement; celui des époux qui aura la conſtitution ſanguine, & par conſéquent l'humeur enjouée, le

caractère liant, l'imagination riante; employera ces heureux talens pour répandre la gaieté dans sa famille; il corrigera le *sombre* du mélancolique; ses enfans lui devront leur bonheur, & la patrie des citoyens utiles.

Du tempérament phlegmatique ou pituiteux. (a)

Si je considère l'homme phlegmatique, tout annonce en lui la Nature défaillante: quelques apparences trompeuses ne m'en imposeront pas sur sa foi-

(a) Par homme phelgmatique ou pituiteux, il ne faut pas entendre toujours l'homme qui dit avec phlegme ce qu'on appelle des *bons mots* dans la société. Ceux-ci sont très-differens au physique & au moral; on en trouve de ces phlegmatiques dans les autres tempéramens comme dans celui-ci. J'ai vu un gros homme sanguin très-fort, & sur tout très-vif, qui dans une maladie aiguë, me répétoit sans cesse qu'il étoit phlegmatique, qu'on le lui avoit dit cent fois, & qu'il falloit le conduire en conséquence.

blesse. Il a la taille avantageuse, parce que les fibres abreuvées par une sérosité abondante, ont pu s'étendre & s'allonger. Ses chairs sont lâches, molles, couvertes de graisse, par la même raison. Elles sont blanches, garnies d'une petite quantité de poils blonds & fins. Ses cheveux sont blonds ou châtains; son visage rond, pâle est souvent bouffi. Ses yeux bleus & grands, devroient animer sa physionomie & lui donner de l'expression; mais ils sont éteints, leur regard est humble & languissant. Des lèvres pâles & décolorées, des vaisseaux très-fins, dans lesquels circule lentement un fluide dont les principes paroissent désunis; enfin un corps foible, incapable de supporter des travaux fatigans. Tel est le portrait de l'homme pituiteux.

Le moral correspond au physique, & certainement c'est un bonheur. Des sensations vives, une imagination ar-

dente porteroient le trouble dans la machine & détruiroient des organes trop foibles pour y résister. Le pituiteux ne connoît guère ces passions fortes qui émeuvent, excitent, soulèvent, enflamment nos esprits. Il reçoit volontiers l'impression qu'on lui donne, mais elle l'échauffe rarement. Ce défaut de sensibilité & d'activité lui rend l'imagination froide, la mémoire débile, &c. mais son caractère, doux, affable, paisible, en un mot, son indolence, ne le rend point à charge à la société..... Il l'est peut-être à la Nature, car elle n'a point répandu les hommes sur la terre avec le germe de la mélancolie, & de la pituite..... Dépravation des mœurs ! luxe! mollesse! voilà votre ouvrage ! (*a*)

(*a*) Trop de nourriture, sur-tout d'alimens visqueux, &c. d'alimens tels que nos célébres cuisiniers savent si bien les tourner contre nous; l'usage im-

Le pituiteux, trop foible pour tirer sa subsistance du sein de la terre; trop foible pour oser entreprendre de servir sa patrie les armes à la main; mauvais laboureur, mauvais soldat, pourra-t-il être bon époux!....

CHAPITRE II.

Réflexions sur le Tempérament, relatives au Célibat.

Et toi dans la Nature égaré, solitaire,
Ton être à l'univers ne tient par aucuns nœuds,
Dans ton ame glacée & tristement austère
Tu sens un vuide affreux. (*a*)

Un ami de l'humanité a toujours des souhaits à faire; il appartient seul à celui en qui réside le pouvoir, de les réaliser. Si j'étois puissant, je ferois une

modéré du vin, des liqueurs, le trop de repos, le sommeil trop long, &c. sont les causes ordinaires de l'abondance de la pituite.

(*a*) M. Thomas *Les devoirs de la société*, Ode.

loi, non contre le célibat, mais j'opposerois des barrières au zèle indiscret & destructeur qui pousse les pères & les mères à y destiner leurs enfans, sans avoir au préalable étudié & fait en quelque sorte constater la force ou la foiblesse de leur tempérament.

Je me garderois bien de livrer aux horreurs de la solitude, l'homme sanguin, fait pour orner la société par son esprit & l'augmenter par ses talens physiques. Je croirois à chaque instant, voir la Nature me reprocher une action barbare. Quoique l'homme bilieux paroisse être dévoué à la retraite, également comme le mélancolique, les dispositions, le penchant souvent irrésistible qui les porte vers les femmes, leur rendroit la retraite un séjour de tristesse, source de plusieurs maladies. Les passions qui commençoient à germer, se développent, s'accroissent,

s'étendent avec force dans la ſolitude ; elles minent peu à peu l'économie animale, & accélèrent les infirmités d'une vieilleſſe hâtive.

LE ſavant Commentateur d'OCELLUS LUCANUS (*a*), nous a tracé le plan d'un tribunal dont les fonctions ſeroient d'examiner les alliances qui pourroient être utiles ou nuiſibles au public. OCELLUS lui-même, veut qu'on évite les mariages imparfaits ; il appelle ainſi ceux qui ſe contractent entre des perſonnes d'un tempérament foible, ou dans un âge trop tendre.... Que ne pourroit-on pas eſpérer pour la perfection de l'eſpéce humaine, ſi aux objets intéreſſans qui ſeroient du reſſort de ce tribunal, on y ajoutoit le droit de connoître la véritable vocation des perſonnes qui ſe deſtinent au célibat ?

(*a*) OCELLUS LUCANUS, *en Grec & en François*, &c. &c. Par M. le Marquis d'ARGENS, Berlin 1762.

» L'HOMME, dont nous venons de » faire le portrait, dit VÉNETE, en » parlant de l'homme bilieux, est d'un » tempérament si chaud & si amoureux, » qu'il auroit beau avoir la vertu des » personnes les plus saintes, sa nature » lui donnera toujours une pente à l'a- » mour des femmes : on auroit plutôt » éteint un grand feu avec une goutte » d'eau, & l'on obligeroit plutôt un » fleuve rapide à remonter vers sa » source, que de corriger l'inclination » de cet homme...... Les Rois & le vin » sont bien puissans, mais à dire le vrai, » la femme l'est encore plus ; & il fau- » droit que Dieu fît un miracle, si on » vouloit que cet homme-là corrigeât » son humeur amoureuse. » (*a*)

SI VÉNETE dépeint une jeune fille lascive,

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal.* 2.e part. chap. IV. art. 1.

lafcive, fes expreffions, que je me garderai bien de rapporter ici, font encore plus fortes.

PÈRE barbare! crois tu par de perfides careffes, ou des menaces emportées, dompter le penchant, le tempérament, la nature même? Non, ne t'y trompe pas; tu appelles en vain à ton fecours les reffources de la médecine: tu oppofes de foibles obftacles aux vues de la Nature, qui commande à tous, avec cette énergie dont toi-même tu fentis la force. Les barrières pofées entre tes enfans & le monde, ne détruiront pas entièrement le germe des paffions, fi tu le leur as tranfmis au moment de leur formation. Du moins, fi la fureur d'immoler des victimes te force à la fatisfaire, choifis celles que la fociété aura moins à regretter. Si, aux fignes caractériftiques d'une conftitution froide, tu remarques un éloignement

très-décidé pour ce lien si doux, ce lien général, qui unit l'homme & la femme parmi les glaces du Nord, & dans les climats brûlés, sous la Zone Torride ; si enfin, ton fils ou ta fille redoutent, par des motifs tirés seuls de leur constitution physique, l'état du mariage, ne les force pas à l'embrasser ; que retirés du monde, ils jouissent en paix de cette douce quiétude, que trouvent dans la retraite, les personnes que les passions ne peuvent émouvoir.

Mais, qu'il est indispensable de savoir constater cet état d'inertie, ce silence absolu des passions ! Il faut connoître les ressources de la Nature, pour savoir jusqu'à quel point un tempérament inactif en apparence, peut se développer. Des parens, qui décident & qui font tout plier aux préjugés, ne voient, ou du moins feignent de ne voir que

ce qui s'accorde avec leurs vues ...... On s'en rapporte encore à un Directeur ! Eh ! peut-il pénétrer toujours les motifs d'une retraite que l'on se croit nécessaire ? Peut-il, doit-il même entrer dans un examen pour lequel il n'a point les connoissances requises ? Un Médecin habile y est souvent embarrassé.

J'AI vu, & je me le rappelle avec attendrissement, un monastere, à la tête duquel étoit une de ces femmes vertueuses, qui ne croient pas adoucir leur joug en le faisant partager, consulter un Médecin sur les jeunes personnes qui se destinoient à la vie religieuse. Tandis que de son côté elle étudioit le caractère des novices, l'habile homme qui méritoit sa confiance, & dont la probité égaloit les lumières, s'attachoit à en découvrir la constitution dominante. Ce ne fut jamais infructueusement que ces deux personnes s'occupèrent de

soin de séparer du monde, ou d'y réunir les jeunes filles qu'on présentoit au monastere (*a*).

QUE n'agit-on de même dans chaque maison religieuse! Des maladies funestes n'y répandroient pas si souvent le trouble & le désordre. Mille exemples prouvent sans réplique, que le tempérament contraint, étouffé pendant quelque-temps, ne peut jamais être anéanti, quoiqu'il soit possible d'en adoucir la trop grande vigueur. « Pour-» quoi, s'écrie un Naturaliste célèbre,

(*a*) Dans la plus grande partie des Couvens, on étudie plus le moral que le physique, & c'est presque toujours l'opposé de ce qu'il faudroit faire. Les méditations, les longues lectures, les jeûnes rigoureux, enfin tous les moyens qu'on emploie pous s'assurer de la vocation, doivent nécessairement la donner, du moins pour quelque-temps; mais si on altère la sévérité de la régle, la Nature reprend bientôt ses droits; le ressort des organes affoiblis, reprend son élasticité, & de-là aux troubles des passions il n'y a plus qu'un pas à faire.

» pourquoi les passions qui ont leur
» source dans le tempérament, sont-
» elles si difficiles à maîtriser ? Elles
» tiennent fortement à la machine, &
» par la machine à l'ame. Les passions
» se nourrissent donc, croissent & se
» fortifient, comme les fibres qui en sont
» le siége. Connoissez donc votre tem-
» pérament ; s'il est vicieux, vous le
» corrigerez, non en vous efforçant de
» le détruire ; *vous détruiriez la ma-
» chine elle-même*, &c. (a).

Ne sait-on pas, que des efforts que l'on fait pour amortir la passion qui fait le sujet de cet ouvrage, (je parle surtout des efforts physiques) il résulte des catastrophes qui effraient la Nature ? On en verra des exemples lorsque je traiterai de la Puberté ; & la situation de l'Hermite, qui après avoir sacrifié

(a) *Contemplation de la Nature*, par M. Bonnet. 5e. part. chap. V.

à son bonheur les parties qui le troubloient, & qui néanmoins n'en fut guère plus heureux, prouve la force du tempérament contre les ressources de l'art. En ouvrant les livres où est consignée la vie des hommes que la religion révère, n'a-t-on pas lieu d'être surpris...... Quoi! des Anachorètes, éloignés les uns des autres, les forces du corps presques anéanties sous le poids des devoirs qu'ils s'imposoient; des hommes morts à la terre, étoient, malgré l'austérité de leur vie, tourmentés par les aiguillons de la volupté? Croit-on que les hommes de notre siècle auront plus de force que ces hommes divins? Gardons-nous de le croire; c'est bien ici le cas de dire:

L'Homme est trop foible, hélas! pour dompter la Nature! (*a*)

(*a*) Le fait suivant en est une preuve. Un soldat que l'on pendit il y a 30 ou 40 ans à Montpellier, eut le

Que les Médecins nous parlent avec franchiſe, ils nous apprendront ce que peut l'art ſur un tempérament robuſte. Eh! de quels moyens n'eſt-on pas obligé de ſe ſervir pour ſoulager les malheureuſes victimes d'une paſſion ardente! M. Tissot (*a*) rapporte qu'il a vu à

malheur un jour de ne pouvoir détourner ſon imagination des deſirs amoureux qui le tranſportèrent. Il paſſoit par cette Ville; il y rencontra entr'autres, une fille qui portoit tranquillement ſur la tête, une cruche remplie d'eau. Cette vue fit ſur lui l'effet le plus prompt & le plus violent. Elle l'enflamma à l'inſtant de la plus ardente paſſion. Une fureur érotique le ſaiſit: il n'y peut réſiſter. Il renverſe la fille, il l'embraſſe, il la ſerre entre ſes bras, & ſans égard à l'heure, au temps, au lieu, ſe met à portée de ſatisfaire dans les ſiens, les deſirs qui l'agitent. On eſt étonné de ſa hardieſſe; le peuple accourt, on ſe jette ſur lui, on le maltraite; mais rien n'arrête ſes deſſeins, même au milieu des coups qui pleuvent ſur lui. *Anecdotes de Médecine.* Seconde édition, Anecd. CXCI.

(*a*) *L'Onaniſme, Diſſertation ſur les maladies produites par la maſturbation.* Par M. Tissot, Docteur en Médecine, &c. troiſième édition. Lauſanne, 1764. Cet ouvrage, un des meilleurs qui ait paru depuis

Montpellier une veuve très-robuste, âgée de près de quarante ans, qui avoit joui très-souvent, pendant long-temps du physique de l'amour, & qui en étant privée depuis quelques-années, tomboit dans des accès hystériques dont on ne peut peindre l'état affreux. Elle perdoit l'usage des sens; aucun remède ne pouvoit adoucir ni diminuer la fréquence des accès. On ne pouvoit les faire finir que par de fortes frictions des parties génitales : ce moyen étoit suivi d'un tremblement convulsif; la Nature dirigeoit ses efforts vers les parties irritées, & la malade recouvroit l'usage de ses sens, dès-qu'une crise salutaire, (si je peux m'exprimer ainsi,) avoit remis le calme dans des organes aussi

long-temps, doit être regardé comme nécessaire dans l'éducation; il est devenu en Allemagne un livre classique, & il est à souhaiter qu'il le devienne partout.

impétueux. Cette observation prouve évidemment ce que dit St. AUGUSTIN, que quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs, ces plaisirs deviennent coutume, & cette coutume nécessité. Mais quelquefois aussi, ces accidens surviennent à des jeunes personnes que l'usage des plaisirs n'a pu corrompre, & dont l'imagination n'a jamais été enflammée par le moral de l'amour. L'on en verra un exemple lorsque je traiterai de la Puberté. ZACUTUS LUSITANUS, parle d'une fille qui tomboit dans un état affreux, & pour laquelle tous les remèdes étoient inutiles. Cet habile praticien eut recours à un pessaire âcre qui produisit le même effet que dans la femme dont parle M. TISSOT, & la malade fut guérie dans l'instant. HOFFMAN, (& cette observation vient ici fort à propos,) nous a conservé l'histoire d'une Religieuse qu'on

ne pouvoit tirer du paroxyſme hyſtérique, qu'en ayant recours à des moyens ſur leſquels je dois paſſer légérement..... Il eſt triſte d'entrer dans un certain détail ſur les ſecours qui peuvent ſoulager un tempérament irrité, lorſque ces ſecours, quoique néceſſaires, ſont un outrage fait à la Nature.

Tandis que quelques hommes attaquent le célibat monaſtique avec des armes téméraires, dont ils s'efforcent de toucher juſqu'aux dogmes ſacrés de la Religion, les Médecins en reſpectant ce que l'état peut avoir de bon en lui-même, ne s'attachent qu'aux abus qui s'y trouvent. Ils ſavent, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a des tempéramens indomptables, & c'eſt pour les perſonnes de cette conſtitution qu'ils ont fait voir les maladies que pouvoit faire naître le célibat. Ils n'ont point conſidéré cet état

relativement à la population, ils ont ſeulement approfondi les déſavantages phyſiques qui en réſultoient pour chaque individu.

Le Docteur Jacques a donné une thèſe dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaiſirs vénériens (*a*). Le Docteur Reneaume a traité le même ſujet dans une thèſe ſur la *virginité clauſtrale* (*b*). M. Zindel a publié une diſſertation dans laquelle il a raſſemblé des obſervations frappantes ſur les maladies que peuvent produire une trop grande chaſteté. M. de Sauvages a traité les dangers de la privation des plaiſirs de l'amour, pour les femmes dont le tempérament eſt incompatible avec

(*a*) *An ex negato veneris uſu morbi?* 1712. Cette thèſe, traduite par M. de la Mettrie, ſe trouve dans les œuvres de ce Médecin.

(*b*) Cette thèſe eſt encore indiquée par M. de la Mettrie.

la continence. Elles sont selon cet habile Médecin d'autant plus les victimes de leur feu, qu'elles cherchent à le cacher plus soigneusement, & elles tombent dans la tristesse, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, &c. Il ajoute une observation qui fournit peut-être, dit M. TISSOT, l'exemple de la plus rude épreuve à laquelle le tempérament combattu ait jamais exposé. C'est celle d'une jeune fille qui dévorée par son feu, & conservant son ame pure avec une force étonnante, étoit sujette à des pollutions, même dans le temps qu'elle gémissoit de son malheur aux pieds d'un confesseur décrépit & dégoûtant.

AVEC quel chagrin je me vois obligé de faire passer sous les yeux du lecteur, des observations aussi affligeantes! Il est néanmoins nécessaire qu'elles soient mises au grand jour. Puissent-elles éclairer les hommes sur un sujet aussi impor-

tant, & d'où dépend ſouvent le bonheur de leur vie.

CHAPITRE III.

Des remèdes que l'on croit capables de dompter l'Amour.

» En quelque lieu que vive un hom-
» me laſcif, dit VENETTE,
» il eſt toujours embarraſſé de ſon tem-
» pérament amoureux. La vertu ne
» peut rien où l'amour agit naturelle-
» ment, & la Religion même a trop
» peu de pouvoir ſur ſon ame pour re-
» tenir ſes premiers mouvemens, &
» pour vaincre ſa complexion, qui lui
» fournit à toute heure des objets dont
» ſon imagination eſt échauffée. » (*a*)
Après avoir parlé ainſi, eſt-il étonnant

(*a*) *La génération de l'homme*, &c. deuxième partie, chap. V. art. 4.

Pour appuyer ce paſſage de VENETTE, on peut

que ce Médecin ne marque que peu de confiance dans les remèdes qu'on emploie pour dompter le tempérament ? Il en accorde néanmoins trop à quelques-uns, parce qu'il en a parlé selon les anciens, qui jugeoient très-souvent un remède d'après des idées superstitieuses, plutôt que par l'analyse & les vraies propriétés.

Si je demande s'il y a des moyens efficaces pour dompter l'amour, on me répond en nommant une foule de remèdes, & l'on vante sur-tout la puissance merveilleuse de l'*agnus-castus*, si répandue dans les lieux consacrés à la continence. Nous verrons si l'efficacité

lire le chap. XXX. du livre 10. des Confessions de St. Augustin. On y verra que le jeûne, les macérations, &c. ne pouvoient s'opposer à ce que les choses réelles, qui frappoient les yeux de St. Augustin, ne fissent en lui de vives impressions pendant le sommeil..... *Tant l'illusion de ces vains phantômes*, dit-il, *a de pouvoir sur mon corps & sur mon esprit pendant le sommeil !*

de cet arbrisseau est aussi sûre qu'on le prétend ; mais quand cela seroit, faudroit il l'employer tout-à-coup pour dompter une constitution que l'on ne peut changer subitement sans y introduire des maladies graves ?

Le tempérament peut varier quelquefois par des causes dépendantes du climat, du régime, des occupations, &c. mais il faut du temps pour que cela s'exécute. Le tempérament des habitans de la Grèce a passé en France ; on le retrouve chez les Suédois, qu'on appelle par cette raison les François du Nord ; avant cinquante ans, selon M. Clerc, ce même tempérament deviendra celui des Russes. Les Parisiens d'autres fois étoient sérieux, peut-être tristes..... J'aime le Parisien, disoit l'Empereur Julien, parce qu'il est sérieux & grave comme moi. Voilà des tempéramens Nationaux entiérement changés ;

je n'ose décider si c'est à leur avantage à tous égards; mais qu'il a fallu de temps pour opérer ces métamorphoses ! C'est l'ouvrage des siécles, & non celui des rafraîchissans, des calmans ! Lorsque je considère les efforts que font les maîtres d'éducation, pour briser subitement le tempérament de leurs élèves qu'on destine au célibat, je crois voir des enfans jetter des grains de sable dans un torrent rapide, dans l'espérance d'en arrêter le cours ; je crois voir ces mêmes enfans s'efforcer d'enlever à la terre, avec des mains foibles, un chêne majestueux qui a vu naître leur père. Ils ne pourront seulement troubler l'eau, ni ébranler le colosse qu'ils attaquent.

Il n'en est pas de même des remèdes qu'on emploie pour dompter la constitution de l'homme, ils ne l'anéantiront pas, mais ils feront des ravages affreux. Ne changeons rien avec préci-

pitation, a dit le Père de la Médecine, ou il en résultera des maladies auxquelles il sera difficile de remédier.

Pourquoi ? C'est parce que l'homme naît avec une constitution primitive qu'il faut adoucir si elle s'oppose à son bonheur, mais par degré, sans rien irriter, sans employer des moyens, qui sans remplir les vues que l'on a, troublent l'économie animale, en jettant la langueur, la foiblesse, dans les fonctions naturelles ; l'épaississement, la stagnation dans les humeurs ; l'obstruction dans les viscères ; l'imbécillité dans les fonctions de l'ame.

Les moyens qu'on emploie ordinairement pour diminuer l'ardeur qui porte aux plaisirs de l'Amour, sont les narcotiques, remèdes qui engourdissent, & jettent celui auquel on les administre dans la stupéfaction ou stupidité. On croit qu'en procurant un sommeil lé-

thargique on ôte aux organes qui filtrent & préparent la liqueur prolifique, leurs facultés. On a raison, mais on devroit se rappeller aussi, que les somnifères agissent également sur toutes les fonctions animales, & mêmes sur celles de l'esprit. Les Grecs ont nommé ces remèdes *hypnotiques*, & les ont regardés ainsi que les narcotiques, comme des remèdes dont la vapeur subtile, nuisible, & *ennemie de la Nature*, diminue ou empêche entièrement le mouvement & le sentiment des parties solides. Ils regardoient comme poisons, des substances qui en diminuant la circulation, supprimoient les secrétions, ôtoient l'appétit, faisoient perdre la mémoire, procuroient à la vérité le sommeil, mais excitoient des songes tristes, remplis de visions effrayantes. Il n'y a rien, selon Féderic HOFFMAN, de plus capable dans la Nature de ren-

dre promptement hébété & ſtupide un homme de bon ſens & d'eſprit, que l'uſage des narcotiques. C'eſt une expérience certaine & inconteſtable, dit encore HOFFMAN, que les anodins pris en trop grande quantité par les enfans, leur font contracter une ſtupeur d'eſprit & de mémoire, qui dure très-long-temps (*a*).

ON ne fait pas toujours uſage des narcotiques & des ſomnifères, tels que ceux que fourniſſent la mendragore, la *bella-dona*, le *ſtramonium*, la pomme d'amour, la juſquiame, & pluſieurs autres que la témérité & l'ignorance ont fait employer ſans connoiſſance & ſans diſcernement. On a plus ſouvent recours à d'autres compoſitions dans leſquelles on fait entrer l'opium, & qui par-là ſeulement peuvent devenir funeſtes.

(*a*) Voyez le *Dictionnaire univerſel de Médecine*, &c. à l'article *Narcotica*.

L'opium ! moyen terrible de procurer du repos à un corps agité : remède que les Médecins ne peuvent employer avec trop de circonſpection, & qui faiſoit trembler GALIEN chaque fois qu'il avoit à l'adminiſtrer (*a*).

SI j'avois encore beſoin du ſuffrage des anciens, SCRIBONIUS LARGUS, CELSE, AETIUS, DIOSCORIDE, PLU-

(*a*) L'Opium, ſi l'on en croit beaucoup d'Ecrivains, agit bien différemment ſur tous les hommes. On ſait l'uſage immodéré qu'en font les Eygptiens, les Turcs, & on dit que l'opium eſt pour eux un *aphrodiſiaque* qui augmente la joie & le courage en procurant une ſorte d'ivreſſe particulière. Nous verrons ailleurs que ces peuples, & ſur-tout les Chinois, en tirent parti pour s'exciter à l'Amour. WEDELIUS aſſure dans ſon traité *de Opio*, que l'opium cauſe aux perſonnes d'un tempérament chaud, des pollutions nocturnes & un priapiſme continuel. Il eſt donc contraire, même pour remplir l'objet que l'on a, lorſqu'on le fait prendre pour appaiſer la fougue des deſirs vénériens. Nous examinerons au reſte, en parlant des remèdes que l'on croit propres à exciter à l'Amour, ce que l'on dit des effets merveilleux de l'opium, & ce qu'il faut en croire.

TARQUE, &c. me fourniroient des armes contre ces remèdes funestes, qui ont tant d'influence sur le corps & sur l'esprit, lorsqu'ils sont administrés mal-à-propos.

LE *vitex* ou *l'agnus-castus* doit la réputation dont il jouit à l'usage qu'en faisoient les anciens. DIOSCORIDE (*a*) nous apprend que les Dames d'Athènes s'en servoient aux cérémonies que l'on faisoit en l'honneur de CERÈS. Elles dressoient avec les branches & les feuilles de cet arbrisseau, les lits auxquels elles donnoient leur virginité à garder, parce que c'étoit une opinion répandue parmi elles, que l'odeur de l'*agnus-castus* combattoit les pensées amoureuses, & écartoit les songes lascifs. Cette confiance dans l'*agnus-castus*

(*a*) *Commentaire de* MATTHIOLE, *sur le* 1. *liv.* de DIOSCORIDE. Chap. CXVI.

a passé jusqu'à nous, & on fait usage dans les monastères, intérieurement & extérieurement des semences & des feuilles de cet arbre merveilleux. Quant à l'application des branches en forme de ceinture, je ne vois pas qu'il y ait aucun mal; elles rempliroient même les vues que l'on se propose, si le proverbe qui dit *intention fait tout*, étoit fondé sur la vérité. L'usage que l'on fait de la graine intérieurement est peut être moins indifférent.

Elle a, si l'on en croit ceux qui vantent ses miracles, la propriété d'anéantir les desirs, en tuant, pour ainsi dire, le corps & l'esprit. Heureusement pour le bien de l'humanité les vertus extraordinaires de cette graine ne sont pas mieux avérées que celles des branches. M. Chomel, Médecin du Roi, de l'Académie des Sciences, convient que la semence de l'*agnus-castus* dont

on a fait une émulsion avec l'eau de Nénuphar, est utile pour calmer les accès de la passion hystérique, mais il est fort éloigné de croire que ce remède soit capable de réprimer les mouvemens impétueux de la chair. Un Pasteur, d'une piété consommée, & d'un zèle apostolique, dit-il, (en parlant de M. CHOMEL, Curé de St. Vincent de Lion) a fait beaucoup valoir dans ses lettres, & dans son *Dictionnaire Economique*, un remède qu'il composoit & qu'il gardoit comme un secret infaillible pour conserver la chasteté : je défère beaucoup à son témoignage ; mais je n'ai pas encore d'assez sûres expériences de ce remède pour l'établir comme un spécifique, capable de procurer une vertu si difficile à pratiquer sans le secours d'une grace surnarurelle (*a*). Eh !

(*a*) *Abrégé de l'histoire des Plantes usuelles*, &c. troisième édition, vol. 1.

que ſeroit-ce d'une plante qui auroit la propriété d'empêcher non-ſeulement les deſirs, mais encore de s'oppoſer à la création, à la filtration de cette liqueur précieuſe qui annonce la force, la ſanté, & à laquelle on les doit peut-être. Non, la Nature n'a pas mis ſur la terre une plante qui pût placer l'homme de beaucoup au-deſſous de la brute; la Nature n'a pas dicté les loix des myſtères de CERÈS; elle n'a pas mis dans la main d'un tyran, le glaive cruel qui doit priver l'homme de la moitié de ſon exiſtence; elle n'a pas non plus accordé à l'*agnus-caſtus* des vertus qui ſeroient ſi funeſtes à l'humanité !

ON place auſſi le *Nénuphar* (*a*) au rang

(*a*) Il y a deux eſpèces de *Nénuphar* ou *lis d'étang* : celui dont il eſt queſtion, eſt le *Nénuphar blanc.* (*Nymphæa alba.*) On l'emploie comme humectant & rafraîchiſſant ; il eſt auſſi narcotique, & par conſéquent propre à calmer le trop grand mouvement des humeurs.

rang des moyens capables d'appaiser les desirs amoureux. PLINE dit (*a*) que ceux qui en prendront pendant douze jours, se trouveront incapables de contribuer à la propagation de l'espèce; & que si l'on en use l'espace de quarante jours, on ne sentira plus les aiguillons de l'Amour. Il seroit inutile de rapporter les raisons données par les Anciens, pour prouver l'efficacité de cette plante, & comment la froideur jointe à la sécheresse fait tarir les sources de la génération.

CE que j'ai dit de l'*agnus castus*, doit décider sur les merveilles du nénuphar. Il y a néanmoins une réflexion à faire sur l'usage de cette plante. On assure que les Turcs en font macérer les fleurs dans l'eau, s'en frottent les narines, & boivent beaucoup de cette

---

(*a*) *Histoire du Monde.* Livre XXV. Chap. 7.

infuſion. Ces hommes robuſtes, qui mettent leur félicité préſente & à venir dans la jouiſſance du phyſique de l'Amour, ne ſe ſerviroient pas de cette plante, s'ils avoient obſervé qu'elle fût capable d'altérer & diminuer ſenſiblement leurs plaiſirs.

L'OBSERVATION ſuivante prouvera moins la vertu du nénuphar, que le pouvoir de l'imagination dans un homme ſimple & crédule.

Un artiſan ayant un panaris, fut dans un de ces hôpitaux où l'indigence trouve des ſecours, pour y demander quelques emplâtres en grande réputation dans le pays. La *Sœur* qui avoit le département de la pharmacie, fut obligée d'entendre quelques propos libres que lui tint un jeune homme qui accompagnoit le malade. On s'en plaignit au Chirurgien de la maiſon qui ſe trouvoit dans la ſalle; celui-ci diſſimula, retint les deux hommes, &

ſous prétexte de charité leur fit propoſer une *pitance;* ce qu'ils acceptèrent volontiers. Le repas fait, il dit gravement, en s'adreſſant à l'égrillard ; mon ami tu peux à préſent fréquenter cette maiſon ſans que tes diſcours y ſoient un ſujet de ſcandale ; je viens de te faire prendre de quoi t'ôter, même juſqu'aux deſirs. Le jeune homme ne parut pas faire beaucoup d'attention à cette menace ; mais l'ayant rapportée à ſes camarades, ceux-ci lui troublèrent tellement l'imagination, en lui perſuadant qu'on lui avoit donné le *nénuphar*, que ce malheureux commença à ſe croire incapable de s'unir à une aſſez jolie fille qu'il devoit épouſer quelques temps après. Il le devint en effet, & ce ne fut que peu à peu & en ſe ſervant d'un *homme à ſecrets*, (*a*) qu'on parvint à

(*a*) Cet homme étoit un maréchal qui jouiſſoit de la réputation de ſorcier. Il donna d'abord à ſon

lui donner une ſorte de confiance en ſes facultés.

SI l'on omettoit de parler du *camphre*, (*a*) quelques perſonnes pourroient croire que l'on a craint d'attaquer les vertus merveilleuſes par leſquelles cette ſubſtance s'oppoſe à l'Amour. En effet, les anciens ont été très-perſuadés de ſon efficacité dans ces circonſtances; & parmi les modernes, quelques-uns y ont encore une certaine confiance. Dans le ſiécle paſſé, au rapport de SCALIGER, on regardoit le camphre comme un réfrigérant; on le faiſoit ſentir

---

malade quelque potions *échauffantes*, qui ne firent effet que lorſqu'il lui eût perſuadé que le Diable prenoit beaucoup de part à ſa ſituation.

(*a*) Le camphre eſt une réſine qui découle du tronc & des groſſes branches d'une eſpèce de laurier fort commun au Japon. Les Hollandois nous apportent cette ſubſtance toute brute, & en forment chez eux des maſſes qu'ils diſtribuent enſuite en France, &c.

& mâcher aux Moines pour éteindre la concupiſcence (*a*)

Camphora per nares caſtrat odore mares.

NOUS avons encore la même obſervation à faire qu'à l'égard du nénuphar : les Indiens mêlent le camphre avec des ſubſtances âcres & aromatiques, & en forment des trochiſques qu'ils mâchent pluſieurs fois le jour. L'uſage journalier qu'en font ces hommes avides de plaiſirs, ne doit pas faire regarder le cam-

(*a*) Il falloit avoir beaucoup de crédulité pour s'imaginer que le camphre pût produire des effets auſſi marqués. L'attouchement du camphre n'eſt pas néanmoins indifférent. BARTHOLIN dans ſes obſervations, nous parle d'un Apothicaire qui perdit le ſens de l'odorat pour avoir ſouvent manié cette drogue. Elle eſt employée avec ſuccès par les Médecins dans pluſieurs circonſtances. Les Arabes l'ont introduit dans la matière médicale, & RASES, AVICENNE, SÉBA, MESUÉ, BOERHAAVE, HOFFMAN, LEMERI, SYDENHAM, &c. ont employé cette ſubſtance dans une infinité de maladies qui exigeoient un remède calmant, ſédatif, antiputride & réſolutif.

phre comme capable d'appaiſer la violence des deſirs amoureux. On peut encore ajouter ce que dit VÉNETE : que les hommes employés à la purification du camphre à Veniſe & à Amſterdam, ſont très amoureux & très féconds. C'eſt donc mal-à-propos que quelques Auteurs l'ont nommé *ligatura & vinculum veneris*, puiſque WEDELIUS & d'autres Médecin, ont obſervé que cette ſubſtance eſt d'une efficacité ſingulière pour augmenter le mouvement du ſang, & qu'adminiſtrée, lorſque les humeurs ſont dans une trop grande fermentation, elle ne fait qu'augmenter l'inſomnie, la chaleur & la ſoif.

IL ne faut pas croire que le camphre ſoit un remède qu'on peut donner à tout le monde indifféremment. L'uſage que l'on en fait exténue, amaigrit les perſonnes graſſes & qui ont beaucoup de ſéroſité. Il peut bien, ſelon STEN-

ZELIUS rendre impuissans ceux qui manquent de sucs gélatineux & qui sont privés du véhicule nécessaire pour la secrétion de la semence, (c'est-à-dire, qu'il peut rendre inhabiles à la génération ceux qui n'en sont pas capable;) mais il n'a point la vertu de prévenir la sécrétion du fluide animal, ni d'empêcher l'érection de la verge d'où dépend la génération. Enfin, de quelque efficacité que soit le camphre, lorsqu'il est ordonné par les Médecins, (*a*) il peut devenir funeste lorsqu'il est employé par l'ignorance & le fanatisme. Il devient funeste à ceux

(*a*) Un Médecin de Nuremberg avoit une si grande confiance en l'huile de camphre, qu'il se faisoit fort de guérir de la peste quelque personne que ce fût avec quelques gouttes de cette huile. HENISIUS, Médecin de Vérone, découvrit une huile anti-pestilentielle tirée du camphre, qui produisit des effets si extraordinaires pendant tout le temps que la peste régna à Vérone, qu'on lui érigea une colonne triomphale pour éterniser les services qu'il rendit à l'Etat.

qui ont le cerveau ou l'estomac affoibli ; il l'est sur-tout aux gens d'étude qui mènent une vie sédentaire, & aux femmes d'une complexion délicate : il remédie aux vapeurs hystériques de celles dont la constitution est forte, mais il cause ces accidens aux personnes dont le systême nerveux est dans un état de foiblesse; son odeur suffit quelquefois pour les occasioner.

On me dispensera volontiers de suivre ici tous les moyens que nous ont indiqués les anciens pour réprimer l'amour. On doit regarder les cures surprenantes qu'ils faisoient par les *anti-aphrodisiaques*, comme autant de fables, à moins que l'on ne convienne, avec quelques Auteurs, que nous ne possédons plus l'agnus-castus des anciens, le camphre de l'Isle Bornéo tant vanté, le véritable testicule de

chien ou *orchis*, &c. Il ne faut donc pas croire à la lettre, tout ce qu'avance DIOSCORIDE & ſon Commentateur, ou il faut regarder la graine de laitue, le pourpier, la rue, la graine de chanvre, la racine du glayeul, la ciguë, la menthe, les fleurs du roſier jaune, celles du grenadier, &c. comme capales d'opérer des prodiges.

MAIS il s'en faut beaucoup qu'on doive y ajouter foi. Quelle confiance doit-on à MATTHIOLE, lorſqu'il dit qu'étant à Veniſe, il vit un homme condamné à être pendu, auquel toutes les portes furent ouvertes, les ſerrures rompues par l'attouchement d'une plante avec quelques *ſignacles*? Lorſqu'il avance qu'une eſpèce d'aconit fait mourir les femmes, ſi on les touche avec cette plante à une certaine partie que l'on me diſpenſera de nommer? Lorſqu'il parle de l'herbe nommée *ſcythica, qui eſt grande-*

ment estimée, parce qu'en la tenant en la bouche, on ne sent ne faim, ne soif? Quelle confiance doit on avoir dans un homme qui assure qu'une plante a la vertu de ressusciter les morts? *Par la même* herbe, dit-il, THILO *tué par un dragon, il reçut vie.* (*a*) Après avoir lu ces absurdités, je ne croirai pas que, si un homme trouve le testicule de chien (*cynosorchis* des Grecs) & qu'il mange la plus grosse des deux bulbes qui composent la racine de cette plante, il engendrera des mâles; & que, si une femme fait usage de la plus petite, elle aura des femelles. Je ne croirai pas non plus, que la première de ces bulbes ait eu le pouvoir de procurer à un Indien robuste, soixante & dix fois de suite l'extase de la jouissan-

(*a*) Voyez la *Dédicace des Œuvres de* DIOSCORIDE à MAXIMILIEN II, *Empereur des Romains, aux Électeurs & aux autres Princes de toute l'Allemagne, par P. A.* MATTHIOLE.

ce, tandis que l'usage de la plus petite est capable, selon le même Auteur, d'éteindre subitement l'ardeur vénérienne. (*a*)

QUOIQU'EN aient écrit les anciens, on peut raisonnablement douter que de leur temps même, on ait eu la plus grande confiance aux remèdes que nous venons d'indiquer. Je tire cette induction des moyens surnaturels & superstitieux auxquels on avoit recours. On a beau répéter que de tous temps le peuple a couru après le meveilleux, ce même peuple n'a recours aux prétendus sorciers pour être guéri de la fiévre, qu'après qu'elle a résisté à la petite centaurée ou au quinquina. Ainsi les amulettes, les bracelets, les anneaux enchantés,

(*a*) *Commentaire* de MATTHIOLE sur le IIIe. Liv. de DIOSCORIDE.

J'aurai occasion de parler de l'*orchis*, en traitant des remèdes que lon donne pour exciter à l'Amour, & nous verrons alors ce que l'on doit croire de ses vertus tant exaltées.

les talismans, les plantes sacrées d'HERMÈS, enfans de l'ignorance & de la superstition, ont de leur naissance au peu d'efficacité des moyens naturels qu'on employoit pour conserver la santé, ou guérir ceux qui l'avoient perdue. Toutes les Nations se sont empressées de trouver des moyens pour conserver la chasteté à ceux qui en avoient fait vœu, & s'appercevant que ni les remèdes en qui ils avoient eu confiance jusqu'alors, ni les punitions terribles que la loi infligeoit, n'étoient pas toujours capables de dompter la Nature, ils eurent recours aux moyens qu'ils crurent surnaturels. Quelques peuples admirent trente-six Dieux, d'autres trente-six Démons, habitans de l'air, qui s'étoient partagés l'empire du corps humain divisé en autant de parties, dont chacune avoit pour protecteur une Divinité qui portoit le même nom, & que l'on in-

voquoit pour la partie souffrante sur laquelle elle avoit pouvoir. Il ne faut pas douter que celles qui avoient tant de relation avec la chasteté, ne fussent confiées aussi à la garde de quelque intelligence surnaturelle.

CETTE façon d'agir a toujours été la marche de l'esprit humain, lorsque les ténèbres de l'ignorance obscurcissoient la raison. Lorsque l'on a reconnu l'impuissance de la Médecine dans certaines circonstances, on a eu recours à la magie. L'inéfficacité des moyens naturels qu'on croyoit capables d'éteindre l'Amour ou de l'exciter, a fait recourir aux prétendus noueurs d'éguilletes, ou aux philtres dont ont tant parlé les Anciens, & sur-tout les Poëtes.

MAIS, pour revenir à mon objet, s'il fut un anti-aphrodisiaque puissant, c'est, si l'on en croit quelques Auteurs,

le *nitre* si célèbre chez les anciens pour procurer la fécondité. Long-temps avant PLATON, on avoit composé des livres exprès, pour étaler le mérite de ce sel : les modernes lui ont attribué avec un enthousiasme merveilleux la faculté de coopérer à la réproduction de tout ce qui existe dans la Nature (*a*). Les Anglois sur-tout, & parmi eux le Chancelier BACON, ont fait tous leurs efforts pour placer le nitre dans toutes les opérations de la Nature. BACON assure, dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Historia vitæ & mortis*, qu'un scrupule de nitre étoit capable de prolonger la

(*a*) On peut mettre au rang des principaux Apologistes du nitre, PLINE, VALESIUS, PARACELSE, VIGÉNERE, RAYMOND LULLE, PALISSY, GLAUBER, M. DE LA CHAMBRE, & beaucoup d'autres. On peut voir dans les *Curiosités de la Nature & de l'art sur la végétation*, par l'Abbé de VALLEMONT, ce que les anciens Philosophes & plusieurs modernes ont écrit sur le nitre; l'enthousiasme de quelques-uns amusera le Lecteur.

vie. Le Chevalier DIGBY affirme la même chose. Ce sel exhalté (*a*), dit-il, dans son *Discours sur la végétation*, & mis en mouvement par les naissantes chaleurs du printemps, se mêle dans le suc des plantes & dans le sang des animaux, & sollicite les unes & les autres à la multiplication de leurs espèces. De-là viennent cette joie & ce rajeunissement charmant, que le printemps fait briller sur toute la Nature.... Et ce même nitre, bien préparé pour l'usage de l'homme, répareroit de temps en temps le dépérissement que causent les années, & lui procureroit ce précieux rajeunissement que l'Ecriture-Sainte reconnoît dans l'Aigle.... *Re-*

(*a*) Il faut adopter le nitre comme répandu dans toute la Nature, & circulant sans cesse d'un règne à l'autre. BOYLE disoit du nitre, qu'il n'y avoit pas dans l'univers de *sel plus catholique*, c'est-à-dire, plus universellement répandu dans le monde élémentaire.

novabitur aquila juventus tua (*a*).

VOILA donc le nitre reconnu par les plus célèbres Philosophes pour un puissant moyen d'augmenter la population, de conserver la santé, de rappeller les plaisirs dans des organes qui n'en paroissent plus susceptibles. C'étoit pour remplir ces vues, que Milord BACON, en faisant l'apologie du nitre, étoit parvenu à le rendre chez les Anglois, d'un usage si familier, qu'on l'employoit dans presque toutes les maladies. On le prenoit même dans la meilleure santé, comme un préservatif. Avec de bonnes intentions, il n'est pas toujours possible de satisfaire tout le monde; voici un fait qui, s'il est bien vrai, le prouvera. On nous dit (*b*) que les femmes prof-

(*a*) Voyez l'ouvrage de l'Abbé DE VALLEMONT, prem. part. chap. VI.

(*b*) Voyez les *Anecdotes de Médecine*, &c. deuxieme part. CXXXIIe. observation.

crivirent bientôt ce remède. Elles trouvèrent que leurs maris étoient moins portés à satisfaire leurs desirs depuis que l'usage du nitre étoit devenu général. Elles s'en prirent au Chancelier qui l'avoit répandu. Elles crièrent à la sorcellerie, au maléfice, &c. &c. On a souvent fait beaucoup de bruit pour des objets de moindre importance ; ainsi je trouve les plaintes des Angloises fondées sur de bonnes raisons. Il ne faut donc plus chercher ailleurs un réfrigérant que l'on peut employer sans courir aucun danger : le nitre fera ce que n'a pu le supplice affreux auquel étoient condamnées les vestales qui succomboient sous le poids de la chasteté. Mais on me permettra quelques observations. Le Chancelier BACON n'avoit accrédité le nitre qu'après avoir fait beaucoup d'expériences ; ce zélé citoyen ne l'auroit pas répandu avec tant de feu, s'il se

fût apperçu de l'atteinte cruelle qu'il portoit à la multiplication de l'espèce. Le nitre est un puissant remède, dans les cas où il faut s'opposer à une disposition inflammatoire du sang ; ce sel est d'une nature si particuliere, qu'il n'y a rien dans la Nature, selon Fédéric HOFFMAN, à quoi on le puisse comparer : mis sur la langue, il la refroidit ; pris intérieurement, il produit le même effet sur tout le corps ; & dissout dans de l'eau, il en augmente la fraîcheur. Par ces qualités, il peut bien appaiser un peu la trop grande effervescence des liqueurs, dans un homme que la force de la jeunesse & les feux de l'Amour portent avec violence vers la volupté ; mais ce sel a-t-il la vertu d'agir sur un époux qui suit pas à pas l'impulsion de son tempérament (*a*) ? A-t-il la faculté

(*a*) M. TISSOT conseille, à la vérité, pour rendre les pollutions nocturnes moins fréquentes, une drag-

d'assoupir les organes du plaisir, au point que les femmes aient été en droit de charger de malédictions le célèbre Baron de Verulam ? au point de faire crier au maléfice ? Je ne le crois pas ; & si, comme on l'assure, les femmes ont fait beaucoup de bruit, j'aime mieux croire qu'elles crient quelquefois pour peu de chose, que de me persuader que l'usage du nitre, que l'on admet dans tous les corps sublunaires, & qui y joue un si grand rôle, ait la funeste

---

me de nitre dissoute dans une bouteille d'eau ; mais cet habile Médecin observe en même-temps, qu'il a vu un malade dont on vouloit calmer les signes de puissance les moins équivoques, auquel le nitre étoit contraire, puisqu'au lieu de détruire les symptômes de la maladie, il les augmentoit. J'attribuai, dit-il, cet effet à deux causes ; l'une, c'est qu'il avoit les nerfs très-foibles, & dans ces tempéramens le nitre agit comme irritant ; l'autre, c'est qu'il augmentoit considérablement les urines, la vessie se remplissoit plus promptement pendant la nuit, & l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

vertu de tuer les individus que chaque homme doit à la postérité. D'ailleurs, BACON, ne conseilloit-il l'usage du nitre qu'aux hommes seulement ? Si les femmes en prenoient, avoit-il la faculté d'exciter les sens dans un sexe tandis qu'il rendoit l'autre insensible ? Ne croyons pas aveuglément toutes les anecdotes qui se trouvent dans l'histoire des Sciences & des Arts Il ne faut pas que, parce qu'elles ont pour objet une Nation entière, nous y ajoutions plus de foi. On hazarde une plaisanterie ; & personne ne s'attache à la détruire, parce qu'elle réjouit & qu'elle prête à la malignité.

IL en est du nitre, comme de l'opium & du camphre ; tandis qu'on le conseille comme refrigérant, nous voyons des Nations qui s'en servent pour s'exciter à l'Amour, ou du moins à la génération. SENEQUE attribue la fécon-

dité des ſemmes de l'Egypte aux eaux du Nil. S'il faut en croire PLINE, les femmes du bord de ce fleuve ont quelquefois ſept enfans d'une couche. THÉOPHRASTE, LIBAVIUS, & d'autres Auteurs, attribuent cette merveilleuſe fécondité aux particules nitreuſes diſſoutes dans les eaux du Nil.

IL réſulte donc de ce que je viens d'avancer, qu'il n'y a pas abſolument un remède qu'on puiſſe adminiſtrer avec la certitude de dompter l'Amour, ou du moins le penchant irréſiſtible qui nous porte vers la jouiſſance. C'eſt une affaire de tempérament que la Médecine ne peut affoiblir au point d'en être victorieuſe; & dans les hommes qui paroiſſent dès leur enfance enclins au libertinage, il faut des efforts ſurnaturels pour adoucir les paſſions amoureuſes. Les précautions qu'il y auroit à pren-

dre en élevant la jeuneſſe, tiennent à de grands principes qui pourroient devenir dangereux dans les mains du peuple, & qui nuiſant à l'accroiſſement & au développement de chaque individu, cauſeroient la dégénération de l'eſpèce dans la poſtérité.

M. TISSOT a vivement ſenti de quelle importance il ſeroit pour l'éducation, de trouver les moyens les plus ſûrs & les moins dangereux, de préſerver la jeuneſſe des violens deſirs qui la portent à des excès, d'où naiſſent des maladies affreuſes. Perſonne, je crois, n'eſt plus en état que cet habile Profeſſeur de donner aux Nations (*a*) un traité ſur cette matière. M. ISELIN, Secrétaire d'Etat à Baſle, écrivit à M. TISSOT pour l'exciter à ce travail. « Je ne doute

(*a*) Le ſuccès des ouvrages de M. TISSOT; les traductions que l'on en a faites, chez pluſieurs Nations, m'autoriſent à parler ainſi.

» pas, dit cet homme respectable dans » sa lettre, je ne doute pas qu'il n'y » ait une diète qui favorise particulié» rement la continence ; je crois qu'un » ouvrage qui nous l'enseigneroit, joint » à la description des maladies produites » par l'impureté, vaudroit les meilleurs » traités de morale sur cette matière ». Il a sans doute bien raison, ajoute M. TISSOT (*a*) ; rien ne seroit plus important que cette addition, au traité de l'Onanisme que desire M. ISELIN ; mais rien de plus difficile en la séparant des autres parties de l'éducation, non-seulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, si l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes... Ainsi, il vaut mieux renvoyer ce traité à faire partie d'un plus considérable, sur les

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, art. III. sect. X.

moyens de former un bon tempérament, & de donner aux jeunes gens une ſanté ferme ; matière qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'eſt pas encore épuiſée, tant s'en faut, & ſur laquelle il y a une foule de choſes extrêmement importantes à ajouter, auſſi-bien que ſur les maladies de cet âge. Ainſi, malgré moi, ajoute M. TISSOT, je ne toucherai point ici cet article.

La terminaiſon du paſſage que l'on vient de citer, fait entrevoir que nous avons lieu d'attendre un nouvel ouvrage de M. TISSOT, concernant l'éducation phyſique, & les maladies des enfans. Puiſſe ce célèbre Praticien ne pas nous faire attendre long temps un ouvrage que la réputation de l'Auteur nous fait deſirer avec la plus vive impatience ! On y trouvera ſans doute les préceptes les plus ſages, qui ſortant des principes généraux, & de la réunion

du

du physique au moral, donneront le meilleur plan d'éducation, relativement aux soins qu'il faut prendre pour prévenir les passions & sur-tout l'Amour.

L'OISIVETÉ, l'inaction, le trop long séjour au lit, un lit trop mol, une diète succulente, aromatique, salée, vineuse, les amis suspects, les ouvrages licencieux, étant des causes assez ordinaires de l'émotion du tempérament, on ne peut les éviter avec trop de soin.

LES exemples que nous avons sous les yeux, & ceux que nous a transmis l'histoire, suffisent pour prouver que les hommes oisifs & dans l'inaction, sont, je ne dis pas les plus robustes, mais les plus voluptueux des hommes. Or, c'est la force des individus qui établit celle des Empires; & il est aisé de s'en convaincre en jettant un coup d'œil sur l'origine, l'accroissement, & la décadence des Etats.

L'HOMME oisif doit avoir l'imagination plus vive en amour, que celui qui exerce son corps aux travaux. Le premier, appellant sans cesse le plaisir, le sollicite avec violence; ses desirs, qui à peine ont le temps d'éclore, veulent être satisfaits; mais tourné sans cesse vers la volupté, l'imagination a dissipé avant la jouissance, la source des délices que la Nature réserve à l'Amour. L'homme, au contraire, qui fortifie son corps par l'exercice, connoît le plaisir dans toute son étendue, parce qu'il ne s'y livre qu'au moment où l'amour même le sollicite; au lieu que l'homme inactif, voulant sacrifier continuellement à la volupté, devient incapable d'en goûter toute l'ivresse. Les plaisirs du premier, sont à ceux du second en raison de sa force. Son corps est gras, mais il est mou, foible, languissant; au lieu que l'autre ayant moins de graisse,

eſt beaucoup plus muſculeux, a les membres plus ſolides, & doit par conſéquent porter avec aiſance un poids que celui dont la vie eſt ſans exercice ébranlera à peine. Les hommes qui languiſſent dans le repos & la molleſſe, ſont toujours dirigés vers le même objet, le plaiſir ; mais la foibleſſe de leur conſtitution n'y pouvant ſuffire, ils s'en créent de factices, des plaiſirs qu'ils peuvent goûter par le ſecours de l'imagination ; ainſi, leurs entretiens, leurs lectures, leurs alimens, tout en eux y eſt relatif. On peut donc aſſurer que de l'oiſiveté, naît le tempérament lubrique ; puiſqu'elle fait naître les deſirs, & qu'elle met en uſage tous les moyens que ſuggère l'imagination déréglée, dans un homme abandonné à la pareſſe (*a*).

(*a*) Pour faire voir combien les modifications que nous avons ajoutées à notre tempérament primitif y cauſent quelquefois de changement, j'obſerverai

On sentira aisément, que l'oisiveté dans un homme qui peut se procurer tout le superflu, que l'on appelle commodités de la vie, en deviendra d'autant plus dangereuse pour la continence : ainsi, je ne dirai rien ici des causes que j'ai indiquées plus haut, comme portant l'homme à l'excès des plaisirs. Il faut seulement les éviter avec soin, & c'est en observant avec exactitude les loix de la diète opposée à l'Amour (*a*),

que l'indifférence pour le physique de l'Amour, doit quelquefois son origine à l'oisiveté. On a vu des femmes stériles devenir fécondes après s'être fait un devoir de s'exercer le corps par des travaux, des promenades proportionnées à leurs forces ; mais je dois traiter cet objet en parlant des causes de la stérilité.

(*a*) Cette diète consiste moins à user de certains alimens, qu'à se priver de ceux que j'ai indiqués en général. Ceux qui sont travaillés fortement par leur imagination pendant la nuit, doivent se dispenser de souper, ou du moins ne faire usage à ce repas que des viandes les moins succulentes, & d'alimens tirés des végétaux. On doit en proscrire

qu'on parviendra, je ne dirai point à dompter entièrement les fougues d'un tempérament érotique, mais à en calmer les accès.... La Nature animée, ne se prête à aucune violence; tout se fait avec ordre dans son sein; les hommes qui veulent hâter, retarder, ou même anéantir en eux ses opérations, sortent de la classe des êtres qu'elle protége.

CHAPITRE IV.

Des Aphrodisiaques, ou remèdes qui excitent au physique de l'Amour.

J'AI fait voir, si je ne me trompe, le peu de confiance que l'on doit avoir dans le moyens employés pour ôter à l'homme, en quelque sorte, la

le vin, les liqueurs, en un mot, tout ce qui peut donner pour le moment une certaine rigidité aux fibres, & par conséquent augmenter le mouvement des fluides. C'est augmenter le mal que de boire beaucoup avant que de se coucher, même des liqueurs rafraîchissantes, on en a vu la raison ailleurs.

sensation de son existence. Les substances dont je vais parler sont au moins aussi accréditées que les anti-aphrodisiaques, & néanmoins si j'avois une confiance aveugle à accorder aux remèdes de l'une de ces deux classes, ce seroit aux réfrigérans; parce qu'il est, selon moi, beaucoup plus facile d'anéantir que de créer, & qu'il y a cent moyens d'ôter à l'homme ses forces, mais très-peu d'efficaces pour les lui restituer. Lorsque je dis qu'il est plus aisé d'anéantir que de créer, je n'entends pas que cette assertion soit générale: je sais que la création, ou plutôt la reproduction, le développement des êtres coûte très-peu à la Nature, & que leur anéantissement absolu seroit peut-être ce qu'il y auroit de plus nouveau dans l'Univers. Il n'est question ici que de l'état accidentel de l'homme, soumis au réfrigérans & aux aphrodisiaques. Si on

le ſuppoſe d'un tempérament porté à l'amour, on pourra interrompre par l'uſage des narcotiques violens, la ſecrétion de la liqueur ſéminale; (on a vu plus haut ce qui en réſulteroit, & dans ma ſuppoſition je fais abſtraction de la ſanté & même de la vie.) Il me ſuffit de démontrer qu'il eſt poſſible d'anéantir, ou du moins de rendre ſans action, les germes de fécondité qui ſont en nous. Il n'en eſt pas de même de la poſſibilité de multiplier ces germes; on ne peut pas dire que l'opium, par exemple, porte dans notre ſubſtance une partie des molécules qui doivent concourir à la génération; il ne peut donc augmenter les germes contenus dans nos vaiſſeaux, ainſi que je l'examinerai ailleurs. C'eſt aux alimens à réparer nos forces & à introduire peu à peu dans nous des germes de fécondité, qui doivent ſubir beaucoup de pré-

paration avant que d'être prolifiques. Enfin les moyens d'affoiblir agissent promptement, & ceux qu'on emploie pour fortifier, agissent avec une lenteur qui manifeste assez les difficultés qu'ils éprouvent.

Si je tâche de diminuer la trop grande confiance que l'on a aux moyens d'exciter à l'Amour, c'est moins, & on le verra par la suite, pour chagriner des époux impuissans ou stériles, que pour détromper les jeunes gens qui consument leurs beaux jours dans l'excès des plaisirs, sous prétexte que l'art leur restituera les forces qu'ils ont prodiguées à la débauche, lorsque le feu qu'allume la Nature sera éteint pour eux.

On verra dans le chapitre qui traite de la *Puberté*, & dans celui des influences du mariage sur la santé, de quelle utilité est cette liqueur séminale dans l'économie animale, & que des maladies affreuses sont les suites funes-

tes de la débauche. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs ; & pour me renfermer dans mon objet, j'examinerai, s'il eſt poſſible d'ajouter foi aux obſervations qui ſemblent prouver les vertus ſurnaturelles de quelques remèdes donnés comme aphrodiſiaques.

QUE l'on conſidère la ſemence ſous tel point de vue que l'on veut ; que cette liqueur contienne toutes les parties du fœtus ſous le nom de molécules organiques ; ou qu'elle ſoit ſeulement deſtinée à féconder l'œuf de la femme ; il ſera toujours vrai, que, même dans ce dernier cas, la ſemence eſt un fluide impregné d'eſprits vivifians, conſidéré par HIPPOCRATE comme la partie la plus importante de nos humeurs. On verra ailleurs que les Philoſophes ont regardé cette liqueur comme la partie la plus pure, la plus perfectionnée de nos alimens, la fleur du ſang, une por-

tion du cerveau, une parcelle de l'ame & du corps, suivant EPICURE, &c. Croira-t-on, après l'accord des Médecins de tous les siécles, à regarder ainsi la liqueur prolifique, croira-t-on, dis-je, qu'elle se trouvera en quantité prodigieuse dans un homme, parce qu'il aura fait usage de quelque recette imaginée par l'impuissance de jouir, & accréditée par le charlatanisme ? Si l'on se rappelle un instant, que tout ce qui sert à l'accroissement des corps, à la réparation des pertes qu'ils font continuellement; en un mot, que ce qui entretient notre existence est extrait des alimens (*a*), on sentira qu'un homme qui en prend beaucoup sera plus vigoureux qu'un autre, si les digestions se font avec facilité, & si les glandes qui

(*a*) Je ne parle ici que de l'existence purement matérielle, de l'existence qui nous est commune avec tous les animaux.

doivent séparer du chile les humeurs essentielles à la vie sont en bon état. Mais ce qui ne paroîtra guère possible à l'homme instruit, c'est qu'indépendamment des alimens, il y ait certains remèdes capables de faire un HERCULE d'un ADONIS ; qu'il se trouve dans la Médecine des moyens de porter dans la masse des humeurs, une abondance extraordinaire de ces précieux germes de fécondité. Quand cela seroit, tout ne seroit pas fini pour remplir les vues du voluptueux, il faudroit encore que les organes destinés à séparer cette humeur, pussent suffire à des secrétions aussi abondantes ; il faudroit encore que les esprits, qui donnent le mouvement aux muscles sans lesquels la jouissance ne peut avoir lieu, tinssent toujours les muscles érecteurs, les muscles éjaculateurs en action.... On me répondra peut-être que l'espèce de fiévre, de

transport qu'occasionnent les aphrodisiaques suffit pour remplir ces conditions.... Je n'ai rien à objecter à cette réponse ; nous sommes hors de la Nature, je dois traiter mon objet sans trop m'écarter d'elle ; j'ai à parler de la jouissance qu'elle avoue, & ne dois pas entrer dans des détails sur les convulsions & sur l'épilepsie (*a*).

L'AUTEUR du *Tableau de l'Amour Conjugal* a parlé avec assez d'étendue des remèdes qui excitent l'homme à embrasser ardemment une femme (*b*).

(*a*) Les jouissances forcées & excessives sont voisines de cette cruelle maladie, & elle n'en est que trop souvent la suite. Un remède prétendu aphrodisiaque monte l'imagination de l'homme qui en a fait usage ; il s'excite, il multiplie ses gestes, ses efforts, pour me servir des expressions d'un célebre Naturaliste, sans multiplier ses plaisirs ; mais les suites en sont funestes, comme on le verra ailleurs.

(*b*) 2e. Partie, chapitre V, art. 4.

L'article qu'il a destiné pour cette matière, devient, malgré les protestations préliminaires de l'Auteur, un poison pour la jeunesse. On a plusieurs observations d'hommes qui ont essayé, ou sur eux, ou sur d'autres, de suivre les avis que donne VENETTE pour s'exciter à l'Amour, & sans qu'il en soit résulté rien qui ait satisfait leurs desirs : des maladies graves en ont été les suites funestes. On sent donc qu'il est de la dernière importance de détruire des idées aussi dangereuses.

VENETTE parle du *scinc-marin*, qu'il appelle petit *crocodille terrestre*, & dit que la chair d'autour de ses reins mise en poudre, & bue dans du vin doux du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'Amour; aussi, continue-t-il, l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrettes, & qui fait

aimer éperdument. Il dit encore que nous ne connoiſſons preſque pas en France cet animal. Mais VENETTE ſe trompe; les payſans d'Egypte portent de ces lézards au Caire; d'où, par Alexandrie, on les tranſporte à Veniſe & à Marſeille, pour les diſperſer dans toutes les pharmacopées de l'Europe. Ce lézard, en Egypte & en Arabie, ſe nourrit de plantes aromatiques. Les Arabes s'en ſervent pour s'exciter à l'Amour, & c'eſt un ſecret que les Egyptiens ne négligent pas, mais, ſelon les *Actes d'Upſal*, (année 1750) que les Européens mépriſent. Cette indifférence des Européens pour un moyen que l'on aſſure capable de tant multiplier les plaiſirs, ne me donne pas une grande idée de ſon efficacité; ou bien les Arabes ne deviennent ſi redoutables en Amour, après avoir uſé du ſcinc, que parce qu'il les met dans un état ap-

prochant de la manie, & alors les Européens en peuvent rejetter l'uſage par cette raiſon. Quoi qu'il en ſoit, on nous parle du ſcinc comme capable de réſiſter au venin, & d'augmenter la ſemence, mais les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur la partie de cet animal dont il faut faire uſage.

VENETTE, comme nous avons dit, recommande la chair qui eſt autour des reins, & en cela il a ſuivi DIOSCORIDE; GALIEN dit, au contraire, que ce ſont les reins même dont il faut faire uſage; PLINE veut qu'on emploie la dépouille & les pattes; M. LEMERI dit, que pluſieurs préfèrent les reins des ſcincs à tout le reſte du corps, mais qu'ils ſont également bons par-tout. Il en fixe la doſe au poids d'une dragme [24 grains, ce qui eſt beaucoup plus ſage que celle que preſcrit VENETTE.] Toutes ces variétés en un point ſur le-

quel il seroit si facile de s'accorder ; doivent nécessairement faire naître des doutes sur les vertus du scinc ; & malgré les égards que l'on doit aux anciens, on peut croire que les merveilles qu'ils ont avancées sur ce lézard se réduisent à peu de chose. Je crois qu'il vaut mieux le regarder comme un remède contre lequel on doit être en garde (*a*), que d'en faire usage dans l'espérance de multiplier nos plaisirs.

Le *chervi*, plante potagère dont les racines sont d'un usage commun dans

(*a*) Sa qualité anti-vénéneuse l'a fait entrer dans le fameux *Mithridate* ; & sa vertu aphrodisiaque dans l'électuaire *Diasatyrion* : mais les Médecins éclairés savent jusqu'à quel point on doit donner sa confiance à ces fameuses recettes tant vantées par les anciens. MATHIOLE dit même qu'il est dangereux de se servir d'une espèce de scinc que l'on trouve aux environs de Venise, & que l'on emploie au défaut de ceux que l'on nous apporte d'Egypte.

les cuisines, passe aussi pour capable d'exciter à l'Amour. Les historiens assurent que TIBERE, le plus lascif des Empereurs, en exigeoit des Allemands une certaine quantité en forme de tribut, pour se rendre vigoureux avec ses femmes; & VENETTE rapporte, d'après le récit des matelots qui viennent du septentrion, qu'en Suéde, les femmes en font prendre à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'Amour.

SI la racine du chervi n'est pas un puissant aphrodisiaque, elle est néanmoins propre à exciter à l'Amour, ainsi que tous les autres alimens flatueux; & c'est par cette derniere qualité qu'elle peut quelquefois nuire à l'économie animale, si on en use avec excès. Il faut donc nécessairement beaucoup rabattre de la confiance qu'avoient les anciens dans le chervi, pour exci-

ter abondamment la liqueur prolifique; ſans cela, cette plante n'auroit pas été recommandée par BOERHAAVE comme ſalutaire dans la *phthiſie*, la conſomption, & toutes les maladies de la poitrine, dont on ſait que la cure ne s'accorde pas avec l'idée & les deſirs de la jouiſſance (*a*).

C'EST ſur la plante nommée *ſatyrion*, dont les Botaniſtes ont diſtingué quatorze eſpèces qu'ils ont nommées *orchis*, que ceux qui ont beſoin de remèdes aphrodiſiaques fondent leur eſpérance. En effet, de quels ſecours ne devient pas une plante qui peut occaſionner des prodiges, ſi l'on en croit

(*a*) M. LEMERI, dans ſon *Traité des Drogues*, donne la racine du chervi comme vulnéraire, apéritive, & capable d'exciter la ſemence : il ne dit rien de cette dernière qualité dans ſon *Traité des Alimens*, à l'article où il eſt queſtion de cette plante.

ſes apologiſtes ? On ſe rappelle cet Indien dont j'ai parlé, qui avoua que par le moyen d'une plante dont il étoit le porteur, & qu'ANDROPHILE Roi des Indes envoyoit à ANTIOCHUS, il avoit eu aſſez de vigueur pour fournir à ſoixante & dix embraſſemens (*a*).

CETTE plante qu'on a nommé l'*herbe de Théophraſte*, a beaucoup embarraſſé les Botaniſtes anciens & modernes, & enfin pluſieurs d'entr'eux ont cru que ce ne pouvoit être qu'une eſpèce d'*orchis*. MATTHIOLE paroît en convenir ; mais comme il a obſervé

(*a*) Au rapport de THÉOPHRASTE, cette herbe avoit une *grandiſſime vertu d'échauffer à paillardiſe* : car non-ſeulement ſi l'on en mangeoit, mais ſi l'on en faiſoit une application aux parties génitales, *on accompliſſoit l'acte vénérien douze fois... Autant de fois que l'on vouloit*, &c. Quant aux femmes, ſi elles en mangeoient, *encore plus chaudes devenoient que les hommes*, &c. Voyez MATTHIOLE, ſur DIOSCORIDE, Liv. III. Chap. CXXVII.

que les personnes qui usoient de la racine du *satyrion* ne paroissoient pas beaucoup plus *émues à luxure*, il conclut que nous avons perdu le vrai satyrion des anciens. Une autre raison qu'allégue ce Commentateur du peu d'efficacité du satyrion, (& cette raison paroîtra bien ridicule,) c'est, dit-il, que cela peut arriver par l'ignorance des Médecins qui ordonnent toutes les deux racines ensemble, l'une corrompant la vertu de l'autre. Quoi qu'il en soit, nos Botanistes qui dans les vertus attribuées aux plantes se copient les uns les autres, recommandent presque tous l'usage du satyrion pour exciter à l'Amour. Quelques-uns prétendent que toutes les espèces sont également bonnes pour remplir leur objet; d'autres conseillent de s'attacher particulièrement aux espèces qui sont les plus bulbeuses; enfin, parmi celles-ci, on recommande

le *ſatyrion mâle à feuilles étroites* (*a*) & le *ſatyrion à larges feuilles* (*b*).

Les Turcs ont auſſi leur *ſatyrion* (*c*), qui croît ſur les montagnes de Burſia, près de Conſtantinople, & dont ils font uſage pour réparer leurs forces & ſe provoquer à l'acte vénérien. C'eſt ſurtout de l'orchis accrédité en France depuis environ dix ans, ſous le nom de *ſalop* ou *ſalep* (*d*), que les Turcs & les Perſans font la plus grande conſommation. Cette plante croît ſur les con-

---

(*a*) *Teſticule de chien.* Cette eſpèce eſt le ſatyrion commun des herboriſtes, qu'on trouve aiſément dans les boſquets & les prés. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muſcades, dont l'un eſt plein & dur, l'autre ridé & fongueux, &c.

(*b*) *Grand teſticule de chien.* Les bulbes de cet orchis ſont plus gros que dans le précédent. On le trouve dans les environs de Paris & dans beaucoup d'autres lieux.

(*c*) *Orchis fœmina procerior, majore floro* TOURNEFORT.

(*d*) *Salem Turcarum.*

fins de la Perse & de la Chine ; on prépare sa racine en la faisant sécher au soleil après lui avoir fait subir l'ébullition ; après cette préparation , elle a perdu sa peau & est devenue transparente : c'est ainsi que les Orientaux la gardent pour s'en servir & pour en faire un objet de commerce. Lorsque les racines du salop sont ainsi préparées , on peut les réduire en poudre aussi fine que l'on veut : on en fait une bouillie efficace pour réparer les forces perdues , ou par une maladie , ou par un grand âge. Les Chinois & les Perses , dit ALBERT SEBA , font un très-grand cas de cette racine , à laquelle ils attribuent la vertu aphrodisiaque : ils lui reconnoissent encore d'autres vertus confirmées par l'expérience ; c'est pourquoi lorsqu'ils entreprennent un long voyage , ils en portent toujours avec eux comme un médicament spécifique contre toutes sor-

tes de maladies & de langueurs (a) : il faut croire que c'eſt avec cet orchis que l'on compoſe une liqueur gluante, en uſage dans les cabarets de Perſe, & qui, au rapport de VENETTE, échauffe beaucoup. Le ſalop, que l'on adminiſtre en France aux malades, eſt le même que celui de Perſe ; & s'il ne répond pas, comme aphrodiſiaque, aux qualités qu'on lui attribue dans les pays chauds, il faut convenir, ou que ces racines perdent pendant le tranſport preſque toute leur vertu, ou, ce qui me paroît plus probable, que les voyageurs nous en impoſent ſouvent. Je ne regarde pas néanmoins la racine du ſalop comme inutile, lorſqu'il s'agit de réparer les forces : on ſait qu'elle convient aux phtyſiques, & qu'elle peut être d'un grand ſecours dans les dyſſenteries, les

---

(a) V. *le Journal de Médecine*, tom. XI. pag. 264.

coliques bilieuſes, &c. mais il y a loin de-là à une plante capable de faire opérer des prodiges en Amour, tel qu'on nous annonce le ſatyrion.

POUR détruire le préjugé général qu'on a ſur les orchis ou ſatyrions, il ſuffira de remonter à ſon origine. VENETTE dit, que cette plante (le ſatyrion) doit ſon nom à ſes effets; elle nous rend, dit-il, ſemblables à des ſatyres, & voilà d'où elle tient ſon nom. M. LEMERI dit que le nom d'orchis vient du Grec & ſignifie *appeto*, (je deſire,) parce que l'uſage de la racine de cette plante excite les deſirs lubriques. Il s'enſuivroit de ces étymologies, que le teſticule de chien fut employé d'abord, & qu'enſuite on lui donna un nom analogue à ſes vertus; mais voici une autorité qui réfute ce ſentiment. M. CHOMEL, que j'ai déjà cité en parlant de l'*agnus-caſtus*, prétend que l'orchis eſt une

une de ces plantes dont on a conjecturé, dans des temps de ténébres, les propriétés ſur la figure extérieure de leurs parties; parce que la racine de cette plante, dit-il, reſſemble aux teſticules, on a jugé qu'elle pourroit être utile à la génération. (*a*) Si cet Académicien a quelque confiance au fameux électuaire *de ſatyrio*, qu'on donne pour réveiller les eſprits & rétablir les forces épuiſées, il ne la doit pas à l'orchis; les ingrédiens âcres, dit-il, comme la ſemence de roquette, le poivre, le gingembre, les aromates ſpiritueux, &c. qui forment cette compoſition, en font plutôt la vertu, que les racines de la plante dont il s'agit. (*b*)

(*a*) *Hiſtoire des plantes uſuelles, tom. premier.*

(*b*) Themison rapporte que pluſieurs perſonnes moururent en Crète d'un *Satyriaſis*, qui avoit pour cauſe un mauvais régime & un uſage trop fréquent du *Satyrion*. On voit par cette obſervation que

Après avoir regardé comme fabuleuſes les propriétés ſurnaturelles de l'orchis, on me diſpenſera d'entrer dans aucun détail ſur les autres plantes auxquelles on attribue les mêmes vertus. Ces plantes ſont toutes exotiques; & la plupart des auteurs ne s'accordent ni ſur leur nom, ni dans les deſcriptions qu'ils en donnent. Si on veut ſe donner la peine de débrouiller ce chaos, on verra que ces plantes ſont preſque toutes des poiſons auxquels quelques Nations ont ſu s'accoutumer; & que s'il réſulte de leur uſage une plus grande force pour les plaiſirs de l'Amour, on la doit à l'eſpèce d'ivreſſe & de folie que ces plaiſirs procurent à ceux qui en font

---

l'électuaire *de ſatyrio* peut devenir dangereux, non pas par l'orchis, mais à cauſe des autres drogues qui entrent dans ſa compoſition, & qui ſont capables d'enflammer le ſang, en lui communiquant trop d'activité.

uſage, comme nous le verrons en parlant de l'Opium.

» LE *Borax* raffiné, eſt, dit VENETTE, au nombre des remèdes qui
» excitent puiſſamment l'Amour. Il eſt
» une eſpèce de ſel, dont uſent aujourdhui
» nos Orfèvres, pour faire fondre plus
» aiſément l'or qu'ils mettent en œuvre.
» Il pénetre toutes les parties de notre
» corps, il en ouvre tous les vaiſſeaux,
» & par la ténuité de la ſubſtance, il
» conduit aux parties génitales tout
» ce qui eſt capable en nous de ſervir
» de matière à la ſemence. Il a tant
» de vertu, ainſi que l'expérience me
» l'a ſouvent fait connoître, continue
» VENETTE, que ſi l'on en donne à
» une femme qui ne peut accoucher,
» un ou deux ſcrupules dans quelque
» liqueur convenable, l'on en verra
» bientôt les effets ſurprenans. Il ſe

» porte d'abord aux parties naturelles,
» & y produit tout ce que l'on peut
» attendre d'un remède qui a été tenu
» fort long-tems pour un secret. On
» ne doit donc pas appréhender d'en
» user par la bouche, continue notre
» auteur. L'usage n'en est point dange-
» reux ; & si quelques Médecins ont
» écrit qu'il étoit un poison, ils ont
» confondu la *chrysocolle* des Grecs
» avec le *borax* des Arabes, l'un &
» l'autre servant à faire fondre l'or
» plus aisément.... Si des Médecins
» (*a*) s'en sont heureusement servis dans
» les maladies des femmes, nous ne
» devons point en avoir de l'horreur ;
» & si MERCURIAL nous assure qu'il
» agit si puissamment pour les parties
» naturelles de l'un & de l'autre sexe,
» qu'il jette même les hommes dans le

[*a*] FALLOPE, DELOBEL, RODRIGUEZ A CASTRO, & MERCURIAL.

» *priapiſme*, ſi l'on en uſe avec excès,
» nous pouvons *hardiment* nous en
» ſervir avec modération ».

J'AI donné en entier ce paſſage, afin qu'on juge mieux qu'il étoit néceſſaire de le réfuter.

ON n'eſt pas d'accord ſur l'origine du borax: quelques perſonnes ont cru que cette ſubſtance qui reſſemble à l'alun, n'étoit qu'une production de l'art; d'autres ont penſé que nous devions ce ſel à la nature: quoi qu'il en ſoit, on l'apporte des Indes orientales en Europe; il a alors beſoin d'une légère purification que lui donnent les Hollandois & les Vénitiens. On le diſtribue enſuite dans toutes les parties de l'Europe. (*a*)

[*a*] On prétend que cette purification eſt un ſecret que poſſedent les Vénitiens & les Hollandois excluſivement; mais M. GEOFFROY, dans un Mémoire ſur le borax, obſerve que ſa purification n'eſt pas un ſecret propre aux Hollandois, puiſque, dit cet habile

On a été très long-temps à travailler sur le borax, & par conséquent il n'y avoit guères que des hommes hardis qui pussent l'employer intérieurement. (*a*) Il y avoit un préjugé assez fort contre cette substance que plusieurs confondoient avec la *chrysocolle* des anciens, que l'on tiroit des mines de cuivre, & qui passoit pour un poison. Or, un homme qui fait le dangereux voyage de l'Egypte, pour aller voir des pyramides,

---

chymiste, il y a un particulier dans le fauxbourg St. Antoine, (à Paris) qui a raffiné le borax, & qui en a livré aux marchands d'aussi beau, & d'aussi pur que celui de Hollande. Cette citation peut paroître étrangère à mon objet; mais ayant vu, sur-tout dans plusieurs ouvrages modernes, que les Hollandois possédoient seuls la manière de perfectionner le borax, j'ai cru devoir rappeller ce passage de M. GEOFFROY: Il est onéreux pour le commerce en général d'être persuadé que telle ou telle Nation est propriétaire d'un secret qui n'en est plus un.

[*a*] Les chymistes ont été long-temps dans l'indolence au sujet du borax; ils l'employoient dans leurs opérations, sans même avoir étudié sa nature,

ne manque pas de raconter des merveilles qu'il n'a pas vues ; il en est de même de celui qui affronte un remède que l'on ne connoît pas encore. Tout devient merveilleux alors ; & ceux qui prirent le borax, crurent apparamment n'avoir rien de mieux à dire sur ses vertus, que la faculté si recherchée dans tous les temps de multiplier les plaisirs amoureux.

En examinant avec attention les

& ce n'est que depuis M. HOMBERG que l'on s'est appliqué à soumettre cette substance aux épreuves chymiques. Il ne faut pas appliquer à notre borax, ce que PLINE, DIOSCORIDES, AVICENNES, ARISTOTE & d'autres en ont dit. Aux descriptions que nous ont laissées ces Auteurs, on reconnoît la *chrysocolle* des anciens, & quelquefois le *natron* des Egyptiens : suivant une ancienne composition de MYREPSUS, Auteur Grec, le borax est une pierre ; le borax d'ARISTOTE étoit un excellent remède pour les yeux ; ALBERT LE GRAND nomme borax une pierre que l'on trouve, dit-il, dans la tête du crapeau, &c.

différens procédés des chymiftes modernes, pour découvrir la nature du borax, on ne peut pas décider hardiment fur fes vertus. Je ne rapporterai pas ici ce qu'on dit d'habiles chymiftes (*a*) du fel fédatif découvert par M. HOMBERG en travaillant fur le borax. Un fait connu des Médecins, c'eft que le fel volatil narcotique du vitriol, ou fel fédatif de M. HOMBERG, dont on a tant vanté la vertu calmante, ne remplit pas bien exactement les vues que l'on a dans les maladies pour lefquelles il eft recommandé. Il en eft de même du borax, d'où le fel d'HOMBERG eft tiré; on trouve fes vertus décrites, amplifiées, dans tous les ovrages où il eft queftion de cette fubftance, & les bons praticiens ne paroiffent pas en faire un grand cas. Il

---

[*a*] MM. LEMERI, ROUELLE, BOURDELIN, & BARON.

eſt vrai qu'on l'ordonne quelquefois pour faciliter l'expulſion du fœtus, mais les aiguillons du borax ne paroiſſent point aſſez forts pour procurer un ſecours prompt dans un accouchement laborieux, à moins qu'on ne les releve par quelques autres ingrédiens plus énergiques. (*a*)

PUISQUE le borax jouit, par l'enthouſiaſme de quelques Auteurs, d'une réputation qui lui eſt refuſée par l'expérience, il eſt donc inutile de tant exalter ſes vertus merveilleuſes en Amour. Si quelques hommes ont été atteints du priapiſme pour en avoir fait uſage, c'eſt qu'ils s'en étoient ſervis

---

[*a*] On peut dire que le borax ne fait guère plus dans la fameuſe poudre emmenagogue de FULLER, & dans celle de MYNSICHT, que le ſatyrion dans l'électuaire *de ſatyrio.* Ces poudres ſont aiguiſées avec la mirrhe, le ſafran, l'huile de canelle, la ſabine, &c. comme l'électuaire *de ſatyrio* l'eſt par les ſubſtances dont nous avons parlé plus haut.

préparé avec des ſubſtances âcres, échauffantes, qui avoient occaſionné cet accident. Des Auteurs prétendent que quelques grains de borax pris dans un œuf poché, ſuffiſent pour rendre un homme robuſte dans les plaiſirs. Cette obſervation ſuffiroit pour prouver la vertu du borax ſi recommandé par VENETTE; mais l'expérience, car c'eſt ici où elle doit ſervir de guide, prouve qu'à la vérité, cette ſubſtance agit dans les hommes qui n'ont beſoin que d'un œuf poché pour être excités à l'Amour; mais qu'elle laiſſe dans leur engourdiſſement ordinaire ceux que les alimens chauds ou venteux ne peuvent émouvoir.

ON a beaucoup parlé des *mouches cantharides* comme d'un puiſſant aphrodiſiaque, & quelques hommes, en voulant en faire uſage, ont reconnu

combien ces insectes sont un poison corrosif & redoutable. Il porte ses effets à la vessie, & y cause des ravages affreux : il n'est donc pas étonnant que ce poison, lorsqu'il commence à opérer, excite, par ses pointes redoutables, une irritation violente dans les parties de la génération. Mais il ne faut pas le regarder comme portant l'homme aux plaisirs, & lui fournissant les moyens inépuisables d'y sacrifier. VENETTE dit, que les mouches cantharides ont tant de pouvoir sur la vessie, & sur les parties génitales de l'un & l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou rrois grains, l'on en ressent de telles *ardeurs*, que l'on en est ensuite malade. Il donne l'observation d'un de ses amis, qui mangea, le soir de ses noces, d'une pâte de poire dans laquelle son rival avoit mis des cantharides. La nuit étant venue, le marié caressa tellement sa femme,

qu'elle en fut incommodée ; mais ſes délices, continue notre Auteur, ſe changèrent bientôt en triſteſſe, lorſque cet homme, vers le milieu de la nuit, ſe ſentant extrêmement échauffé, avec une grande difficulté d'uriner, s'apperçut qu'il rendoit du ſang par la verge.... Ce malade, malgré tous les ſoins que l'on eut de lui, ne put guérir qu'avec bien de la peine.

Nous n'examinerons pas ici ſi le venin de la cantharide a ſon ſiége dans la tête, dans les pattes, où s'il réſide dans toutes les parties de l'animal ; nous n'examinerons pas non plus, comment & pourquoi il affecte la membrane de la veſſie, de préférence à celles qu'il rencontre avant de parvenir à cette membrane : le temps que je mettrois à ces diſcuſſions ſera mieux employé à donner quelques obſervations capables de convaincre mes lecteurs, que la

cantharide eſt un poiſon qui doit être entièrement proſcrit des médicamens internes. (*a*)

On lit dans les œuvres d'Ambroise Paré, qu'une courtiſanne ayant invité un jeune homme à ſouper, lui préſenta des ragoûts qu'on avoit ſaupoudrés avec de la poudre de cantharides, & que ce malheureux fut attaqué d'un priapiſme, & d'une perte de ſang par l'anus, qui lui cauſa la mort malgré tous les remèdes qu'on lui donna.

Les Éphémérides d'Allemagne nous diſent, qu'un charlatan, ayant donné à un homme de diſtinction, des cantharides, comme un remède propre pour

---

[*a*] La *Pharmacopée* de Paris a banni de ſon recueil l'uſage des cantarides priſes intérieurement, & un ancien réglement de police défend aux Apothicaires d'en vendre à qui que ce ſoit, à moins qu'ils ne connoiſſent bien l'acheteur, & qu'ils ne ſoient ſûrs que c'eſt pour employer ces mouches extérieurement.

exciter à l'amour, ce remède mit au tombeau celui qui l'avoit pris, onze jours après qu'il en eût fait usage, & après avoir souffert des douleurs longues & cruelles.

Une personne, pour avoir pris du tabac dans lequel on avoit mis un peu de la poudre de cantharides, fut sur le champ attaqué d'un mal de tête violent, & d'un pissement de sang très-dangereux.

Wedelius dit avoir connu un homme, qui, ayant pris, pour s'exciter à l'amour, une infusion de cantharides dans du chocolat, fut attaqué d'une dysurie insupportable, & d'une ardeur violente dans la verge, dont il ne put guérir qu'en buvant beaucoup de lait nouveau.

Un Médecin, voulant éprouver l'effet d'un électuaire aphrodisiaque, dans lequel il entroit des cantharides, en prit

la grosseur d'une châtaigne. Il paya cher sa curiosité. Des accidens affreux le conduisirent aux portes du tombeau ; il ne se rétablit que par l'usage qu'il fit des remèdes indiqués en pareil cas, & qui malheureusement ne réussissent pas toujours. (*a*)

Il est aisé de voir par ces observations, que l'usage intérieur des cantharides doit être entièrement proscrit de la Médecine, & avec beaucoup plus de raison, des formules populaires dictées par l'ignorance, la témérité, & accréditées par l'imposture. On citeroit envain l'autorité de quelques anciens qui employoient intérieurement les cantharides ; la plupart ont été très-prudens sur leur usage même extérieur : & ARETÉE, le premier qui ait appliqué des cantharides sur la peau de la tête comme vessicatoire,

---

[*a*] *Dict. de Med.* art. *Cantharides.* Suite de la *matière médicale.* Vol. 1, &c.

ordonnoit au malade de prendre du lait pendant trois jours avant l'application du topique, afin de prévenir le dommage qu'il pourroit causer à la vessie. (*a*) On sait qu'il n'est pas nécessaire de donner les cantharides intérieurement pour qu'elles affectent cette partie délicate, l'application en forme de vessicatoires a souvent suffi pour exciter des accidens graves; & les Médecins savent les précautions qu'ils sont obligés de prendre pour les prévenir ou les calmer. (*b*)

On a recommandé aussi l'usage de la

[*a*] ARETÉE appliquoit les cantharides pour guérir l'épilepsie, ainsi il pouvoit prendre son temps & préparer ses malades. Ces précautions ne peuvent pas être mises en usage aujourd'hui à chaque application, qui se fait très-communément dans les maladies aiguës, comme dans certaines fievres malignes, dans l'apoplexie, la léthargie, où le succès du remède dépend presque toujours de la célérité avec laquelle on l'emploie.

[*b*] Les remèdes capables de réprimer la violence des cantharides, lorsqu'on a eu le malheur d'en user

chair de *Lion* pour exciter à l'Amour; VENETTE n'a aucune confiance en cet aphrodisiaque, parce que l'expérience, dit-il, a fait connoître que cette chair étoit ennemie des hommes; un Médecin, ajoute-t-il, en ayant donné trois gros au CALIFO VATICUS, pour l'exciter à aimer, il le tua, aulieu de le guérir. Après ce que j'ai dit plus haut, on ne me soupçonnera pas d'attribuer à la chair de Lion la vertu de préparer un homme à la jouissance excessive des plaisirs, mais je ne la crois pas non plus assez pernicieuse pour devenir un poison

intérieurement, ou même que leur application a des suites fâcheuses, sont les huiles d'olives & d'amandes douces, ou le lait pris en grande abondance; on y joint encore les émulsions faites avec les amandes douces, les semences froides, & le syrop de diacode, ou une prisane faite avec la racine de guimauve & la graine de lin; les injections adoucissantes dans la vessie, le demi-bain d'eau tiède, sont encore propres à envelopper, à adoucir, à émouvoir le sel caustique des cantharides.

lorsqu'elle est employée comme aliment. Elle est d'un goût désagréable & fort. malgré cela, les Nègres & les Indiens, qui ne la trouvent pas mauvaise, en font usage lorsqu'ils peuvent s'en procurer, sans qu'il en paroisse résulter aucun accident. (*a*) On lui attribue, au contraire, la vertu de fortifier le cerveau, & de dissiper les vapeurs. (*b*) Il ne faut donc pas croire que trois gros de cette chair aient pu faire mourir ce VATICUS, si le Médecin qui la lui avoit fait prendre, n'y eût mêlé quelqu'autre ingrédient capable d'occasionner une suite aussi funeste.

IL est peu d'animal qui ait joui d'une

[*a*] Voyez *Histoire Naturelle* de M. DE BUFFON, tom. XVIII de l'in-12.

[*b*] Voyez le *Dictionnaire des Animaux*, à l'art. *Lion*. *L'Histoire Naturelle des Animaux*, par M. ARNAUD DE NOBLEVILLE, &c. tom. V. *Les Voyages de* LABAT, &c.

aussi grande réputation que le *Cerf* dans la matière médicale, puisque si l'on en croit quelques Auteurs, ce quadrupède est une médecine, un préservatif universel. PLINE (*a*) observe que le Cerf n'est jamais attaqué de la fièvre. Aussi, l'usage de la chair de Cerf prévient-il cette maladie. Je connois, dit ce Naturaliste, des Princesses qui ont vécu long-temps, sans être jamais attaquées de la fièvre, par l'usage journalier qu'elles faisoient de la chair de Cerf à leurs repas. (*b*) Presque tous les anciens ont regardé les parties du Cerf comme efficaces contre le venin; les modernes en ont excepté la queue, qui est selon eux un poison assez violent. CARDAN assure que les larmes épaissies du Cerf

[*a*] Liv. VIII. chap. 32.

[*b*] PLINE observe que, pour qu'elle fasse cet effet, il est nécessaire que l'animal n'ait été tué que par une seule blessure. Plusieurs Auteurs ont fait voir l'absurdité de PLINE à ce sujet.

font un préservatif efficace, si on les porte sur soi. AGRICOLA dit la même chose des dents de l'animal. Et un Philosophe de la secte de PLATON (*a*) assure qu'il suffit de se couvrir de la peau de Cerf, pour n'avoir rien à redouter d'aucune espèce de poisons. On sait les vertus miraculeuses attribués à ce qu'on nomme improprement, *os de cœur de Cerf :* on sait aussi que cette substance cartilagineuse est recommandée dans les maladies du cœur. On ne sera pas surpris actuellement, lorsque je dirai qu'on attribue au *penis* du Cerf la vertu de fournir à l'homme en abondance la liqueur précieuse, source de ses plaisirs amoureux. Il n'est pas de mon objet de parcourir toutes les parties du Cerf recommandées pour la cure des maladies, examinons seulement sur quoi

[*a*] *Sextus.*

ſont fondées les vertus que l'on attribue à quelques-unes de ſes parties relativement à l'Amour.

XENOPHON nous dit que ſi l'on oint les teſticules & les parties naturelles de l'homme avec la poudre de queue de Cerf calcinée & broyée avec du vin, l'on excite en lui des deſirs amoureux, que l'on peut calmer, s'ils ſont exceſſifs, en oignant ces mêmes parties avec de l'huile. On a recommandé cet aphrodiſiaque depuis XENOPHON, & il y a apparence qu'il n'eſt guère en réputation aujourd'hui, parce qu'on en a reconnu le peu d'efficacité, Je crois découvrir la raiſon qui a fait regarder la queue du Cerf comme un ſtimulant fameux par les anciens. On a cru long-temps, (c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que la zootomie ou diſſection des animaux ait éclairé la phyſique,) que la queue du Cerf étoit le réceptacle de la bile ;

que l'abondance, l'âcreté de cette liqueur causoit la lubricité ; & que le Cerf étant transporté par une fureur érotique pendant le *rut*, il étoit le plus lubrique des animaux ; donc la bile de ce quadrupède, appliquée sur les parties naturelles d'un autre animal, devoit irriter ces parties. Ce raisonnement tombe de lui-même aujourd'hui, parce que l'on sait, qu'à la vérité, le Cerf est privé de la vésicule du fiel, mais que sa queue, qui ne differe de celle des autres animaux que par la longueur, ne contient pas plus d'humeur bilieuse que toute autre partie de son corps. Au reste, l'application de la queue du Cerf, telle qu'elle est recommandée par les anciens, a peut-être produit de bons effets dans des hommes d'un tempérament froid, & voici comment cela a pu se faire. Les vertèbres qui composent cette extrémité de l'épine, n'étant pas en-

tièrement calcinées, doivent, lors de la friction, émouvoir, irriter les fibres, & par-là, causer cette sorte de rigidité nécessaire pour l'érection; tandis que le vin, par sa qualité irritante, contribue au même effet. Cette explication fait évanouir tout le merveilleux que l'on attribuoit à la queue de Cerf, puisque toute autre substance peut remplir la même indication, & que de simples frictions doivent produire la même chose.

Parmi les vertus exagérées & même faussement attribuées au penis du Cerf, on a sur-tout vanté, comme nous l'avons vu, celle qu'il a d'exciter à l'Amour. On observe, qu'il faut nécessairement que l'animal ait été tué dans le tems du coït, car par ce moyen, selon Etmuller, il excite beaucoup mieux la secrétion de la semence, quand on en donne une drachme en poudre dans un œuf

poché ou dans de bon vin. On voit aisément qu'il en est de cet aphrodisiaque comme de celui dans lequel entre le borax; il doit opérer sur les tempéramens qui n'ont besoin que d'un œuf pour être ému, ou que le vin porte à l'Amour; le penis de Cerf n'a d'autres vertus que celles d'être un dessicatif absorbant lorsqu'il est donné en poudre, & un mucilagineux, lorsqu'on l'emploie en décoction. Si les anciens lui ont attribué d'autres vertus, elles sont imaginaires, & tirées sur des raisons d'analogie qui doivent être proscrites dans un siécle éclairé.

Il me reste à parler de l'*opium*, dont on vante l'efficacité avec un enthousiasme qui peut devenir funeste. L'observation donnée par Venette, & dont il est lui-même le sujet, est une amorce dangereuse pour la jeunesse; elle

elle l'eſt d'autant plus, que l'Auteur y ajoute des circonſtances qui doivent faire envifager l'opium, comme un moyen capable de procurer une ſorte de volupté contemplative, peut-être préférable, pour certains caractères, à celle qui réſulte de l'union des ſexes. On me permettra de tranſcrire en entirer le paſſage de VENETTE, auquel je répondrai à meſure que le ſujet l'exigera.

» PEUT-ÊTRE me blâmera-t-on, » dit ce Médecin, de ce que je place » ici avec les remèdes qui excitent à » l'amour, l'*opium*, que toute l'anti» quité a cru être froid au quatrième » degré, & tuer les hommes par l'ex» cès de cette qualité. »

Oui, certainement, M. VENETTE, vous êtes blâmable, non parce que vous placez au rang des aphrodiſiaques une ſubſtance que l'on a cru froide au

quatriéme degré, (cette échelle de chaud & de froid est une autre affaire;) mais parce que dans un ouvragre qui est entre les mains de tout le monde, vous osez nommer comme favorable à l'Amour un poison redoutable, qui ne cesse de l'être, qu'employé par les plus habiles Médecins.

» Bien loin, dira-t-on, de nous » enflammer auprès d'une femme, il » nous cause le sommeil & nous rend » stupides, au lieu de nous rendre » amoureux. Mais si nous faisons ré- » flexion qu'il est amer & âpre à la » bouche, qu'il s'enflamme au feu, & » que les Orientaux en usent pour être » vaillans à la guerre & auprès des » femmes, nous serons sans doute d'un » autre sentiment.

» Quand l'Empereur des Turcs lève » une armée, les soldats se garnissent » d'opium, pour s'en servir comme

» nos matelots de tabac, ſi nous en » croyons BELLON. »

CE n'eſt pas ſeulement en temps de guerre que les Turcs, (non pas tous, nous verrons plus bas qu'il y a des exceptions,) font uſage de l'opium; lorſqu'ils y ſont une fois accoutumés, & qu'ils ont pouſſé l'habitude juſqu'à en prendre une doſe conſidérable, (elle va ſouvent à un gros par jour, 72 grains.) Ils éprouvent des accidens fâcheux s'ils s'en abſtiennent tout d'un coup. Ainſi, il n'eſt pas néceſſaire qu'un homme en Turquie doive aller au combat, ou coucher avec ſes femmes, pour ſe déterminer à prendre de l'opium; il y eſt forcé, il s'en eſt fait une habitude. Il ne peut s'en priver; de même que parmi nous, un buveur ne peut renoncer au vin ou aux liqueurs fortes.

» UNE petite doſe priſe par la

» bouche excite des vapeurs qui mon-
» tent au cerveau, troubelent bénigne-
» ment l'imagination, comme fait le
» vin; mais une dose excessive fait
» entiérement évaporer notre chaleur
» naturelle, & dissipe tout à fait nos
» esprits, comme le saffran, si nous
» en prenons beaucoup. »

QUI prescrira cette légère dose qui doit seulement réjouir l'imagination? Un morceau d'opium, mis dans la cavité d'une dent gâtée, causa la mort à l'homme qui fit cet essai! On en introduisit dans l'oreille d'un Espagnol, tourmenté par une insomnie cruelle: il dort, à son réveil on le trouve fou, stupide, imbécille, il meurt. (*a*) GALIEN rapporte qu'un gladiateur mourut à l'occasion d'une emplâtre d'opium que son adversaire lui appliqua sur la

(*a*) *Anecdotes de Médec.* prem. part. Anecd. CII.

tête. Une personne dormit profondément l'espace de 24 heures après en avoir pris un demi-grain ; ne seroit elle pas morte s'il y en eût eu un grain ?

Le premier qui fit connoître l'opium ; enrichit la Médecine d'un moyen efficace de calmer l'agitation trop violente des esprits, d'appaiser les douleurs ; mais qu'il est nécessaire que cette substance ne soit employée que par un Médecin prudent !

Le *saffran* étoit fréquemment en usage chez les anciens dans les alimens, & pour servir d'éguillon à la volupté. On s'en sert encore communément en Pologne, en Courlande, & les Espagnols & les Italiens, croient se préserver de beaucoup de maladies par l'usage du saffran. Bacon, dans l'ouvrage que nous avons cité en parlant du nitre, avance positivement que la pratique qu'ont les Irlandois de teindre de

ſaffran leurs chemiſes, (*a*) ne contribue pas peu à prolonger la vie ; & que les Anglois doivent une partie de leur vivacité au grand uſage qu'ils font du ſaffran dans leurs mets. Cet Auteur, dans un autre ouvrage, conſeille de mêler le ſaffran dans les remèdes par leſquels on ſe propoſe de retarder les triſtes effets de la vielleſſe ; car le ſaffran, dit il, dirige ſon action vers le cœur, guérit ſes palpitations, chaſſe la mélancolie, fortifie le cerveau, jette de la gaieté dans l'eſprit. (*b*) Enfin, le célébre BOERHAAVE le regarde comme un moteur puiſſant & énergique des eſprits animaux ; parce qu'il eſt, dit cet Au-

(*a*) SCALIGER dit que cette coutume eſt établie en Irlande auſſi-bien qu'en Ecoſſe ; & que le peuple groſſier emploie ainſi le ſaffran, afin de pouvoir porter du linge pendant ſix ſemaines & plus, ſans avoir rien à craindre de la mal-propreté.

(*b*) HOFFMAN, LISTER, BONTIUS & d'autres Médecins, ont fait l'éloge du ſaffran.

teur, aromatique, ſtimulant & échauffant, & par conſéquent diſcuſſif, réſolutif, apéritif & fortifiant. Je regarde donc, avec VENETTE, le ſaffran comme un moyen, non pas d'exciter puiſſamment à l'Amour, mais de répandre dans toute la machine une ſorte d'aiſance, qui, jointe à la gaieté qu'il donne, (*a*) diſpoſe aux plaſirs, y conduit même par une pente douce; & accélére, ſans faire trop d'impreſſion ſur les organes de la volupté, les momens d'ivreſſe qu'elle nous procure. C'eſt par la fineſſe de ſes parties que le ſaffran pénétre nos vaiſſeaux, &

(*a*) On a beaucoup exagéré les vertus du ſaffran à ce ſujet. SCHULZIUS dit que ſi l'on approche du nez d'un enfant une bouteille vuide d'eſſence de ſaffran, auſſi-tôt il ſe mettra à rire. Un autre Auteur aſſure que ſi l'on frotte un anneau avec le ſaffran, & que l'on paſſe cet anneau dans l'un des doigts de la main gauche, le cœur en ſera ſur le champ réjoui.

qu'il produit les bons effets qu'on lui attribue, & que l'expérience confirme tous les jours. Parmi beaucoup d'obſervations que je pourrois rapporter, pour démontrer cette vertu pénétrante, je n'en citerai qu'une, parce qu'elle a plus d'affinité avec l'objet que je traite Un jeune homme de ving deux ans, après avoir fait uſage d'alimens dans leſquels on avoit mêlé du ſaffran, rendit une liqueur prolifique, qui avoit pris toute la teinte jaune de cette ſubſtance. (*a*)

Il réſulte de ce que je viens de dire, que le ſaffran peut-être d'un ſecours efficace dans beaucoup de circonſtances; mais il ne faut pas en abuſer, parce

(*a*) *Éphemérides des curieux de la Nature*, Déc. 3. ann. 6. obſ. 273. On pourroit ajouter à cela des obſervations conſtatées, qui prouvent que le ſaffran a teint, dans le ventre de la mère, des enfans qui ont apporté cette couleur en venant au monde. Voyez *les Éphémérides*, Déc. 1. ann. 1. obſ. 60.

qu'étant pris ſouvent ou en trop grande quantité, il devient comme narcotique, un poiſon dangereux contre lequel la médecine a cherché des antidotes (*a*). Selon DIOSCORIDE, trois drachmes ſuffiſent pour donner la mort, je crois que cette doſe eſt exceſſive, & qu'elle ſeroit en moindre quantité, qu'il en réſulteroit le même effet. Le domeſtique d'un marchand qui avoit coutume de ſe coucher & de dormir auprès d'une grande quantité de ſaffran, en mourut après avoir eſſuyé pluſieurs accidens. (*b*) *Amatus* LUSITANUS rapporte pluſieurs obſervations qui prouvent le danger auquel on s'expoſe en faiſant un uſage immodéré du ſaffran,

(*a*) BOERHAAVE preſcrit les vomitifs acqueux, huileux, acidulés, & dont le miel eſt un des ingrédiens. Il faut prendre ces antidotes à grandes doſes & y revenir ſouvent.

(*b*) Dict. de Méde. à l'art. *Crocus*.

sur lesquels je ne m'arrêterai pas. Il suffit de dire, qu'on peut donner le saffran depuis douze grains jusqu'à un scrupule, ou vingt-quatre grains; qu'il ne faut jamais passer cette dose sans l'avis d'un Médecin, & que le saffran, qui peut faire de grands ravages, même en petite quantité, lorsqu'on n'y est pas accoutumé, ne convient pas aux personnes pléthoriques, aux jeunes gens d'un tempérament bilieux, & dont les humeurs sont faciles à irriter.

» LES Orientaux, qui aiment continuellement l'excès de l'Amour, continue VENETTE, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs; & lorsqu'ils ont pris un peu d'opium, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & se trouble plus qu'auparavant; & comme ils ressentent des démangeaisons & des chatouillemens par tout le corps,

» & principalement à leurs parties na-
» turelles, je ne m'étonne pas s'ils sont
» si étourdis à la guerre & si lascifs avec
» les femmes. »

D'APRÈS ce que j'ai dit des tempéramens, on n'aura pas de peine à découvrir le principe dominant qui porte les Orientaux aux physique de l'Amour, vers lequel les dirige encore avec force la vie efféminée que mènent la plupart d'entr'eux. Sans cesse au milieu de plusieurs femmes, dont le bonheur dépend de l'art avec lequel elles savent plaire à leurs maîtres, il n'est pas surprenant que ceux-ci aient recours aux moyens qu'ils croient capables de les plonger dans l'excès des plaisirs.

CES efforts, pour parvenir à la suprême félicité en Amour, se retrouvent chez toutes les Nations. Un Musulman qui prend l'opium pour être plus vigoureux dans les plaisirs que lui offre son serrail,

ne m'étonne pas d'avantage qu'un riche sybarite, qui dans d'autres climats, se prépare à la jouissance par la vue des peintures lascives que la volupté a placées dans ses appartemens, par la lecture des ouvrages obsènes que la débauche a dictés, & par les autres moyens inventés par la soif de jouir & l'impuissance d'y satisfaire.... Non, ces tentatives ne m'étonnent pas, parce que je sais de quoi l'homme est capable pour servir ses passions; mais je sais aussi que la Nature a donné à tous les hommes, (j'en écarte quelques exceptions accidentelles) les moyens de goûter la volupté, & que ces facultés ne peuvent être augmentées selon la violence & l'immensité de nos desirs. Les Turcs, on ne peut le nier, sont forts & robustes; cette nation passe même pour la plus vigoureuse aujourd'hui, entre celles que nous connois-

ſons ; ils doivent donc déjà une partie de leur puiſſance phyſique à la bonté de leur conſtitution. L'imagination exaltée, qu'ils doivent à l'influence de leur climat, les porte encore vers les plaiſirs, ſur-tout ſi l'on fait réflexion que dans un pays d'où ſont exclus les arts & les ſciences, les hommes doivent être néceſſairement plus portés vers les plaiſirs ſenſuels. Voilà aſſez de motifs pour établir la réputation érotique des Turcs ſans avoir recours à l'opium.

Il nous manque certainement une bonne hiſtoire des Turcs, & à ſon défaut nous ne pouvons nous élever, avec de bonnes preuves, contre ce que les Hiſtoriens & les Naturaliſtes, (ceux-ci ſuivent plus exactement qu'il ne faudroit les premiers,) répètent tous, les uns après les autres. Voici cependant ce que nous apprend un Médecin eſtimable qui a étudié les mœurs des Muſul-

mans, & qui les observant sans préjugés, doit plutôt mériter la confiance du public, que les narrateurs qui se copient servilement. M. RUSSEL, dans l'*Histoire Naturelle de la Ville d'Alep*, &c. (*a*) nous assure qu'à l'égard de l'opium, l'usage n'en est pas à beaucoup près si commun qu'on le croit généralement en Europe; ceux qui en prennent, dit-il, sont regardés comme des débauchés & meurent fort jeunes, dans un état d'enfance, avec tous les symptômes de la vieillesse & de la décrépitude.

ON voit par cette citation, combien les voyageurs en ont imposé aux Naturalistes, & de quelle conséquence il est pour la vérité, que les hommes qui

(*a*) Cet ouvrage parut en Anglois en 1756, sous ce titre, *The natural histori of Alepo*, &c. Les Auteurs du Journal Encyclopédique rendirent compte de cet excellent ouvrage au mois de Septembre 1756.

écrivent sachent observer. Revenons à VENETTE.

CES démangeaisons & ces chatouillemens dont parle cet Auteur, doivent leur origine à tout ce qui peut troubler l'imagination, & lorsqu'elle est ainsi dans un homme, qui d'ailleurs se porte bien, sa passion sera toujours celle qui naît en nous, & que la Nature avoue : l'Amour. Il faut observer, que par un homme qui se porte bien, je n'entends pas parler seulement de l'état d'un homme dont toutes les fonctions animales s'exécutent avec facilité, mais encore de sa disposition morale ; car si un tel homme est d'un caractère cruel & féroce, l'ivresse ne le portera pas toujours vers les plaisirs, & on en a des exemples affreux. Lorsque les Turcs prennent l'opium avant de livrer une bataille, si cette substance avoit le droit exclusif de diriger avec force leurs transports

vers les plaisirs, l'honneur, la gloire; la haine, la crainte, rien ne seroit capable de les conduire aux combats; & un camp d'orientaux offriroit peut-être un spectacle affreux, que l'Amour verroit avec douleur, & qui porteroit le frémissement dans le sein de la Nature. Mais, nous dit-on, il arrive tout le contraire; les Turcs après avoir pris l'opium, sont étourdis dans les combats, & lascifs avec les femmes. Concluons, que l'opium est un poison, qui agit selon les circonstances: un homme ivre chante avec ses amis, se bat contre eux, embrasse sa femme selon la disposition dans laquelle il se trouve.

« C'EST un poison pour nous, qui » n'y sommes point accoutumés, à » moins que nous ne soyions aussi sains, » aussi robustes, que l'étoit M. CHARAS, quand il en prit douze grains. » Pour moi, j'ai de la peine à en don-

» ner deux ou trois grains de crud à
» mes malades les plus vigoureux, me
» souvenant toujours de funestes effets
» que j'ai vu arriver par le mauvais
» usage de ce remède, & les précep-
» tes que nous donne ZUINGERUS sur
» cette drogue. »

L'OPIUM, lorsqu'il n'est pas administré par un Médecin, est un poison pour les hommes de tous les pays; il l'est par conséquent pour un Turc la première fois qu'il en fait usage; & il en résulteroit des accidens, s'il ne commençoit par une dose très-foible. Sans entrer dans des discussions étendues sur la manière dont l'opium agit sur l'économie animale, il faut dire une fois, que l'opium agit comme les autres narcotiques. Il raréfie le sang extraordinairement, & par conséquent dilate à proportion les vaisseaux qui ont moins de ressort : tels que sont ceux du cer-

veau; d'où il s'ensuit une compression sur l'origine des nerfs, une suspension de la sécrétion des esprits animaux, une cessation générale de toutes les fonctions qui dépendent des organes des sens, & une paralysie universelle, mais passagère de tous les nerfs du corps, à l'exception seulement de ceux qui servent au mouvement du cœur & de la respiration; car si la compression s'étendoit malheureusement jusqu'à l'origine de ces nerfs, c'en seroit fait de la vie de l'animal (*a*).

Il est aisé de voir que l'opium agit, & doit agir sur les hommes de tous les pays; du moins il doit se manifester dans tous les climats, par des effets plus ou moins sensibles. Le climat chaud, sous lequel vivent les Turcs, peut bien amortir un peu l'action des narcotiques,

(*a*) Cours de Chymie de LEMERI, commentée par M. BARON. Chap. XXV.

mais la manière dont se conduisent les Musulmans y contribue beaucoup. Les Turcs étant extrêmement sobres & ne passant pas un jour sans se baigner, ils ont les pores de la peau fort ouverts, les fibres fort lâches, & du sang en petite quantité; en conséquence de tout cela, la circulation ne se fait qu'avec lenteur dans de pareils corps, & leurs vaisseaux son très-susceptibles de dilatation : c'est pourquoi leur sang trouve un espace libre pour se raréfier, sans rien forcer, par l'action d'une dose ordinaire d'opium. Il ne leur arrivera donc point de compression sur l'origine des nerfs; à moins que par une quantité considérable d'opium, on n'ait porté la raréaction du sang, jusqu'au point de distendre les vaisseaux autant qu'ils peuvent l'être sans se rompre. Or, la quantité d'opium nécessaire pour produire cet effet, doit être extrêmement

grande dans les Turcs, parce qu'avant que leur sang ait pris assez de volume pour occasionner la compression requise, le plus grand effort de la circulation se porte vers la peau, où elle trouve très-peu de résistance dans les pays chauds; par-là, la transpiration est augmentée considérablement, & l'effet somnifère de l'opium est diminué dans la même proportion (*a*).

Ce n'est pas parce que M. Charas étoit *sain & robuste*, qu'il put supporter douze grains d'opium. Les Turcs n'en pourroient eux-mêmes faire usage, si le climat ne les favorisoit un peu, & si, comme on l'a vu, le régime, les bains ne les favorisoient particulièrement (*b*). L'usage de l'opium dépend

(*a*) Cours de Chymie de Lemeri, Chap. XXV.

(*b*) On verra ailleurs combien ils doivent d'avantages à l'habitude qu'ils ont de se mettre dans l'eau fréquemment.

donc de certaines circonſtances pour n'avoir pas de ſuites funeſtes. J'ai parlé plus haut d'une femme qu'un demi-grain d'opium avoit eu la faculté d'aſſoupir pendant vingt-quatre heures, il eſt à croire qu'un grain auroit pu lui cauſer la mort; & cependant, lorſque l'on eut recours au même remède, qui avoit ſi bien réuſſi pour lui procurer du repos, on eut la témérité de porter la doſe juſqu'à une demi-drachme, (36 grains,) & cette quantité ne fit dormir la malade que l'eſpace de douze heures. Pour confirmer encore ce que j'avance; que les hommes forts & ſains ne ſont pas plus propres à prendre l'opium que les autres, je citerai M. GEOFFROI l'aîné, qui dit avoir connu une femme obligée d'en prendre vingt-ſept grains par jour, pour calmer les douleurs que lui cauſoit un cancer. Je ne crois pas que dans nos climats on donne impu-

nément une pareille doſe d'opium à un homme, ſi fort & ſi ſain qu'on le ſuppoſe. Tout dépend donc de certaines diſpoſitions actuelles qu'il ſeroit néanmoins imprudent d'aſſurer exiſter, pour donner l'opium à doſe conſidérable.

VENETTE, comme Médecin, auroit dû nous donner ſes obſervations ſur les ſuites funeſtes cauſées par le mauvais uſage de l'opium, qu'il a eu occaſion de voir. En ajoutant aux hiſtoires malheureuſes que nous ont laiſſées d'excellens Praticiens (*a*), il eut rendu le récit ſuivant moins dangereux pour quelques-uns de ſes lecteurs.

« JE ne m'étonne pas ſi les Turcs » & les autres Orientaux ont une incli- » nation ſi déréglée à prendre de l'opium » pour jouir d'une volupté indicible. »

ENCORE une fois, l'opium eſt un

(*a*) ZUINCERUS, STHAL, WILLIS, HOFFMAN, SENNERT, SANCTORIUS, &c. &c.

besoin pour qui y est accoutumé. On commence à en prendre par débauche, & dans les même vues qui font prendre l'électuaire *de satyrio* à quelques débauchées dans notre climat, mais on ne peut se passer d'opium par la suite (*a*). Les couriers en Turquie, qui sont chargé des dépêches pressées, en prennent le long de leur route; ils en font usage quand ils se trouvent exténués, & il leur redonne de la force & du courage (*b*). Beaucoup parmi nous usent

(*a*) Les Turcs, pour rendre plus délicieux l'opium qu'ils prennent à leur fête appellée *Biram*, y mêlent quelque chose qui le rend en effet fort gracieux au goût : & c'est-là sans doute ce qui le met si fort en vogue chez eux. Voilà ce qui leur en fait une habitude & une nécessité. *Abrégé des transactions philosophiques.* Vol. II.

(*b*) Un courier alloit de Constantinople chez M. SAMUEL BARNADISTON; étant entré sur la route dans une maison, il y tomba comme mort; toute la maison étant surprise & intriguée de cet événement, un des valets qui jugea que cette défaillance venoit de ce que le courier avoit consumé toute sa provision d'opium,

de liqueurs par besoin, d'autres pour le seul plaisir qu'ils y trouvent, mais certainement un étranger, qui n'auroit aucune connoissance de nos boissons, ne manqueroit pas de dire que les François font usage de liqueurs pour le plaisir seulement; peut-être même, diroit-il, pour s'exciter à la débauche avec les femmes, parce qu'il auroit observé que le vin entraîne les hommes vers la volupté; il pourroit penser également que les hommes ivres jouissent d'une sorte de félicité, s'il observoit ceux qui, lorsqu'ils ont bû, exaltent leur bonheur par les chansons les plus gaies & les plus animées. On peut donc dire que cette *volupté indicible*, n'est pas telle qu'on s'efforce de nous le persuader, &

lui en fit entrer de force un peu dans la bouche: le courier revint aussi-tôt à lui; & confessa que le valet lui avoit tenu lieu d'un bon Médecin. *Dict. de Méd.* à l'art. *Opium.*

& qu'elle a plutôt, comme chez nos buveurs, ſon ſiége dans l'imagination troublée, que dans une ſenſation réelle qui affecte l'homme. Je pourrois encore ajouter, pour confirmer ce que j'avance, qu'on a donné quelquefois une quadruple doſe d'opium à des maniaques, ſans qu'on ait pu leur donner cette tranquillité d'ame, ces extaſes, qu'on devroit s'empreſſer de procurer dans une maladie où les aſſiſtans ont tout à craindre de la part du malade.

» POUR moi, qui ai éprouvé les » vertus de cette drogue, dans une ma- » ladie preſque déſeſpérée en 1688, » je dirai ſincérement ce que j'en ai » reſſenti. Tous les remèdes m'étoient » alors inutiles dans les vomiſſemens » exceſſifs, dans le fâcheux cours de » ventre que je reſſentois. Je crus qu'il » n'y avoit point au monde d'autre » moyen de me ſauver, que de pren-

» dre deux grains d'extrait ſimple
» d'opium. Je ne l'eus pas plutôt pris
» que je me ſentis guéri, comme par
» miracle, & que pendant un jour en-
» tier je reſſentis des plaiſirs que je ne
» ſaurois exprimer. Une petite vapeur
» douce & chatouillante couloit inſen-
» ſiblement, comme je le penſe, par
» les nerfs & par les membranes ex-
» ternes de mon corps. Cette vapeur
» me cauſoit une volupté exceſſive;
» car depuis la nuque du cou & les
» épaules juſques au croupion, je ſen-
» tois un chatouillement qui me cau-
» ſoit un plaiſir parfait; puis cette
» vapeur agréable étoit portée aux pieds
» & aux genoux, où je reſſentois en-
» core principalement autour de la ro-
» tule, des chatouillemens inexplicables.
» Ce plaiſir ſe fit reſſentir pluſieurs fois
» en ſommeillant, pendant ce jour-là,
» ſi bien que je ne fus pas marri d'avoir

» été malade, pour avoir reſſenti des » plaiſirs, qui ſont une ombre de ceux » du ciel & une image d'une félicité » bien imaginée. »

VENETTE ne donne pas un état aſſez circonſtancié de ſa maladie, pour qu'on puiſſe juger ſi l'opium étoit indiqué ou non; ce qui eſt certain, c'eſt qu'il dit devoir ſa guériſon à l'opium, ainſi je ne m'arrêterai pas à un objet, qui d'ailleurs s'écarte du mien. Mais cette *béatitude, ces plaiſirs, ombre de ceux du ciel*, y ont quelque rapport, & VENETTE, en parlant de l'effet, auroit dû s'attacher davantage à la cauſe.

DANS l'état où il ſe trouvoit, ſon imagination fut aiſément exaltée; & ce qu'un autre auroit peut-être pris pour de la douleur & un mal-aiſe général, VENETTE le prit pour cette volupté dont il s'efforce de nous donner une idée. Il eſt conſtant néanmoins, que

lorsque l'opium commence à agir sur les membranes de l'estomac, (partie si délicate qu'elle a été regardée par quelques philosophes, comme le véritable siége de l'ame,) il y cause une sensation agréable, qui par le moyen des nerfs qui en sont affectés, peut se communiquer dans d'autres parties; mais il y a loin de cette sensation à l'espèce d'extase, à cette félicité dont il est question. On est obligé de convenir que, si l'opium occasionne dans quelques circonstances, une légère sensation de plaisir, l'imagination a encore beaucoup de chemin à faire pour conduire l'homme à cette félicité suprême. Les charlatans Indiens se servent de l'opium, qu'ils mêlent néanmoins avec quelqu'autre substance, pour jetter ceux qui en usent dans une sorte de délire, qu'ils prennent pour des extases réelles. Ces charlatans annoncent même d'avan-

ce, tout ce que l'on verra ou entendra dans l'extaſe, & en effet tout cela arrive; mais on ne doit pas en être ſurpris..... Combien de gens croient avoir vu le Diable, avoir aſſiſté au Sabat, après que leur imagination a été échauffée par quelqu'un de ces impoſteurs qu'on honore du nom de magicien! Au reſte, cette obſervation de VENETTE, qui à la rigueur devient étrangère à ſon ouvrage, n'auroit pas dû y être inſérée; les gens de l'art la verroient avec plus de ſatisfaction dans un traité qui ne ſort pas du cercle des ſavans, que dans un ouvrage fait pour tous les états, & qui par-là même ne ſauroit être trop circonſpect.

CE que j'ai dit juſqu'à préſent a dû faire connoître, que nous manquions de détails très exacts ſur l'uſage de l'opium & ſur ſes effets dans l'Orient; en voici quelques-uns qui jetteront un

peu de jour sur cette matière.

M. Tournefort, & quelques-autres voyageurs instruits, ont observé que chez les Turcs, les gens sobres en prennent rarement une quantité considérable, & qu'ils se contentent d'en mêler quelques grains dans leur café. Dans l'Empire du Mogol, l'opium est aussi commun dans les boutiques, que le tabac l'est dans les nôtres, & les habitans n'en font guère usage qu'après l'avoir mêlangé avec quelqu'autre ingrédient tel que la rhubarbe, ou son extrait.

Prosper, Alpin & Bellonius, disent que les Turcs & les Égyptiens n'usent d'opium que pour se rendre plus joyeux, plus intrépides, plus propres à l'Amour; mais ces deux Auteurs remarquent en même-temps, que quoique ceux qui font excès de cette drogue paroissent jouir d'une bonne santé,

ils ſont cependant plus froids & moins réglés dans leurs fonctions, paroiſſent toujours ivres ou aſſoupis, ſont ſujets à beaucoup de maladies, ſtupides, inconſtans, niant dans un temps ce qu'ils ont aſſuré dans un autre, ce qui les rend d'un commerce impraticable. De là vient, que lorſqu'on veut reprocher à une perſonne qu'elle ſe contredit, on l'accuſe d'avoir mangé de l'opium, comme nous l'accuſerions chez nous d'être ivre.

Le ſeul effet que produit l'opium ſur les Perſans, eſt l'ivreſſe; & lorſque dans ce pays on veut déſigner un homme ivre, on dit qu'il a mangé de l'opium. Le Gouvernement s'efforce en vain de proſcrire l'uſage de cette ſubſtance, il ne peut y parvenir. Quelques exemples qu'il y ait que l'opium altère viſiblement la ſanté, les Perſans ſont toujours paſſionnés pour cette drogue, & la

prennent en décoction, en pilules, ou la mêlent au tabac qu'ils fument. (*a*)

Wedelius nous apprend que l'opium cause, aux personnes d'un tempérament chaud, des pollutions nocturnes & un priapisme continuel, *sur-tout lorsqu'elles ont de la disposition à ces maladies*; aussi, ajoute notre Auteur, est-il un puissant aphrodisiaque, quand on le mêle avec de l'*ambre* ou de l'essence d'ambre. Cet Auteur restreint les vertus de l'opium, en convenant qu'il agit relativement à l'Amour sur les personnes qui y sont assez disposées, & en lui donnant l'ambre pour second, lorsqu'il s'agit d'émouvoir le tempérament. Mais on ne donne que rarement l'ambre en substance, à moins que ce ne soit pour aromatiser quelques remèdes composés; à l'égard de l'essence d'ambre, elle peut

(*a*) *Mélanges intéressans & curieux*, &c. tom. VII.

par ſa qualité pénétrante & cordiale, réjouir les eſprits, & par conſéquent diſpoſer à l'Amour, ſans qu'elle mérite pour cela plus que d'autres compoſitions le titre impoſant d'aphrodiſiaque.

Je crois que l'on peut encore diminuer la réputation accordée à l'opium, d'après l'explication que j'ai donnée de ſa manière d'agir. En convenant qu'il raréfie & augmente le mouvement du ſang à un degré extraordinaire; qu'il gonfle les vaiſſeaux ſanguins, que ceux-ci, dans cet état, preſſent les nerfs, & interrompent le cours des eſprits & des autres liqueurs contenues dans les vaiſſeaux plus foibles; on concevra que l'opium & les autres narcotiques peuvent, doivent même donner à l'homme, le ſigne extérieur qui annonce ſa valeur auprès des dames. Mais ſi on fait réflexion que les nerfs & les autres canaux ſont en quelque ſorte obſ-

trués pendant l'action de l'opium, (*a*) on conclura que cette substance doit produire de violens desirs, augmentés par un appareil qui semblent annoncer qu'on peut les satisfaire; mais en même temps, une sorte d'impuissance qui a sa source dans la trop grande vigueur du principal organe de nos plaisirs. Ma conjecture est appuyée sur des observations. On nous dit que les Chinois qui sont établis à Batavia, se servent d'un certain électuaire qu'ils nomment *affion* (*b*) pour s'exciter à l'Amour; son effet, dit-on, est si violent qu'il produit en eux une passion brutale qui dure toute la nuit, & qui oblige souvent leurs maîtresses à s'échapper de leurs

---

(*a*) De l'aveu des Médecins, l'opium arrête toutes les évacuations, celles de la salive, des urines, des selles, &c. il n'y a que la sueur qu'il augmente.

(*b*) Cet électuaire est composé avec l'opium, que l'on donne aussi en liqueur, elle s'appelle *Matach*.

bras. Je crois que les effets que produit l'*affion*, ne ſont autre choſe que ce qu'on vient de dire. La paſſion brutale des Chinois eſt cauſée par l'état dans lequel ils ſe trouvent, & qui ſemble leur annoncer à chaque inſtant le moment de la jouiſſance. L'obſtacle les irrite, ils perſévèrent ſous les auſpices heureux qu'ils croient entrevoir ; mais cet état de rigidité n'eſt pas le ſeul néceſſaire pour s'enivrer des délices de l'Amour, ils ne peuvent ſuppléer à ce qui manque à leur bonheur.... La victime de leurs deſirs s'échappe à des careſſes brutales qui ſemblent étrangères au plaiſirs ; elle fuit un barbare, qui s'annonce dans la lyce amoureuſe, avec des armes redoutables qui peuvent bleſſer, ſans pouvoir même ſentir, ni goûter le prix de la victoire.

Il faut ajouter à cela, que l'on eſt tellement perſuadé que l'opium arrête

toutes les évacuations, excepté la transpiration, que d'habiles praticiens ont guéri des hommes, que des évacuations trop fréquentes de la liqueur seminale épuisoient, par le moyen de l'opium. Je sai qu'il seroit dangereux de donner cette substance dans tous les cas où il faut s'opposer à l'Amour; M. Tissot fait même voir qu'il seroit préjudiciable dans plusieurs circonstances; mais il n'est pas moins vrai qu'il en est aussi, dans lesquelles un moyen d'arrêter les pollutions noctures, est d'employer des compositions où entrent l'opium, & ces circonstances sont indiquées dans l'*Onanisme*. (a)

Des hommes d'un caractère sombre, & par conséquent peu communicatif, ont cherché des moyens extraordinaires de se procurer une sorte de sensation

(a) Art. IV. Sect. XII.

voluptueuse qu'eux seuls pussent goûter. C'est un chapitre à placer dans l'histoire des délires de l'esprit humain, que les égaremens dans lequel il se plonge pour goûter le plaisir. Un jeune homme de Paris, s'enfermoit dans sa chambre, se serroit la poitrine, le ventre, les bras, les poignets, les cuisses & les jambes avec des cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient fixés à des clous plantés dans les quatre murailles. Ce jeune homme qui fut sur le point de perdre la vie dans une des expériences qu'il faisoit sur le plaisir, avoua que lorsque la compression des ligatures étoit arrivée à un certain point, les souffrances qu'il avoit d'abord essuyées étoient délicieusement payées par la sensation agréable qui succédoit.

CE moyen extraordinaire de se procurer du plaisir, ne tentera, je crois, personne. En supposant, & il faut ab-

ſolument le faire, que la cervelle du Méchanicien fût dérangée, on concevra qu'il falloit peu de choſe pour exciter ſon imagination; ou bien, il faut croire que cet état critique où l'homme a preſque toutes ſes fonctions ſuſpendues, où il tient encore au monde, en touchant à la mort, offre des delices qu'il n'eſt pas aiſé de concevoir, & que je n'entreprendrai pas d'expliquer. Un cavalier Irlandois, qui fut retiré du fond de l'eau ſans connoiſſance, en avouant l'obligation qu'il a à un maréchal des logis qui fut ſon libérateur, aſſure que ſa préſence lui inſpire une horreur ſecrette & invincible. Ce ſentiment plus fort que lui, provient, dit-il, de ce qu'il goûtoit dans ce gouffre profond une quiétude délicieuſe & inexprimable (*a*).

(*a*) *Anecd. de Méd.* prem. par. Anecd. XX. On peut voir quelques autres obſervations analogues, & l'explication que l'Auteur donne de ces phénomènes.

On a auſſi cherché les moyens de ſe procurer les forces néceſſaires pour goûter le plaiſir, dans certaines préparations célébrées par les Alchymiſtes. Frappés par l'éclat de l'or, ſon indeſtructibilité & ſes autres qualités, quelques hommes ſe ſont imaginé que ce métal pouvoit porter dans l'économie animale une ſource de vie intariſſable. Des charlatans ont abuſé de la crédulité des hommes riches & voluptueux pour leur faire payer bien cher des préparations dans leſquelles on faiſoit, dit-on, entrer l'or ſous différentes formes. J'ai vu dans un mémoire du dernier ſiécle, l'hiſtoire d'une femme, qui, pour ſe procurer un héritier, ranimoit les reſſorts d'un tempérament épuiſé, en prenant tous les matins pour cinquante francs *d'or potable* dans un bouillon. Cette compoſition, qui, pendant quelque-temps, jouit d'un certain

crédit, n'étoit qu'une teinture tirée de végétaux, ou de minéraux qui pouvoient fournir une couleur approchante de celle de l'or, mais dans laquelle les charlatans se gardoient bien de faire entrer un métal aussi précieux. Et qu'auroit-il produit? Les Chymistes savent combien sa décomposition est impossible à certains égards; les Médecins n'ignorent pas que l'or ne peut passer dans le sang; & qu'il agit seulement sur l'estomac & les intestins comme un purgatif violent, lorsqu'il est préparé. On a mis en réputation depuis quelques années, une teinture d'or, connue sous le nom *d'or potable de Mademoiselle Grimaldi*, & dont quelques personnes vantent les effets merveilleux dans tous les cas où il s'agit d'animer & de fortifier. M. Baron a démontré que cette liqueur étoit nommée improprement *or potable*, & même *teinture d'or*, puisque l'or ne

peut se décomposer par aucune sorte de dissolvant; & que par conséquent toute la vertu médicinale de cette teinture ne peut être attribuée qu'à l'huile essentielle de romarin, à la quantité d'esprit de vin qui fait la base de cette teinture, & enfin, à la combinaison de ces liqueurs avec une portion des acides de l'eau régale qu'on emploie dans cette composition pour dissoudre l'or.

Ce n'est pas dans les entrailles de la terre qu'il faut chercher les moyens de pouvoir s'immortaliser en multipliant son espèce, & c'est ici que l'on peut appliquer ce que disoit un homme célèbre de l'art de prolonger la vie. Chercher ce secret, dit-il, dans les minéraux & les métaux, paroît une injure faite à la Nature. Elle auroit renfermé dans les entrailles de la terre un trésor si utile! Elle, qui veut que tout vive, auroit caché dans des matières si peu

propres à être nos alimens, ce qui doit prolonger la vie ! Et ce ne seroit que par les opérations les plus subtiles de la chymie qu'on parviendroit à suivre le dessein de la Nature le plus marqué (*a*) ! Gardons-nous de le croire ; si les substances que l'on a tiré des entrailles de la terre, sont de la plus grande utilité pour la conservation des hommes, c'est que les maux auxquels ces substances remédient sont hors de la Nature ; c'est que dans l'état où elle a mis l'homme sur la terre, il pouvoit se passer d'un métal salutaire qui est devenu, si j'ose le dire, plus précieux que l'or pour une grande partie des hommes. Les maux qu'ils ont accumulés sur eux étant hors de la Nature, ils ont cherché des remèdes hors de la Nature, car j'appelle ainsi tout ce

(*a*) *Œuvres de M. de* MAUPERTUIS, tom. 2. Lettre XIX.

qui ne s'offre pas à la ſurface de la terre, tout ce qui demande certaines préparations. Enfin, la chymie, art ſi utile dans les circonſtances actuelles, devoit être inconnu à l'homme primitif, parce qu'elle n'avoit aucune relation avec ſon état. C'eſt dans les jardins de la Nature, & non pas dans les laboratoires de la chymie, dit M. CLERC, que naiſſent les ſecours vraiment faits pour l'homme (*a*).

CETTE reflexion appuie encore ce que j'ai avancé ailleurs au ſujet des moyens que l'on emploie pour dompter la paſſion phyſique de l'Amour. Cet effort eſt déſavoué par la Nature; auſſi n'a-t-elle répandu ſur la terre aucuns végétaux capables de briſer le tempérament. On ne trouve pas plus de reſſource en pénétrant l'intérieur de la

(*a*) *Hiſtoire Naturelle de l'homme malade. Tome premier.*

terre, tant la réflexion de M. de MAUPERTUIS est juste.... *La Nature veut que tout vive!* Et c'est par cette raison, qu'elle n'a pas produit non plus des substances capables de conduire l'homme à la mort par l'excès des plaisirs.

ELLE a répandu sur la surface de la terre, des alimens capables de réparer les pertes que les corps font continuellement, & ceux-là suffisent pour nos besoins de toute espèce. Le régime que j'ai proscrit dans le chapitre précédent, convient à ceux qui ont besoin de *stimulant* pour l'Amour, & ils trouveront encore d'autres secours dans le chapitre suivant & dans celui qui a pour objet la stérilité. Le but que je m'étois proposé dans celui-ci se trouve rempli, si j'ai démontré que la Nature ne souffre pas de violence dans les fonctions naturelles, & qu'aucune des substances

que l'on vante comme capables d'embrâſer les hommes de la paſſion la plus violente, ne ſe prêtent à ſeconder les vues de ceux qui les emploient.

CHAPITRE V.

De l'Impuiſſance.

Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps uſé les reſtes chancelans,
Et ſur un front jauni, qu'a ridé la molleſſe,
Etaler à trente ans leur précoce vieilleſſe :
C'eſt la main du plaiſir qui creuſe leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau (*a*).

LES qualités néceſſaires pour donner naiſſance à un individu, ont été accordées à tous les êtres animés, &

(*a*) M. THOMAS, *Epitre au Peuple.*

jusqu'aux approches de leur dissolution ; ils peuvent, s'ils ont été économes de leurs plaisirs, jouir du plus beau privilége qu'ait accordé la Nature. Un vieillard qui n'a pas abusé du printemps de son âge, peut encore offrir quelques sacrifices à l'Amour ; celui, au contraire, qui a accéléré l'instant de la jouissance, qui a multiplié ses plaisirs en irritant la volupté, est incapable d'en jouir lorsqu'il touche au terme marqué par la Nature, pour étendre, communiquer, perpétuer son existence. C'est en vain qu'un tel homme vouloit réaliser les plaisirs qu'une imagination presque éteinte, lui rappelle encore ; c'est en vain qu'il auroit recours aux moyens dont j'ai parlé, puisque l'on a vu combien peu il y faut compter. Un homme dans cet état malheureux a besoin des secours de la Médecine pour conserver son existence, s'il peut aimer la vie étant privé

de ce qui en fait ſouvent le bonheur : traîner des jours triſtes, en proie aux remords juſqu'à ce que la parque termine une vie mêlée d'amertume, eſt bien aſſez pour un tel homme. Qu'il ne penſe donc pas à laiſſer à la poſtérité des deſcendans, qui, ſans être coupables des excès de leur père, en partageroient la peine. Ce n'eſt pas pour cet homme que j'écris; mais il en eſt chez qui des obſtacles qu'ils ne ſe ſont pas attirés, s'oppoſent au bonheur qu'ils auroient d'être pères.

Je ſuppoſe un individu auquel la Nature n'a rien refuſé de ce qui peut coopérer à la propagation de ſon eſpèce; mais qu'une foibleſſe héréditaire, ou une langueur, ſuite aſſez ordinaire des maladies aiguës, met hors d'état d'offrir à l'hymen le tribut que tout homme paie ſi volontiers. Si cet homme, malheureux ſans l'avoir mérité, me con-

fie son état, si je puis le consoler, je le ferai. Rien, je crois, ne s'y oppose; il ne s'agit pas de chercher les moyens honteux qu'invente la débauche pour faire illusion à l'impuissance : il ne faut que prescrire un régime qui puisse aider la Nature sans la forcer.

Je ne proposerai pas l'exemple de Tamerlan, père de cent enfans, & vainqueur de cent peuples, qui se faisoit fustiger par esprit de débauche. Ni celui du philosophe Peregrinus, dont Lucien nous a conservé l'histoire. Ce Cynique, porté aux plaisirs de l'Amour, se fouettoit en public, & environné d'une foule de peuple, commettoit l'action infâme que l'on a tant reprochée à Diogène (a). La fustigation doit exciter les parties que l'on cherche

(a) Voyez dans la traduction de Lucien, par d'Ablancourt, tom. III. *Le mot de Pérégrinus.*

che à émouvoir ; mais la religion proscrit ce moyen d'appeller la jouissance : elle ne pourroit être tolérée que dans quelques circonstances où les Médecins l'ordonneroient pour féconder les caresses stériles des époux. CŒLIUS RHODIGINUS rapporte l'observation d'un homme, qui ne pouvoit consommer la jouissance, s'il n'étoit violemment excité par des coups de fouet qui lui mettoient le corps en sang. OTHON BRUNSFELD, dit la même chose d'un homme, qui de son temps étoit à *Munick*. Un écrivain, qui a traité *des passions des parties génitales*, assure qu'on peut se provoquer à l'amoureux déduit, lorsqu'on se trouve froid à cet égard, en se piquant ces parties avec des orties vertes (*a*). Il seroit facile de rassembler

(*a*) Voyez l'*Histoire des Flagellans, où l'on fait voir le bon & le mauvais usage des flagellations*, &c. par l'Abbé BOILEAU. Chap. X.

plusieurs autres observations, pour prouver l'efficacité de la flagellation dans certaines circonstances, si ceux qui en sont les sujets, n'avoient pratiqué cette manœuvre dans les vues de pousser la lubricité à son dernier excès.... Ce seroit être, en quelque façon, leur complice que de s'appesantir sur leurs débauches effrénées. Je me hâte de passer à des moyens plus doux & moins répréhensibles de corriger l'impuissance.

En traitant les tempéramens, j'ai fait remarquer ceux qui portoient nécessairement l'homme vers les plaisirs. On a vu que le *sauguin*, le *bilieux* sur-tout, le *mélancolique* même, étoient assez disposés à l'Amour, & que le *pituiteux* ou *phlegmatique*, étoient d'une constitution peu favorable à la propagation de l'espèce. L'homme qui a ce tempérament doit donc s'observer davantage que les autres, s'il veut être utile à la

postérité. Je ne prétends pas néanmoins que les hommes impuissans ne se rencontrent que parmi les pituiteux : cela se trouve plus généralement ; mais les autres constitutions, sans en excepter même la bilieuse, en offrent aussi des exemples ; parce que chacune de ces constitutions a des vices, plus ou moins apparens, qui peuvent produire le même effet.

NON seulement l'impuissance a pour cause le physique, mais encore le moral, & elles influent plus ou moins selon le tempérament. Cette idée tient à quelques-autres que je vais développer avant d'indiquer la méthode curative.

JE divise l'impuissance en *habituelle* ou *obsolue*, & en *accidentelle* ou *passagère*. Par la première, j'entends l'état d'un homme, qui depuis sa naissance

n'a donné aucune preuve de virilité : la seconde est une cessation subite des signes qui annoncent l'habileté à la propagation de l'espèce, & cette sorte d'impuissance est beaucoup plus commune que l'autre ; mais aussi on a tout lieu d'en espérer la guérision, ce qui est très-difficile dans la première espèce d'impuissance.

Vouloir définir l'union des sexes, une fonction purement animale, comme le prétendent quelques Philosophes de nos jours, c'est s'efforcer de dégrader la Nature ; elle qui ne fait rien dans l'univers où l'on ne remarque des traits qui annoncent qu'elle unit par-tout l'agréable à l'utile ! L'ensemble du monde physique offre un spectable enchanteur, que l'on observe avec un plaisir nouveau si on descend dans les détails. N'aurions-nous pas également recueilli des fruits délicieux, quand bien même

la Nature n'auroit pas fixé notre admiration par la beauté des fleurs qui les précèdent ? Ces fruits auroient-ils moins flatté notre appétit, si l'éclat & la variété de leur couleur n'eût prévenu nos yeux ? Enfin, quelques animaux seroient-ils moins sacrifiés à notre délicatesse, si leur forme eût été moins élégante & la beauté répandue sur eux avec moins de profusion ? Pourquoi retrouve-t-on dans tous les êtres cette symmétrie, ces couleurs, la beauté enfin ? C'est que la Nature a voulu faire ensorte, que tout fût vivant dans l'univers ; que chacun des individus qui y est placé, fût pour le mieux possible, & qu'il pût fixer avec complaisance ses regards sur lui ; dans toutes les gradations par lesquelles il doit passer.... L'homme auroit-il été excepté de cette loi générale ? L'auguste fonction qu'il doit remplir, en laissant à la postérité

des parcelles de son existence, se feroit-elle machinalement, ou si l'on veut par le seul instinct? Eh quoi! la Nature verroit l'homme reproduire son semblable, sans qu'il parut savourer les délices qu'elle attache à ces momens précieux! Le discernement ne seroit rien pour lui! Pressé par le besoin, il jouiroit sans connoître la jouissance! Ses desirs, ou plutôt ses besoins satisfaits, l'image du plaisir ne se retraceroit plus dans ses idées! La femme qui auroit partagé son bonheur en l'augmentant, lui deviendroit indifférente, dès que l'extase..... Que cette image de l'Amour est triste à mes yeux! Je vois une draperie sombre qui couvre le plaisir; je vois la Nature qui commande aux hommes de multiplier, & ceux-ci obéissent comme des esclaves aux volontés du maître impérieux qui les gouverne. Dès-lors tout sentiment déli-

cat cesse ; aucunes de ses tendres émotions qui précèdent & suivent le plaisir ; aucune de ces douces liaisons dont la durée est une suite de sensations délicieuses ; en un mot, rien à l'imagination, tout à l'instinct.

VOILA les objets que présente l'Amour considéré à la rigueur du côté physique. Il offre peu d'exemples d'impuissance, puisque l'homme ne cherchant qu'à satisfaire sa passion, tout lui devient égal ; & que souvent l'impuissance naît du peu de rapport qui existe entre les individus qui sont forcés de s'unir. Semblable aux animaux, il oblige la première femelle qu'il rencontre, non pas à partager ses plaisirs, ce motif ne peut l'animer, mais seulement à céder à la violence des desirs, à l'impétuosité, à la fureur du tempérament.

L'IMPUISSANCE, occasionnée par le

moral de l'Amour, a ſa ſource dans l'imagination : c'eſt un malheur pour quelques individus ; mais il réſulte, de cet empire de l'imagination ſur nos plaiſirs, un bien général qui comble de félicité les hommes dont le cœur partage la jouiſſance. C'eſt une fleur que la Nature a jetté ſur le plaiſir, & qui eſt ornée de couleurs plus ou moins vives, ſelon que l'ame ſent plus ou moins les tranſports de l'Amour. Dans une union aſſortie, où les deux ſexes deſirent également le moment heureux qui doit les couronner, le plaiſir s'offre ſous les couleurs les plus belles ; c'eſt une roſe qui ſe colore peu à peu, qui s'épanouit à la volupté .... D'une alliance cimentée ſur des convenances, qui n'exiſtent pas dans la Nature d'une union dont les intéreſſés ne reſſentent pas l'allégreſſe du cœur, il réſulte ſouvent des tranſports, que l'on me per-

mettra de nommer *mélancoliques*, des extases *sombres* : en un mot, des plaisirs *obligés*, naît l'indifférence ; & de-là à l'impuissance, il n'y a qu'un court trajet pour beaucoup d'hommes.

C'est dans ce cas, que l'Amour moral peut occasionner l'impuissance, du moins celle que je nomme accidentelle. Ne voit-on pas des hommes, qui ayant prouvé qu'ils étoient dignes des faveurs de l'Amour, ont vu s'éclipser leur réputation sous les drapeaux de l'Hymen ? On ne peut apporter trop d'attentions dans l'assortiment des mariages ; de la négligence sur cet article, suit, & on en a que trop d'exemples, l'impuissance, ou ce qui revient au même pour l'espèce, la stérilité (*a*). Une preuve sen-

(*a*) En supposant que la Nature eût créé primitivement les animaux pour s'accoupler sans choix dans chaque espèce, il faut convenir que parmi ceux qui nous environnent, il y a, quoique l'on en dise, une sorte de discernement en Amour. Il tiendra si

ſible de l'influence du moral ſur le phyſique dans la jouiſſance, eſt l'impuiſſance accidentelle qui ſaiſit quelques hommes; lorſqu'ils veulent eſſayer leurs forces dans les réduits conſacrés à la débauche. *Ariſte* a prouvé ſa vigueur en amour, lors que ſon cœur étoit d'intelligence avec ſes ſens: un moment d'ivreſſe le conduit chez *Laïs*; elle expoſe des charmes redoutables, *Ariſte* s'enflamme par les yeux, il va ſuccomber, lorſque l'imagination s'arrête; & peignant le vuide des plaiſirs qui lui ſont offerts, *Ariſte* eſt dans l'impoſſibilité de conſommer un acte dans le-

---

l'on veut à des rapports, à des convenances phyſiques; mais il n'en ſera pas moins vrai, que l'Etalon, le Taureau, ne ſaillent pas avec la même ardeur indiſtinctement les femelles qu'on leur préſente, & qu'il en eſt même qu'ils refuſent tout-à-fait, & d'autres pour leſquelles ils s'emploient & ſe fatiguent inutilement. Une chienne choiſit entre dix mâles de ſon eſpèce qui l'environnent, celui qui doit la couvrir.

quel le cœur ne veut point paroître. Si Ariſte eſt ſage, il fuira un objet témoin de ſa foibleſſe ; & dans le ſein de l'épouſe qui le chérit, il ira reprendre la qualité d'homme. S'il s'obſtine à lutiner ſa foibleſſe, ſi *Laïs* en rougiſſant du peu de ſuccès de ſon art, y emploie les dernières reſſources, *Ariſte* perdant la trace des vrais plaiſirs, ne les goûtera plus ; ſes organes, ne pouvant être émus que par les reſſorts qu'emploie la débauche, ſeront inſenſibles aux tendres careſſes de l'Amour.

Les viſites d'Experts qui décident de la puiſſance ou de l'impuiſſance, doivent être ſouvent fautives, puiſque dans la circonſtance que nous venons de ſuppoſer, les parties extérieures étant conformées comme elles doivent être, on en portera un jugement avantageux, tandis que l'homme ſera impuiſſant ; non pas à la rigueur, mais aſſez

pour être inhabile à la génération. Quoique la débauche soit assez généralement la principale cause de l'impuissance, elle n'apporte pas beaucoup de changement aux parties extérieures de la génération (*a*); elle agit avec force sur celles qui ne sont pas aussi évidentes. Les vaisseaux spermatiques, les vésicules séminales sont affoiblis, relâchés; la liqueur prolifique est trop peu abondante, ayant été filtrée par des organes qui ont perdu leur ressort; les esprits animaux sont en trop petite quantité pour donner de l'action aux muscles érecteurs & aux éjaculateurs; à quoi il faut ajouter une imagination éteinte, incapable de créer même des desirs. Ceux-ci, quoiqu'en-

(*a*) On a observé, au contraire, que beaucoup d'hommes à la suite des débauches qui les avoient épuisés, offroient encore, mais dans un état d'atonie, un spectacle imposant, qui cesse de l'être si ces hommes exigent des effets qui répondent aux apparences.

santés par l'imagination, doivent beaucoup aussi à l'état physique, auquel l'imagination ne supplée jamais. Des hommes, qui dans l'âge de la force n'ont pu constater leur vigueur en goûtant les prémices des plaisirs du mariage, ne manquoient certainement pas de bonne volonté. Il faut s'en prendre aux déréglemens qui ont altéré leur constitution, & à l'habitude où ces hommes étoient de rencontrer le plaisir sans le chercher; habitude qui leur rend impossible l'acte le plus délicat de la volupté.

L'HISTOIRE nous a transmis les noms de quelques hommes célèbres par leurs débauches; elle nous apprend aussi leur impuissance, lorsqu'ils ont eu à lutter contre la virginité. (a) Est-il be-

(a) THÉODORIC, Roi de Bourgogne, fut vaillant homme avec les courtisannes, & ne put jamais consommer son mariage avec HERMANBERG, fille du

ſoin d'ouvrir les archives de l'hiſtoire pour y trouver des exemples de la foibleſſe des hommes ? En jettant un coup d'œil ſur la ſociété actuelle, on ne verra que trop de preuves de la dégénération de l'eſpèce. Combien d'hommes liſent, en rougiſſant, l'hiſtoire des peuples qui habitent les Iſles *Philippines*, chez qui les hommes riches offrent une récompenſe au pauvre robuſte qui doit leur épargner les douceurs qu'on goûte dans la première jouiſſance.

Une eſpèce d'impuiſſance bien différente de celle dont on vient de parler, eſt l'impuiſſance occaſionée par une paſſion trop ardente. Un amant après avoir deſiré, avec tous les feux de

---

Roi d'Eſpagne. Amasis, *Roi d'Égypte, épouſa* Laodice, *très-belle fille Grecque, & lui qui ſe montroit gentil compagnon par-tout ailleurs, ſe trouva*, dit Montagne, *fort court à jouir d'elle*.

l'Amour, la jouiſſance de ſa maîtreſſe, ſe trouve, dans l'inſtant où il doit être couronné, incapable de goûter ſon bonheur. Il n'y a aucun remède à faire pour cette infirmité accidentelle. Ne pas ſe rebuter, en ne perdant pas la confiance que l'on doit avoir en des organes qui juſqu'alors n'ont pas démenti leur deſtination; eſſayer peu à peu de calmer le déſordre de l'imagination trop exaltée, voilà ce que l'on peut preſcrire dans cette circonſtance délicate. Il faut bien ſe garder de mettre en uſage les remèdes capables d'irriter les eſprits, qui ne le ſont déjà que trop. Ce feroit tout perdre, que de s'obſtiner à remporter une victoire que l'on obtiendra lors que les feux de l'imagination étant plus affoiblis, une partie de ces feux viendra animer les agens de la volupté. (*a*)

(*a*) *Les mariés, le temps étant tous leur, ne doi-*

On a des exemples singuliers d'une impuissance, qui pour avoir quelques rapport avec les autres, en diffère essentiellement. Elle n'est qu'accidentelle, & la cure en est facile, ainsi qu'on le verra dans l'observation suivante. (*a*)

Un noble Vénitien épousa, à l'âge ou l'amour favorise un homme avec complaisance, une jeune Demoiselle très-aimable, avec laquelle il se comporta assez vigoureusement; mais l'essentiel manquoit à son bonheur, tout annonçoit dans ses transports le moment de l'extase, & le plaisir qu'il

---

vent ni presser, ni taster leur entreprinse, s'ils ne sont prêts. Et vaut mieux faillir indécemment à estrenner la couche nuptiale.... que de tomber en une perpétuelle misère, pour s'estre estonner & désespéré du premier refus.... Avant la possession prinse, le patient se doit à saillies & divers temps; légérement essayer & offrir sans se piquer & s'opiniâtrer, à se convaincre définitivement soi-même. Montagne, Liv. prem. chap. XX.

(*a*) Elle est rapportée par le Docteur Cockburn dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg*.

croyoit goûter s'échappoit. L'illusion lui étoit plus favorable que la réalité, puisque les songes qui succédoient à ses efforts impuissans, le réveilloient par des sensations délicieuses dont les suites n'étoient pas équivoques sur sa capacité. Cet époux malheureux, rassuré sur son état, vouloit il prouver efficacement sa puissance & réaliser ses plaisirs ? il en procuroit sans pouvoir les partager ; en un mot, l'érection la plus forte n'étoit pas accompagnée de ce jaillissement précieux qui fait connoître toute l'étendue de la volupté. On fit inutilement plusieurs remèdes pour procurer des plaisirs à un homme qui méritoit de les connoître, & que son amour consumoit depuis assez long-temps. On pria enfin les Ambassadeurs, que la République de Venise entretient dans les différentes Cours de l'Europe, de vouloir bien consulter les plus fameux

Médecins des lieux où ils faiſoient leur réſidence, ſur la cauſe de cette incommodité, auſſi-bien que ſur les moyens dont il falloit ſe ſervir pour y remédier. J'attribuai cette impuiſſance, dit le Docteur COCKBURN, à la trop grande vigueur de l'érection, qui bouchoit le conduit de l'urethre avec tant de force, qu'elle ne pouvoit être ſurmontée par les moyens qui obligent la ſemence à ſortir des véſicules féminales ; au lieu que cette preſſion étant moins forte dans les ſonges, l'évacuation ſe faiſoit avec plus de liberté (*a*).

(*a*) MONTAGNE, [& l'on ne peut trop citer cet Auteur, parce qu'il traite avec ſagacité les cauſes morales de l'impuiſſance,] parle de celle qui provient d'une *contention trop forte de l'ame. J'en ſai*, dit-il, *à qui il a ſervi d'apporter à la jouiſſance le corps même, demi raſſaſié d'ailleurs, pour endormir la fureur des tranſports amoureux ; & ceux-là ceſſent d'être impuiſſans, dès qu'ils ſont moins puiſſans.* Ce paſſage démontre clairement que MONTAGNE auroit connu la cauſe de l'impuiſſance du

LA méthode curative fut aussi heureuse qu'elle avoit été facile à trouver ; car quelques légères évacuations secondées du régime, satisfirent entièrement.

L'ON sait que pour procurer les évacuations dans ces circonstances, il faut agir avec douceur. Les purgatifs trop énergiques seroient funestes ; au lieu que la saignée y convient mieux, & doit, en diminuant la quantité du fluide qui gonfle les corps caverneux, rendre l'érection moins forte. A l'égard du régime, il consiste dans l'usage des substances rafraîchissantes : les boissons, qui doivent avoir cette qualité, doivent néanmoins être prises avec ménagement ; leur trop grande

---

Noble Vénitien. Les conseils qu'il auroit pu lui donner, se seroient trouvés différens de ceux du Docteur COCKBURN, mais ils auroient également réussi.

abondance dans la vessie, suffit, comme je l'ai dit ailleurs, pour exciter l'érection. Les alimens assaisonnés, les liqueurs spiritueuses, enfin tout ce qui porte la chaleur dans l'économie animale, doit être proscrit à la rigueur.

L'IMPUISSANCE, dont sont attaqués les hommes qu'une sensation douloureuse affecte, n'est encore que passagère ; ils doivent même s'abstenir d'essayer leur vigueur, jusqu'à ce que les parties qui l'annoncent, en donnent les signes les moins équivoques. Il ne faut pas s'y tromper ; l'érection accompagne plusieurs maladies, & je connois des hommes qui ne sont jamais affectés par le chagrin, sans ressentir dans tous leurs membres l'érétisme le plus violent, quoique l'expérience leur ait démontré, qu'il étoit impossible de tirer parti de la tension qui s'observe à la verge.

CEUX que la mélancolie a jettés dans l'impuissance, doivent mettre en usage tout ce qui est l'antidote du chagrin; mais éviter néanmoins les excès, qui occasionneroient un ébranlement trop vif dans l'économie animale, & auquel succéderoit un état plus triste encore que le premier. Les Anciens qui savoient, aussi bien que nous, jusqu'à quel point la tristesse peut influer sur la population, avoient institué des fêtes pendant lesquelles tout le monde ouvroit son cœur à la joie. Ils avoient, outre cela, des compositions pharmaceutiques, dont la propriété étoit de réveiller les esprits; on les appelloit *letificantes*, (réjouissans.) Les Romains avoient encore le *Philonium Romanum*; les Egyptiens le *Bers* (*a*). Ces derniers craignoient la

(*a*) Ces deux compositions étoient des espèces d'électuaires, composés avec le saffran, l'opium, le poivre, le nard Indien, &c. Elles excitoient un

triſteſſe au point, que pour la bannir; ils avoient recours à des moyens qui jetteroient la crainte & l'horreur dans un autre pays. On apportoit au commencement du feſtin, un ſquelette pour avertir les convives de ſe livrer à la joie & au plaiſir, parce que le lendemain peut-être ils n'exiſteroient plus.

On ne peut guère preſcrire un régime général pour diſſiper l'Impuiſſance que produit la mélancolie. Chaque homme doit étudier ſon tempérament, & faire uſage des choſes dont il s'eſt bien trouvé, en s'abſtenant de celles qui ont trop influé ſur lui. Tout ce qui chaſſe la triſteſſe combat l'Impuiſſance, puiſqu'à meſure que les eſprits approchent de la gaieté & du contentement,

---

délire gai & momentané, dans lequel on trouvoit vraiſemblablement la même ſatisfaction monſtrueuſe que les Européens dans l'ivreſſe, ſelon Prosper Alpin.

les fonctions naturelles se rétablissent. Le régime doit être fort exact : tous les alimens de difficile digestion, les farineux non fermentés, les légumes, ne conviennent point ici : les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, & la jeune volaille, doivent être le fond de la nourriture des mélancoliques; les herbes potagères doivent en faire l'assaisonnement : on peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la mélisse, la cannelle, le mélilot : le vin blanc & léger convient dans ces circonstances, &c. mais le moyen le plus favorable, & sans lequel le régime est presque d'aucun effet, est d'aider l'action des alimens par un exercice léger, en respirant un air frais, & en évitant trop de dissipation.

Les personnes dont l'Impuissance a

pour cauſe la foibleſſe, qui ſuit ordinairement les maladies graves occaſionnées par l'excés des plaiſirs, ont beſoin des ſecours de la Médecine; & c'eſt aux hommes de l'art qu'il faut recourir. Parmi les moyens qu'ils ont employés avec ſuccès, les plus efficaces, ſont, ſans contredit, le *quinquina* & les *bains froids*. Le premier de ces remèdes, dit M. TISSOT, (*a*) eſt, depuis près d'un ſiécle, regardé indépendamment de ſa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puiſſans fortifians, & comme calmant. Vingt ſiécles d'expériences exactes & raiſonnées, ont démontré que les bains froids poſſédoient les mêmes qualités. L'on doit même remarquer qu'ils ont, ainſi que l'air, un avantage particulier; c'eſt que leur action dépend moins de la réaction, c'eſt-à-dire, des forces de la Nature,

(*a*) Voyez l'*Onaniſme*, art. III, ſect. X.

Nature, que celle des autres remèdes; ceux-ci n'agissent presque sur le vivant; les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes. (*a*)

L'UNION du quinquina & des bains

(*a*) Des Médecins célèbres attribuent au peu d'usage que nous faisons des bains, une partie considérable de nos maladies: du moins est-il vrai que les bains froids influent beaucoup sur la constitution des hommes dans les contrées où on les emploie. Les Romains leur durent cette vigueur étonnante qui les rendoit si redoutables. En poursuivant leurs ennemis, rien ne les arrêtoit; couverts de sueur, on les voyoit se jetter à la nage, & traverser les rivières & les fleuves. Il seroit aisé de fortifier une Nation, en suivant l'exemple de anciens; mais on n'y pourra parvenir qu'en mettant les citoyens de tous les états à portée de faire usage des bains, sans occasionner une dépense au-dessus de leurs facultés. Il faudroit aussi en écarter les dangers qu'on y pourroit courir. Tous les Romains se baignoient, parce que ce qu'il en coûtoit ne revenoit pas à plus d'un liard de notre monnoie. On trouvoit dans leurs bains toutes sortes de commodités, & même des bibliothèques. Que l'on compare ces établissemens à ceux qui existent parmi nous & qui y sont relatifs.... En 1757, au mois d'Août, on comptoit plus de cent personnes de noyées dans la Seine!

froids est indiquée par la parité de leurs vertus, ils opèrent les mêmes effets; & étant combinés, ils guérissent des maladies que tous les autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifians, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuse, & calment les mouvemens irréguliers produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foiblesse de l'estomac, & dissipent très promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit; ils facilitent la digestion & la nutrition; ils rétablissent toutes les sécrétions, & sur tout la transpiration; ce qui les rend si efficaces dans toutes les maladies catharrales & cutanées. En un mot, ils remédient à toutes les maladies causées par la foiblesse, pourvu que le malade ne soit attaqué ni d'obstructions indissolubles, ni d'inflammation, ni

d'abscès ou d'ulcères internes; conditions qui n'excluent, même nécessairement ou presque nécessairement, que les bains froids, mais qui permettent souvent le quinquina.

A des préceptes excellens, M. TISSOT joint des observations qui en constatent la solidité. Un jeune-homme d'un tempérament bilieux, dit il, instruit au mal (la masturbation) dès l'âge de dix ans, avoit toujours été, dès ce temps-là, foible, languissant, cacochyme.... Il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triste. Je lui ordonnai les bains froids, & une poudre avec la crême de tartre, la limaille & très-peu de canelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de six semaines, il acquit une force qu'il n'avoit jamais connue auparavant.

L'USAGE des eaux ferrugineuses est recommandé, lorsque dans l'impuissance il s'agit de donner du ton, du ressort

aux parties. On emploie les eaux de Forges, celles de Passy, & M. TISSOT, paroît avoir beaucoup de confiance aux eaux de Spa. Un grand avantage, dit-il, de ces eaux & du quinquina, c'est que leur usage fait passer le lait. (*a*) M. DE LAMETTRIE nous a conservé une belle observation de M. BOERRHAAVE. *Ce Duc aimable*, je traduis mot à mot, *s'etoit mis hors du mariage; je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa avec le lait* (*b*)

(*a*) De bons Praticiens ordonnent aussi, à ceux que le lait incommode, de mâcher pendant quelque temps, un peu de quinquina à midi, & un peu de rhubarbe le soir, jusqu'à ce que le lait passe avec facilité. Le quinquina donne de la force, & de la tension aux tuniques des canaux qui portent le chyle; la rhubarbe produit le même effet, & emporte le superflu du lait, avant qu'il s'accumule & s'aigrisse.

[*b*] *Amabilis ille Dux se posuerat extra matrimonium; ego illumreposui intra.* Supplément à l'ouvrage de *Pénélope*. Voyez aussi l'*Onanisme*, art. *III*, Sect, X.

Il n'est pas besoin d'insister pour démontrer de quel secours peut être le lait, lorsqu'il s'agit de réparer des pertes considérables. C'est l'aliment le plus simple, le plus facile à assimiler. (*a*) On fait ordinairement usage du lait de femme, d'ânesse, de chevre, & de vache. Chacun a ses qualités différentes, & c'est la maladie que l'on a à combattre, qui doit décider pour le choix. Le lait de vache paroît assez convenir dans la circonstance qui fait l'objet de cet article; mais on doit, autant qu'il est possible, lui préférer

---

(*a*) Le lait est en usage chez toutes les Nations du monde; il étoit, dans les premiers siécles, l'aliment le plus ordinaire. PLINE & quelques Historiens parlent de certains peuples qui ne vivoient que de lait. Dans quelques endroits des pays septentrionaux, il se trouve plusieurs personnes qui ne mangent toute leur vie que du pain, du beurre, du fromage, & à qui le lait tient lieu d'aliment solide & liquide. GALIEN fait mention d'un certain homme qui avoit vécu plus de cent ans, & qui ne s'étoit presque nourri que de lait.

celui de femme. Cette liqueur eſt certainement la plus naturelle & la plus analogue à nos corps : nous en reſſentons dans l'enfance, dans la jeuneſſe, & dans les infirmités de la vieilleſſe des effets ſalutaires. Il n'y a preſque point d'abattement, ſelon le Docteur CHEYNE, (*a*) dont cette liqueur ne puiſſe relever le corps, elle produiroit bien d'autres effets, ſi elle n'étoit point dépravée, ou affoiblie par les alimens rances, âcres, mauvais, dont les nourrices & les perſonnes de leur état font uſage.

M. TISSOT, craint, en ordonnant le lait de femme aux hommes chez leſquels cette liqueur doit réparer les forces ſans qu'il leur ſoit permis d'en faire l'épreuve, un inconvenient qui n'eſt rien moins que cela dans la circonſtance dont il eſt queſtion ici. C'eſt, dit-il, que

[*a*] *Manière de traiter les maladies du corps & de l'eſprit.*

le lait de femme doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit.... Mais le vase, continue ce Médecin, n'exciteroit-il point des desirs que l'on cherche à amortir, & ne seroit-on point exposé à voir renouveller l'avanture du Prince dont CAPIVACCIO nous a conservé l'histoire? On lui donna deux nourrices; le lait produisit un si bon effet, qu'il les mit en état de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il se trouvoit en avoir besoin. Cette observation prouve qu'il est dangereux de faire prendre le lait de femme à un homme chez qui il est essentiel d'empêcher l'acte vénérien; mais ne prouve-t-elle pas aussi, que c'est un moyen dont on peut tirer parti pour l'impuissance qui a pour cause une extrême foiblesse.

D'AILLEURS, l'approche du malade, lorsqu'il fait usage du lait de femme,

contribue beaucoup, ſur-tout ſi cette femme eſt jeune & ſaine, à reſtituer des forces épuiſées. Tous les corps vivans tranſpirent par des pores innombrables que nous nommons exhalans; & une autre eſpèce de pores, en auſſi grande quantité, pompe, abſorbe une partie des fluides qui s'émanent des corps qui ſont les plus près de nous. (*a*) Il eſt aiſé de concevoir qu'une perſonne foible ſe trouvera bien d'être à portée d'*inſpirer* les germes de ſanté, ſi je peux m'exprimer ainſi, qui s'échappent continuellement d'un corps ſain & vigoureux. C'eſt ainſi que l'on explique comment la jeune fille qui couchoit avec DAVID, lui donnoit des forces, dit M. TISSOT; comment cette même tentative a réuſſi à d'autres vieillards, à qui on l'a

[*a*] Selon les expériences de SANCTORIUS, célebre Médecin d'Italie, de huit livres d'alimens, on en perd cinq par la tranſpiration inſenſible.

conſeillé ; pourquoi cela affoiblit la jeune perſonne, qui perd ſans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaiſons foibles, corrompues, putrides qui lui nuiſent. (*a*)

On peut encore expliquer par ce moyen, pourquoi certaines perſonnes ſe ſont mariées fréquemment avec des perſonnes très-ſaines, qui peu-à-peu ont dépéri. On voit des hommes qui ont eu ſix femmes & davantage, ſe conſerver aſſez bien, tandis que celles-ci perdoient la bonté de leur conſtitution, qui s'altéroit inſenſiblement. M. Le Beau, dans l'*Hiſtoire du bas Empire*, rapporte le triomphe d'un mari ſur une femme, qui offrit un ſpectacle ſingulier. Rome, dit cet Hiſtorien, qui, depuis long-tems avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un ſous le règne de

(*a*) Art. II. Sect. VIII.

Théodose, d'une espèce toute nouvelle, & aussi frivole que Rome elle même l'étoit devenue, en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois. Un homme du peuple ayant déja enterré vingt femmes, en épousa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux Athlètes célèbres. Enfin la femme mourut; & le mari, la couronne sur la tête, & une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable.

Il seroit cruel d'exposer la santé d'une personne saine, en la faisant approcher d'un homme dont les pores n'exhaleroient que des fluides putrides & corrompus; cependant, dans le cas d'impuissance

cauſée ſimplement par la foibleſſe, on ne peut pas ſoupçonner une grande quantité de ces fluides infectes; d'ailleurs dans cet état, la tranſpiration ſe réduit à très peu de choſe; on inſpire beaucoup plus qu'on ne tranſpire, enſorte que l'on peut eſpérer un ſoulagement ſenſible, ſans que la perſonne qui le procure en reſſente de mauvais effets.

Le Médecin CAPIVACCIO, dont j'ai parlé plus haut, connoiſſoit bien les effets ſalutaires de cette tranſpiration *inoculée*, puiſqu'il faiſoit coucher ſon malade entre ſes deux nourrices, & qu'il eſt vraiſemblable que l'inſpiration de leur expiration contribua beaucoup à rétablir ſes forces. (*a*)

(*a*) L'imagination doit agir auſſi dans ces circonſtances, *Simon* THOMAS *étoit un grand Médecin de ſon temps*, dit MONTAGNE. *Il me ſouvient que me rencontrant un jour à Toulouſe, chez un riche vieillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de ſa guériſon, il lui dit que c'en étoit un, de me donner occaſion de me*

Un autre Médecin, contemporain de Capivaccio, conseilla à un jeune homme, qui étoit dans le marasme, le lait d'ânesse & de coucher avec sa nourrice, qui étoit une femme extrêmement saine & à la fleur de son âge; ce conseil réussit très-bien, & on ne le discontinua que lorsque le malade avoua qu'il ne pouvoit plus résister au penchant qui le portoit à abuser de ses forces revenues.

On pourroit, selon M. Tissot, conserver un remède utile, & en prévenir le danger, en ne mêlant pas les sexes. Au moyen de cette précaution,

---

plaire en sa compagnie : & que fichant ses yeux sur la fraîcheur de mon visage, & sa pensée sur cette allégresse & vigueur qui regorgeoit de mon adolescence : & remplissant tous les sens de cet état florissant en quoi j'étois lors, son habitude s'en pourroit amender. Mais il oublioit à dire, continue Montagne, *que la mienne s'en pourroit empirer aussi.* Liv. prem. chap. XX.

éviteroit-on tous les inconvéniens? Il est d'un homme honnête de le croire; mais il est des cas, grace à la dépravation excessive des mœurs, où ce seroit parer à tous que de varier les sexes.

Tandis que l'on travaille à remédier à l'impuissance, les succès s'annoncent par l'augmentation graduée des forces. Les organes de la digestion, & ceux destinés à séparer du sang les sucs spiritueux & nourriciers, exerçant avec facilité leurs fonctions, toutes les parties reprennent, pour ainsi dire, l'état de santé. Néanmoins, celles destinées à la propagation de l'espèce recouvrent leurs forces beaucoup plus lentement, sur-tout si elles sont la cause du desordre qui règne dans la machine. Souvent même, elles ne les recouvrent point, quoique le reste du corps paroisse avoir recouvré les siennes. L'on peut dans ce cas, selon

l'Auteur de l'*Onaniſme*, prédire à la lettre, que la partie qui a péché ſera celle qui mourra.

Un homme s'étoit tellement épuiſé avec une courtiſanne, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité : ſon eſtomac étoit auſſi extrêmement affoibli, & le manque de nutrition & de ſommeil l'avoit réduit à une grande maigreur. Voici la méthode qu'employa M. Tissot, pour procéder à la curation de cette impuiſſance : à ſix heures du matin, le malade prenoit ſix onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit une cueillerée de vin de canarie ; une heure après, il prenoit dix onces de lait de chevre, qu'on venoit de tirer, auquel on ajoutoit un peu de ſucre, & une once d'eau de fleur d'orange. Il dînoit d'un poulet rôti, froid ; de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A ſix heures

du soir, il prenoit une seconde dose de quinquina : à six heures & demie, il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes, & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures, il reprenoit la même quantité de lait : il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remèdes, dit M. TISSOT, qu'au bout de huit jours, il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré le *signe extérieur de la virilité*, pour me servir de l'expression de M. DE BUFFON. Au bout d'un mois, il avoit presqu'entièrement repris ses premières forces.

IL y a presque toujours lieu d'espérer la guérison de l'impuissance accidentelle au lieu que l'impuissance que j'ai nommée absolue, lorsqu'elle dépend sur tout d'un vice de conformation, doit être regardée comme incurable. Un homme en effet

privé de quelques-unes des parties essentielles pour procéder à la génération, en est incapable & le sera toujours. Il est quelques défauts susceptibles d'être corrigés, & c'est ce que j'examinerai ailleurs ; mais ils doivent porter seulement sur la conformation des parties extérieures. Il faut nécessairement qu'elles existent : car rien, par exemple, ne peut suppléer aux testicules, lorsqu'elles manquent ; ni à l'organe destiné à transmettre la liqueur séminale dans le lieu destiné par la Nature pour la génération.

Il est assez commun, cependant, de voir tomber dans l'impuissance des hommes auxquels rien ne manque, si l'on en excepte le bon sens. J'entends ceux qui se croient *maléficiés* ; préjugé qui, pour être moins général aujourd'hui, l'est encore trop parmi le peuple.

Il seroit inutile d'amonceler une infinité de citations, pour démontrer l'ignorance & la fausseté de ceux qui s'arrogent le droit de *nouer l'éguillette :* pour peu que l'on soit instruit, on conviendra qu'il est de toute impossibilité qu'un homme devienne impuissant, par la vertu de certaines paroles mystérieuses, ou de quelques cérémonies ridicules, employées par l'imposture pour effrayer les esprits foibles & crédules.

Mais, dira-t-on, des hommes n'ont pu consommer leur mariage ; on est certain qu'il leur avoit été jetté un sort ; ils en étoient menacés ? Eh ! voila la cause de leur impuissance ! Que l'on se rappelle l'histoire du jeune-homme citée au chapitre des remèdes capables de dompter le tempérament ; que l'on rapproche de cette observation toutes celles du même genre, & on verra que la menace de rendre impuissant un

homme dont l'esprit est foible, suffit pour lier ses forces; que cet homme soit averti, seulement qu'il s'imagine avoir des ennemis intéressés à s'opposer à ses plaisirs, il n'en jouira pas. Les prétendus *noueurs d'éguillette* sont plus communs dans les campagnes qu'ailleurs, parce que le peuple y est plus crédule, & que les histoires des prétendus sorciers, n'y ont pas, comme dans les villes, des hommes qui en démontrent la fausseté. (*a*)

Ce seroit vainement qu'on tenteroit de guérir par des raisons seulement, un

[*a*] Je vis dans un village de la Picardie une fontaine entourée de trois arbres chargés chacun de ligatures mystérieuses faites avec différentes matières. On me dit que ces liens étoient autant de *sorts* jettés sur des malheureux; on me fit connoître l'arbre auquel étoit déposée la force des impuissans; j'exhortai inutilement plusieurs personnes à abattre ces arbres, je me contentai de détruire tous les signes de la puissance du berger de ces cantons, sur les hommes de son village. On admira ma hardiesse,

homme qui croit devoir son impuissance à des causes surnaturelles: j'ai deux fois essayé ce moyen, & j'ai été obligé de *contreminer* les noueurs d'éguillettes, pour tranquilliser les parties intéressées. (*a*) VENETTE nous a laissé une observation, qui prouve combien l'imagination peut influer sur les organes destinés à multiplier notre espèce. Il avoit menacé un Tonnelier de lui *nouer l'éguillette*, lorsqu'il se marieroit, & ce pauvre homme fut tellement frappé de crainte qu'il fût un mois, sans pouvoir s'approcher de sa femme. Il se sentoit quelquefois, dit VENETTE, des envies de l'embrasser étroitement, mais quand il falloit exécuter ce qu'il avoit résolu, il se trouvoit impuissant: son imagination

[*a*] Il fallut prononcer des *paroles*, y joindre des *cérémonies*; en même temps que je prescrivois au mari de suivre les avis que j'ai rapportés plus haut.

étant alors embarrassée de l'idée du sortilége. Il faut lire dans l'ouvrage, les circonstances de cette impuissance accidentelle, & comment on parvint à la faire cesser. (*a*)

MONTAGNE, dans une circonstance à peu-près la même, parvint à guérir de l'impuissance momentanée, un Seigneur dont la foiblesse d'esprit avoit influé sur le physique, dans ce moment critique où l'homme a besoin de toute sa fermeté.

UNE parente du Comte qui fait le sujet de cette observation, *vieille Dame fort craintive de sorcellerie*, pour me servir des expressions de MONTAGNE, fit part à celui-ci, de l'appréhension où elle étoit qu'on ensorcellât les mariés *J'avois de fortune en mes coffres*, dit notre Auteur, *certaine petite piéce d'or... où étoient gravées certaines figures célestes*,

---

[*a*] *Tableau de l'Amour conjugal*, IV. part. chap.

contre le coup du ſoleil, & pour oſter la douleur de tête, la logeant à point nommé ſur le mal.... Reſverie germaine à celle de quoi nous parlons. J'aviſay d'en tirer parti, & dis au Comte qu'il pourroit crurre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prêter une, mais que hardiment il s'allaſt coucher: que je lui ferois un tour d'ami, & n'eſpargnerois à ſon beſoin, un miracle qui étoit en ma puiſſance.... Seulement comme ſur la nuit, on iroit lui porter le reſveillon, s'il étoit mal allé, il me fiſt un tel ſigne. Il avoit en l'ame & les oreilles ſi battues, qu'il ſe trouva lié du trouble de ſon imagination, & me fit ſon ſigne à l'heure ſuſdite. Je lui dis lors à l'oreille, qu'il ſe levaſt, ... & print la robe de nuit que j'avois ſur moi, & s'en veſtit, tant qu'il auroit exécuté mon ordonnance, qui fut; quand

nous serions sortis, qu'il se retirast à tomber de l'eau: dit trois fois telles paroles, & fist tels mouvemens..... Après quelques autres cérémonies, MONTAGNE ordonna à son ami de ceindre les cordons au bas desquels pendoit la médaille, & de la disposer de manière qu'elle fût couchée sur les parties que l'on nomme *témoins* (*testes*) parce qu'en effet elles le sont de la vigueur ou de l'impuissance de l'homme. *Cela fait*, continue notre Auteur, *je dis au Comte, qu'il s'en retournast à son prix fait: & n'oubliast de rejetter sur son lit ma robe, en manière que les abbriast tous deux.... Ces singeries sont le principal de l'effet; notre pensée ne se pouvant desmesler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science; leur inanité leur donne poids & révérence. Somme, il fut certain que*

mes caractères se trouvèrent plus vénériens que solaires, plus en action qu'en prohibition. (*a*)

Ces deux histoires prouvent que si un homme ne peut consommer son mariage, & que l'impuissance ait sa source dans l'imagination, il est facile à guérir, pourvu que l'on obtienne sa confiance. C'est quelque chose de triste que d'être obligé de recourir à la ruse pour y parvenir; mais il n'y a pas d'autre remède dans ces circonstances, ou il faut se résoudre à voir des époux languir, sécher, se consommer dans l'attente d'un plaisir qu'ils se croient interdit par un pouvoir surnaturel.

Il seroit dangereux de vouloir détromper tout d'un coup des hommes foibles, malheureusement trop persuadés du pouvoir des prétendus magiciens sur

---

[a] Montagne, liv. prem. chap. XX.

eux, mais on pourroit y parvenir, en ſe prêtant à leur démence juſqu'à un certain point. Le Roi de Boutan, dit un Écrivain célebre, eut un jour beſoin d'être ſaigné. Un Chirurgien Gaſcon, qui étoit venu à ſa Cour dans un vaiſſeau de notre Compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce ſang précieux. L'aſtronome de quartier cria que la vie du Roi étoit en danger, ſi on le ſaignoit dans l'état où étoit le Ciel. Le Gaſcon pouvoit lui répondre, qu'il ne s'agiſſoit que de l'état où étoit le Roi de Boutan; mais il attendit prudemment quelques minutes, & prenant ſon almanach: Vous avez raiſon, grand homme, dit-il à l'Aumônier de quartier, le Roi ſeroit mort, ſi on l'avoit ſaigné dans l'inſtant où vous parliez; le Ciel a changé depuis ce temps-là, & voici le moment favorable. L'Aumônier en

convint

convint. Le Roi fut guéri ; & petit-à-petit, on s'accoutuma à saigner les Rois quand ils en avoient besoin. (*a*)

CHAPITRE V.

Du Congrès.

Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un Cerf à l'Audience.
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le *Congrès* ;
De ce burlesque mot n'a sali ses Arrêts. (*a*)

PERSONNE n'ignore que l'infâme usage qui consistoit à faire rendre par un mari, devant plusieurs témoins, le devoir conjugal à sa femme, pour

(*a*) *Mélanges de M. de* VOLTAIRE. Chap. XIII. Jusqu'à quel point on doit tromper le peuple.

(*b*) BOILEAU, Satyre VIII.

ſe juſtifier contre une accuſation d'impuiſſance, ſubſiſtoit encore vers la fin du ſiécle dernier. Il eſt étonnant, juſqu'à quel point on étoit prévenu que cette preuve étoit la ſeule admiſſible, pour conſtater irrévocablement les attributs phyſiques de l'homme; tandis que l'expérience démontroit, au contraire, que le Congrès étoit ce qu'il y avoit de moins certain pour découvrir la vérité. Une femme, pour trouver un prétexte de divorce, n'avoit qu'à accuſer ſon mari d'impuiſſance; on ordonnoit cette preuve odieuſe, à laquelle ſur mille hommes, un ſeul peut-être ſortiroit victorieux. En effet, ſi, comme je l'ai dit ailleurs, l'union des ſexes ſuppoſe celle des cœurs, comment croire que deux époux, dont l'un demande avec hardieſſe la ſéparation, ce qui ſuppoſe le déſeſpoir, la haine, l'horreur dans l'autre, puiſſent,

celui-ci, fut-il un athlete, consommer l'acte le plus sacré de la Nature, environnés d'experts attentifs, dont les regards curieux, imposans, doivent jetter le trouble & la confusion.

SEROIT-CE les femmes, comme le dit VENETTE, (*a*) qui auroient fait naître dans l'idée des Juges d'ordonner, *par Arrêt de la Cour*, à un homme de forcer la Nature dans ce qu'elle a de plus respectable ?

OU bien, seroit-ce *par une curiosité vaine & indiscrete, où l'esprit humain se laisse emporter pour étendre ses lumières, & soumettre à nos sens le miracle de la génération*, que cette erreur monstrueuse auroit été accréditée, comme on l'a prétendu ? (*b*)

(*a*) L'*Amour Conjugal*, 4e. part. Chap. 1. artic. III.

(*b*) Voyez le *Code Matrimonial*, &c. 2e. partie, art. *Congrès*.

Ne recherchons pas l'origine de cette coutume honteuse, abolie par un Arrêt de Réglement du Parlement de Paris : donnons un précis de l'affaire qui occasionna cet Arrêt. On aime à voir les motifs qui déterminent les hommes à secouer le joug de l'erreur & des préjugés.

Le 2 Avril 1653, Messire René de *Cordouan*, Chevalier, Marquis de Langey, majeur de 25 ans, épousa Damoiselle Marie de Saint Simon de *Courtomer*, âgée de treize à quatorze ans. Les commencemens de ce mariage furent heureux. Quand le mari étoit absent, sa femme lui témoignoit aussitôt, par ses lettres, l'impatience qu'elle avoit pour son retour, & lui écrivoit toujours avec cette affection tendre, qui sembloit faire honneur à la société conjugale.

CETTE parfaite intelligence dura pendant quatre années entières, c'est-à-dire, jusqu'en 1657, que la Dame de *Langey* accusa son mari d'impuissance. Elle porte sa plainte devant le Lieutenant Civil du Châtelet, qui nomme des experts pour visiter les parties. Les experts font la visite, & déclarent par leur rapport, qu'ils les ont trouvés l'un & l'autre dans l'état où ils devoient être comme mari & femme. La Damoiselle *de S. Simon*, pour infirmer ce rapport, prétendit que si elle n'étoit pas fille, c'étoit par les entreprises brutales d'un impuissant, & par l'effort d'un amour également stérile & furieux, qui met tout en usage pour se satisfaire. Le Sr. de *Langey*, piqué de ce reproche, demanda le *Congrès*; le Juge l'ordonne; la Damoiselle de St. Simon, interjette appel de sa Sentence, mais elle fut confirmée par Arrêt.

Pour l'exécuter, on choisit la maison d'un nommé *Turpin*, Baigneur. Cinq Médecins, cinq Chirurgiens & cinq Matrones y assistèrent, (*a*) & le succès n'ayant pas été avantageux au Sr. de Langey, son mariage fut déclaré nul par Arrêt du 8 Février 1659, qui le condamna à rendre la dot, &c. lui fit défense de contracter aucun mariage, & permit à la Damoiselle de St. Simon, de se pourvoir ainsi qu'elle aviseroit bon être, comme étant entiérement libre de s'engager par d'autres nœuds.

Le lendemain de cet Arrêt, le Sr.

(*a*) Ce seroit violer les loix de la pudeur que d'entrer dans un certain détail sur l'inspection scrupuleuse que les parties étoient obligées de subir de la part des experts. La visite de l'homme & de la femme faite séparément, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, ne présente plus ces obscénités révoltantes, dont les Médecins, les Chirurgiens, les Matrones chargeoient leurs rapports après l'exécution du Congrès.

de Langey fait ses protestations devant deux Notaires, déclare qu'il ne se reconnoît point impuissant, & que nonobstant les défenses qui lui sont faites de se marier, il se pourvoira par mariage ainsi & quand il le jugera à propos.....

La Dame de St. Simon contracte mariage avec Messire Pierre de *Caumont*, Marquis *de Boësle*, & de ce mariage sont nées trois filles.

Dans le même tems le Sieur de Langey se marie avec Demoiselle *Diane de Montault de Navaille*; & leur mariage est suivi de la naissance de sept enfans.

En 1670, la Marquise de Boësle décéda, après avoir fait un testament pardevant Notaire, qui porte cette clause. » Veut la testatrice que l'on termine » par accommodement le procès indé» cis entr'elle & Messire René de Cor-

» douan, Marquis de Langey; (*a*) » qu'on le règle par l'avis du Sr. *Caillard*, Avocat au Parlement, auquel » elle a déclaré ſes volontés, qu'elle » veut & entend être ſuivies & exécutées da point en point, ſans qu'on » y puiſſe contrevenir ſous quelque prétexte que ce ſoit. » Caillard mourut en 1673, ſans avoir rien terminé.

DANS les conteſtations qui ſuivirent la mort de la Marquiſe de Boëſle; entre le Marquis de Langey & le Marquis de Boëſle, pour décider ſur le ſort des enfans du premier (circonſtances délicates qui plongèrent les Juges dans d'étranges embarras), il fut avancé, que les ordres laiſſés en mou-

(*a*) Je n'expoſe pas le Procès qui diviſoit le Marquis de Langey de la Marquiſe de Boëſle, après leur ſéparation; on doit s'imaginer que la naiſſance des enfans provenus de ces deux mariages, occaſionnèrent pluſieurs incidens qui ne ſont pas de mon objet.

tant par la Marquise de Boësle, *laissent clairement entrevoir la surprise qu'elle avoit faite à la Justice, lorsqu'elle parvint, en 1659, à faire annuller son mariage.*

Le Ministère public profita de cette occasion pour demander l'abolition de *la preuve inutile & infame du Congrès.* En conséquence, par l'Arrêt du 18 Février 1767, la Cour *faisant droit sur les Conclusions du Procureur Général du Roi* (*a*), *fait défenses à tous Juges, même à ceux des Officialités, d'ordonner à l'avenir, dans les causes de mariage, la preuve du Congrès.* (*b*)

(*a*) M. DE LAMOIGNON.

(*b*) Cet infâme usage avoit déjà plusieurs fois soulevé les Jurisconsultes éclairés. Anne ROBERT, l'un des plus célebres Avocats de son tems, un jour qu'il plaidoit dans une cause d'impuissance, qui avoit été portée par appel au Parlement de Paris, osa, sans craindre de déplaire à cette célebre Compagnie, lui représenter avec beaucoup

Je vais présenter quelques-uns des motifs qui occasionnèrent ce Réglement, d'après le plaidoyer de M. de LAMOIGNON.

Sous quelque point de vue qu'on envisage le *Congrès*, dont le nom ne peut-être prononcé sans rougir, tout concourt pour en proscrire l'usage à la postérité.

1°. Cette pratique honteuse est nouvelle & inconnue dans le droit civil & canonique. (*a*) Les Loix civiles décident les accusations d'impuissance par le *triennium*, ou par la cohabitation

---

de licence, l'abomination du Congrès, & de la visite qu'elle avoit ordonné. Dans un livre dont le fameux Achille de HARLAI, accepta la dédicace, il insista encore sur l'horreur de ces abus avec beaucoup de force. Voyez *les Anecdotes de Médecine*, prem. part. anecd. XXXVIII.

(*a*) Il paroît, selon VENETTE, que le Congrès avoit été en usage avant JUSTINIEN. (vers le Ve. siécle.) Cet Empereur l'abolit comme opposé à la pureté du Christianisme.

pendant trois ans. (*a*) Le droit canonique exige l'affirmation des parties avec celle de ſept parens, & à toute extrêmité l'inſpection des perſonnes. Les Loix n'en demandent pas davantage, & elles ne parlent en aucune manière du Congrès. Pourquoi donc le fouffrira-t-on ſous prétexte d'un uſage bizarre, inconſidéré, qui ne doit ſon origine qu'à la fureur, à l'effronterie, & à une eſpéce de frénéſie cauſée par le déſeſpoir ? C'eſt ainſi qu'en parlent tous les Auteurs qui ont traité cette matière : comme Vincent TAGEREAU, PELEUS, Anne ROBERT, & ſur-tout Antoine HOTMAN, fameux Avocat au Parlement de Paris

(*a*) JUSTINIEN ordonna qu'un mari pouvoit être répudié ſans que la femme perdît ſa dot, ſi pendant deux ans il n'avoit pu conſommer le mariage. Il changea ſa loi, & donna trois ans au pauvre malheureux. Mais, dit M. de MONTESQUIEU, dans un cas pareil, deux ans en valent trois, & trois n'en valent pas plus que deux.

à la fin du seizième siécle, lequel assure que cette pratique infâme ne s'étoit établie au tems qu'il écrivoit que quatre ans auparavant. Elle a toujours été inconnue dans les autres nations, (*a*) comment donc a-t-elle pu s'introduire en France? Comment a-t-on pu placer à côté des loix saintes & judicieuses qui la gouvernent, une coutume si contraire aux bonnes mœurs, & à la vérité même?

2°. CETTE erreur monstrueuse a été accréditée par une curiosité vaine & indiscrete, où l'esprit humain se laisse emporter. Il veut toujours étendre ses lumières.... & forcer, pour ainsi dire, la Nature, jusques dans les abymes où elle est retranchée....

3°. LE Congrès est non seulement une tentative honteuse en elle-même, mais elle est encore incertaine dans ses effets.

(*a*) Voyez la note de la page 250.

L'action qu'il a pour objet, ne se commande pas (*a*); elle n'est point l'esclave de l'édit du prêteur; elle est essentiellement libre, capricieuse, ennemie du grand jour, des témoins, & de cette foule de contrôleurs dont la vue suffit pour troubler la vérité de ses opérations; elle cherche les ténèbres & le secret, l'intelligence de deux personnes, & le concert de deux esprits parfaitement unis. Si dans cette occasion il s'est trouvé des hommes assez téméraires pour ne rien craindre des

(*a*) Sur quel fondement, dit M. DE BUFFON, étoient donc appuyées ces loix si peu réfléchies dans le principe, & si déshonnêtes dans l'exécution? Comment le congrès a-t-il pu être ordonné par des hommes qui doivent se connoître eux-mêmes, & savoir que rien ne dépend moins d'eux que l'action de ces organes; par des hommes qui ne pouvoient ignorer que toute émotion de l'ame, & sur-tout la honte, font contraires à cet état, & que la publicité & l'appareil seuls de cette preuve étoient plus que suffisans pour qu'elle fût sans succès? *Hist. Nat. tom. IV.*

hommes qui les regardoient, ni du soleil qui les éclairoit, ça été par le secours d'une fausse raison, & par une espèce de philosophie qui a retenu le nom de cynique, pour nous marquer le déréglement de ces maximes, qui sont aussi pernicieuses que celles qu'on a voulu autoriser par le congrès. Cet usage infâme pourra toujours déconcerter tout homme à qui il reste des sentimens de bienséance & de pudeur; & les maris les plus puissans dans un état de liberté où la Nature ne sera pas contrainte, succomberont souvent dans une épreuve, aussi humiliante pour l'humanité, qu'elle est contraire à la raison & à tous les sentimens qui sont inséparables de la vertu. La cause présente en fournit un exemple éclatant dans la personne du Sr. de Langey. Persuadé de ses forces, dont il avoit une connoissance intime, il demande lui même

le congrès ; il y ſuccombe, on déclare ſon mariage nul, & on lui défend d'en contracter un autre. Il proteſte contre la défenſe, ſe remarie (*a*), & devient le père de ſept enfans, que la vertu de leur mère met au-deſſus de tous les ſoupçons. Quel embarras pour la Cour ! Quelle perplexité dans l'eſprit des Magiſtrats ! Que d'abymes & de précipices le premier pas n'a-t-il pas creuſés par une ſuite d'événemens, auxquels la raiſon & la vérité paroiſſent néanmoins avoir préſidé ! Les enfans du Marquis de Boëſle & ceux du Marquis de Lan-

(*a*) Le Sr. de *Langey* ne trouva pas d'obſtacles pour paſſer à un ſecond mariage, parce que s'étant préſenté comme faiſant profeſſion de la religion prétendue réformée, & cette religion enviſageant les ſeconds nœuds qui lioient la Marquiſe de Boëſle comme adultères, & comme ayant rompu le premier mariage du Sr. de *Langey* avec elle, il put, conformément à la doctrine de ſa religion, contracter une nouvelle alliance.

gey ſont tous, en les enviſageant ſous un certain point de vue, des enfans bâtards & adultérins; & ſous un autre, ce ſont des enfans légitimes, qui doivent en avoir les droits, les honneurs & les priviléges dans la ſociété....

4.° L'EXEMPLE frappant que cette cauſe expoſe aux yeux du public, découvre l'impoſture du congrès, & met au grand jour, les conſéquences preſque incroyables qu'il eſt capable d'entraîner après lui. Les Officiaux ont cru que la ſimple viſite du mari & de la femme n'étoient pas une preuve ſuffiſante, ſi après cela on ne les obligeoit à conſommer le mariage en préſence des Médecins & de pluſieurs Témoins.

MAIS s'ils fuſſent bien entrés dans les ſentimens de HINCMAR, Archevêque de Reims, qui étoit de ſon temps un des plus grands génies de l'Egliſe de

France, tant s'en faut que cette nouvelle manière de prouver l'impuiſſance eût été pratiquée ; ils n'auroient pas même pris connoiſſance de ces cauſes, dont l'objet s'accorde ſi mal avec la décence de leur caractère. Qu'y a-t-il, en effet, diſoit ce Prélat, de plus oppoſé à la ſainteté du ſacerdoce, que ces queſtions ſales & honteuſes, où l'on traite de tout ce qu'il y a de plus ſecret entre un mari & une femme ? Ce n'eſt point aſſez qu'un Prêtre ait le cœur pur, il faut qu'il ait auſſi les oreilles chaſtes ; & comment peut-il connoître des matières qu'il eſt même obligé d'ignorer. Auſſi voyons-nous par toutes les loix des Empereurs chrétiens, qu'autrefois ces matières n'étoient pas portées devant les Juges eccléſiaſtiques ; & quoiqu'elles aient été agitées dans quelques conciles de France, ces mêmes conciles, quoique composés de

laïs en partie, ont ſouvent déclaré qu'ils ne vouloient pas connoître de toutes les cauſes de mariages, mais qu'ils les renvoyoient *ad nobiles laïcos* principalement quand il s'agiſſoit de queſtions ſemblables à celle-ci.

5.° Il faut donc bannir une bonne fois de tous les tribunaux le nom odieux de *congrès*, qui ne peut être prononcé ſans quelque horreur, & qui ne devroit jamais ſortir de la bouche des eccléſiaſtiques. Il faut abolir pour toujours cet uſage incertain dans ſa preuve, & qui, loin d'être approuvé par les loix & par les canons, leur eſt entièrement oppoſé : uſage barbare en lui-même, dont la ſeule idée ſouille l'imagination, bleſſe le reſpect qui eſt dû à la juſtice, offenſe une religion auſſi chaſte que la nôtre, viole toutes les loix de la pudeur, dégrade la ſainteté du mariage, déshonore l'humanité, & réduit, pour ainſi dire,

l'homme à une condition inférieure à celle des bêtes (*a*).

APRÈS ce qu'on vient de lire, n'aura-t'on pas lieu d'être surpris, en apprenant que dans la nouvelle édition du *Tableau de l'Amour Conjugal*, revue, corrigée & augmentée, (à Londres 1763,) on trouve l'addition suivante?

« Il n'est point, dit le correcteur de » VENETTE en parlant du congrès, » il n'est point contre la pudeur de » se conformer à ce que les loix or- » donnent, à ce que la religion per- » met & ce que l'usage autorise. Ainsi, » il n'y a point de honte à montrer » des signes de puissance, & à obli- » ger une fille de se faire voir telle.... » L'idée qu'on se figure du congrès en » augmente l'horreur. On croit que les

(*a*) Extrait de l'article *congrès*, *du code matrimonial*, par M. LERIDANT.

» mariés sont exposés à cette épreuve
» en présence de témoins. Cependant,
» voici comment le congrès se prati-
» que.... Le mari & la femme y sont
» dans un lit bien fermé; à la vérité,
» il reste dans la chambre des matro-
» nes pour servir de témoins.... mais
» tout se passe d'ailleurs entre quatre
» rideaux. Lorsqu'il s'est écoulé un
» temps suffisant.... La femme est vi-
» sitée par les matrones, afin de re-
» connoître, suivant les règles de leur
» art, les vestiges de la consommation,
» si elle s'est faite. Ainsi, toutes pro-
» cédures à ce sujet sont, non-seule-
» ment permises, mais même ordon-
» nées par les saints décrets. »

Si ce passage avoit besoin d'être réfuté, & si je ne m'étois imposé la loi de ménager la pudeur des lecteurs, je rapporterois des circonstances tirées de quelques-unes de ces abominables épreu-

ves, & que la liberté du ſiécle a permis à quelques Chirurgiens de dépoſer dans leurs écrits. On verroit alors, ſi les Médecins, les Chirurgiens, & ſur-tout les Matrones étoient toujours exactement ſéparés de l'homme & de la femme dont ils devoient examiner les approches ! On verroit un Accoucheur célebre, lutter contre une Matrone, qui par un zèle exceſſif vouloit abſolument en voyant les inutiles efforts d'un mari, le mettre hors d'état de jamais tromper une femme ; on verroit enfin des horreurs qu'il faut enſevelir dans l'oubli. Au reſte, VENETTE détruit avec force les raiſons qui faiſoient ordonner le congrès ; pourquoi, celui qui a revu l'ouvrage de ce Médecin, y a-t-il placé l'addition abſurde qu'on vient de rapporter, addition qui contredit formellement ce qui la précède & ce qui en eſt la ſuite, & dont l'inconſéquence eſt

peut être ce qu'il y a de moins répréhensible ?

La maxime du Parlement de Paris est, aujourd'hui, de déclarer la femme non-recevable à accuser son mari d'impuissance, quand il résulte de la visite qui a été faite de sa personne, que les parties qui servent à la génération, sont extérieurement bien conformées. Cette maxime est à la rigueur trop générale, puisque le but du mariage étant d'augmenter le nombre des individus, un homme bien conformé en apparence, peut être *stérile* ou même impuissant ; mais aussi par cette maxime, on évite beaucoup d'inconvéniens qui résulteroient du moyen infâme & incertain de vouloir s'assurer de l'état d'un homme, ainsi que nous l'avons exposé dans cet article.



CHAPITRE VI.

De la Stérilité.

Ces noms, ces tendres noms & de fils & de
père,
O homme ! ſeroient-ils étrangers à ton cœur ?
Le ſauvage Huron, dans ſon ſanglant repaire,
En connoît la douceur.
Vois l'objet de ſes feux ſourire à ſa tendreſſe ;
Son père, à ſes côtés, repoſe en cheveux
blancs ;
A ſon cou ſuſpendu, ſon jeune fils le preſſe
De ſes bras innocens (*a*).

On appelle *ſtérilité* dans les femmes, ce que l'on nomme *impuiſſance* dans les hommes. Ces dénominations ne me paroiſſent pas juſtes; je vais expoſer ce que j'entends par la

(*a*) M. Thomas. *Les devoirs de la Société.* Ode.

ſtérilité, & en quoi elle diffère de l'impuiſſance.

Par ce que j'ai dit ailleurs, on a vu que l'impuiſſance eſt l'état d'un homme qui, ſoit par un défaut de conformation, ou par quelqu'autre cauſe, ne peut rendre le devoir conjugal à ſa femme; ainſi, toutes les fois qu'il ſe trouvera un homme duquel on exigeroit inutilement les deux ſignes de la virilité, on peut déclarer cet homme impuiſſant, & par conſéquent ſtérile. Un homme peut néanmoins mériter cette dernière qualité, ſans que pour cela il ſoit inhabile à la conſommation du mariage. Combien de perſonnes jouiſſent preſque pendant toute leur vie des plaiſirs attachés à l'union des ſexes, ſans que de ces ſacrifices réïtérés, offerts à l'Amour, il en réſulte de ces gages précieux qui nous rendent immortels!

J'appelle cet état ſtérilité, ſans appliquer

appliquer ce mot à l'un des deux époux plutôt qu'à l'autre ; c'est leur union que j'envisage, comme formant un tout incapable de rien produire, par les défauts qui sont assez rarement communs aux deux individus, mais contre lesquels l'un & l'autre doivent se réunir. C'est donc premiérement les unions infructueuses qui constituent la stérilité. Si l'homme est impuissant, il sera stérile, comme j'ai déjà dit, & son mariage sera aussi nécessairement stérile, sans que la femme puisse être taxée de stérilité.

J'AI cru cette exposition nécessaire avant que d'entrer dans les détails qui doivent faire l'objet de ce Chapitre. Elle l'étoit d'autant plus, que les hommes, qui croient prouver efficacement qu'ils le sont, s'imaginent presque toujours que l'état opposé à l'impuissance suffit pour la fécondité, & que si celle-ci n'a pas lieu, leurs femmes sont stériles.

DANS le Chapitre où j'ai parlé de l'impuissance, on a vu ce qui caractérisoit cet état & les moyens d'y remédier, lorsque cette maladie étoit susceptible de guérison ; on doit supposer actuellement un homme qui s'annonce dans la carrière de l'amour, avec les talens dont la Nature a doué tous les hommes, pour savourer les délices attachées à la réproduction de son semblable. On doit encore supposer cet homme uni par le cœur à la femme qui lui est destinée, jouissant des droits que lui donne le mariage, s'enivrant dans les bras de la volupté, pleurer sur des jouissances infructueuses, dont rien ne lui rappellera le souvenir. Une situation aussi triste, mérite les attentions de la Médecine : c'est être utile à son siécle, à la postérité, que d'indiquer aux hommes les moyens de se régénérer ; & jamais la France n'oubliera que HENRY II, se-

roit mort ſans laiſſer de lui aucun ſucceſſeur, s'il n'eût eu recours au célébre FERNEL (*a*). Ce deſir brûlant de laiſſer après nous des deſcendans, n'eſt pas moins gravé dans le cœur des autres hommes, que dans celui des Rois. L'habitant des campagnes qui enſeigne

(*a*) HENRY II ayant épouſé la Ducheſſe d'URBIN, ſon mariage fut ſtérile pendant dix ans, au grand regret de HENRY ſon époux, qui fut ſur le point de la répudier. L'impatience du Roi fit qu'on appella à la Cour Jean FERNEL, Médecin Picard, pour traiter la Reine. Etant arrivé, dit DUPLEIX, ce Prince lui demanda en ſouriant, *Ferez-vous bien des enfans à ma femme?* FERNEL lui répondit ſagement: *C'eſt à DIEU, Sire, à vous donner des enfans par ſa bénédiction: c'eſt à vous à les faire, & à moi d'y apporter ce qui eſt de l'art de la Médecine, ordonnée de DIEU pour donner reméde aux infirmités humaines.* FERNEL rendit la Reine féconde en donnant à HENRY des conſeils qu'il ſuivit avec tant d'exactitude, qu'il devint père de dix enfans. La Reine, en reconnoiſſance d'un ſi grand bien donnoit dix mille écus à ſon Médecin à la naiſſance de chacun de ſes enfans, outre pluſieurs autres grandes récompenſes. DUPLEIX, *Hiſt. de France*, Tome III.

ſon fils à conduire une charrue, & qui en mourant lui laiſſe une chaumière, des bras, de la ſanté, goûte les mêmes délices dans l'amour paternel, que celui qui poſe ſur la tête de ſes enfans le ſigne éclatant qui annonce le pouvoir & l'autorité.

Lorsqu'après pluſieurs conjonctions, dont les tranſports mutuels des époux ont certifié l'exactitude, les ſignes qui accompagnent les commencemens de la groſſeſſe ne paroiſſent pas, l'homme & la femme doivent s'attacher à découvrir les cauſes de leur inhabilité à la génération. Les répétitions du plaiſir doivent être moins fréquentes, pour donner à la liqueur ſéminale le temps néceſſaire de ſe perfectionner. On ſait qu'elle ceſſe d'être prolifique, lorſque la ſoif de jouir interrompt fréquemment les oragnes qui

filtrent & préparent cette liqueur : elle eſt privée des eſprits vivifians auxquels elle doit toute ſon énergie ; le muſcles deſtinés à tendre les reſſorts actif, d'où dépend le ſuccès de l'éjaculation, ne ſe prêtent plus qu'avec foibleſſe à ce qu'on exige d'eux ; le dépôt précieux qu'ils doivent tranſmettre dans le champ deſtiné par la Nature à la génération, n'y peut être jetté avec cette force impulſive qui diſtingue l'homme robuſte de l'homme affoibli par l'excès des jouiſſances. Une ſtérilité cauſée par des excès paſſagers eſt facile à guérir : la modération en eſt le remède par excellence. Un jeune homme ſe fatiguoit inutilement par des conſommations extrêmes ; excité au plaiſir par un préſent conſidérable que lui avoient promis les parens de ſa femme, ſi elle leur annonçoit, dans un temps, donné qu'elle ſeroit bientôt mère ; ſes exploits amoureux étoient devenus

pour lui un objet de calcul qui l'occupoit sans relâche. Désespéré du peu de succès de ses efforts multipliés, il croyoit sa femme stérile, lorsque, suivant un conseil sage, il fit une absence de douze jours, ses forces furent réparées, & de retour chez lui, il prouva que *les absens n'ont pas toujours tort.* (*a*)

Il est encore une cause de stérilité dans la violence des transports qui agitent les époux. Cette cause existe chez les personnes vives, ardentes, qui précipitent les éclairs de la jouissance,

---

(*a*) L'abstinence du plaisir quelquefois n'a pas suffi pour réparer les désordes occasionnés par des jouissance excessives; on a vu des personnes trouver de la consolation dans l'usage du remède suivant:

Prenez quatre œufs;

battez-les bien ensemble avec un demi-verre d'écume de Limaçon à coque; ajoutez-y

De Sel,

De Gingenbre en poudre, de chacnn une pincée,

Vingt grains de Gen-seng pulvérisé.

ſans s'attacher à la fixer un inſtant. Parmi les animaux, la génération n'exige pas des approches réitérées, parce qu'ils jouiſſent, pour la plupart, avec beaucoup plûs de tranquillité que l'homme (*a*). Celui-ci, en ſe livrant trop aux écarts de l'imagination, *volatiliſe*, évapore ſes plaiſirs; la compagne qui doit les partager, commence à s'y livrer, que l'homme regrette ceux qu'il a pris; de nouveaux efforts le ramenent à la volupté, il preſſe les inſtans délicieux!... C'eſt en vain, l'harmonie eſt interrompue, le plaiſir voltige & paſſe de l'un à l'autre : s'ils n'apprennent à le fixer, ſi le ſignal heureux qui annonce la

(*a*) J'entends ſeulement le moment de la copulation, qui dans les animaux ſe paſſe avec aſſez de *ſang froid*, ſi l'on en juge par l'extérieur. Les réludes, dans preſque toutes les eſpèces ſe font par des combats affreux, pendant leſquels chaque mâle s'efforce de ſe rendre poſſeſſeur de la femelle qui en eſt l'objet.

volupté n'eſt point entendu des deux époux, ſi l'amour au même inſtant ne les couvre de ſes ailes, ils peuvent craindre de voir la ſtérilité dans leur mariage; quoique néanmoins ce malheur n'arive pas toujours, comme on le verra ailleurs.

Il eſt aſſez facile de remédier à ces inconveniens, lorſqu'une fois on les a découverts. La modération en amour dans les perſonnes du tempérament ſanguin, & dans celles du tempérament bilieux, a ſuffi pour rendre fertile des unions d'où il ne réſultoit que des plaiſirs infructueux. J'ai dit, en parlant des tempéramens, que l'homme dont la conſtitution étoit bilieuſe devoit être regardé comme le plus propre à la fécondité; ſut-tout s'il étoit uni à une femme ſanguine; c'eſt aſſez pour faire entendre que de l'union d'un homme

bilieux à une femme de la même conſtitution, on ne doit pas attendre une nombreuſe poſtérité ; à moins que l'âge rendant plus calmes des tranſports auſſi ardens, les qualités requiſes pour la fécondité, ne ſe trovent réunies dans les deux individus. Le mariage entre perſonnes du tempérament ſanguin, eſt rarement infertile, à moins que quelqu'obſtacle particulier ne s'oppoſe au but de la Nature. On obſerve que les hommes de cette conſtitution étant naturellement gais, enclins aux plaiſirs, rendent fertiles des femmes, qui ayant jadis épouſé des hommes du tempérament bilieux, n'avoient pu laiſſer d'enfans. Enfin, je préférerois l'homme ſanguin aux autres, dans tous les cas où il y auroit à craindre la ſtérilité de la part de la femme. Ses talens phyſiques ne ſont pas auſſi éminens que dans la conſtitution bilieuſe, mais

il y ſupplée par des *riens*, d'où dépendent ſouvent le ſuccès des embraſſemens. Les femmes phlegmatiques ou pituiteuſes ne peuvent être, dit-on, en de meilleurs mains qu'entre celles des bilieux ou même des mélancoliques, ſi on veut qu'elles ſoient fécondes: la froideur de leur conſtitution les rendroit inutiles entre les bras d'un homme dont le tempérament ſeroit phelgmatique. Je donne encore ici néanmoins la préférence à l'homme ſanguin. J'ai une confiance marquée, & que l'expérience a ſouvent juſtifiée, dans ſes talens phyſiques & moraux, relativement à l'Amour. Je ne peux mieux me faire entendre que par l'Apologue ſuivant.

Un Bacha ſe plaiſoit à voir réunies dans ſes jardins les plantes les plus curieuſes. Il en reçut deux de la même eſpèce, d'une délicateſſe

extrême, augmentée encore par le transport, le changement de climat, & la différence du sol. Elles furent confiées à deux esclaves de caractères différens, qui promirent tous leurs soins pour la culture de ces végétaux. Pour encourager nos jardiniers, le maître jura par MAHOMET de donner la liberté au cultivateur de la plante, qui la première produiroit des fleurs. On peut juger de leur activité à examiner ce qui convenoit aux plantes dont ils étoient chargés, & auxquels ils attachoient le bien le plus précieux. L'une devoit être conduite par un *Indien*, vif, impatient, robuste; l'autre, par un *Européen*, non moins vif, mais aussi moins impatient, & dont la force étoit compensée par l'adresse. L'Indien ne quittoit pas la plante qui lui étoit confiée. A chaque instant, nouveau labour, ample arrosement,

il n'épargnoit rien..... La petite plante fatiguée étoit continuellement tranfportée d'un lieu à un autre; ici, le foleil eft trop chaud, là c'eft le vent qui fouffle, tout eft perdu! La plante va périr! Et de l'eau & du labour!..... L'Européen, au contraire, paroiffoit moins occupé que fon compagnon; mais rien n'étoit négligé, il favoit placer fes foins, & fur-tout attendre les circonftances qui les rendoient néceffaires. La chaleur commençoit-elle à fe faire fentir à fa petite plante! Mon compagnon l'Indien, difoit il en riant, a déjà rafraîchi les racines de fon élève, il fe hâte de la tranfporter à l'ombre..... Le pauvre innocent! J'en fuis fâché; mais il ne réuffira pas. Il connoît peu les loix de la Nature; c'eft elle qui fertilife la terre, & non pas cette poignée d'hommes répandus fur fa furface. Lorfque les plantes qui vé-

gètent, altérées par la chaleur, annoncent aux hommes qu'elles ont besoin d'eau, la Nature ne semble-t-elle pas attendre encore un plus grand degré de chaleur avant d'ordonner les orages? N'observe-t-on pas, qu'avant que les végétaux reçoivent des arrosemens aussi salutaires, tout concourt à les disposer à sucer avec fruit ces influences bienfaisantes? Des nuages légers se forment peu-à-peu, adoucissent, brisent les rayons du soleil; les zéphirs agitent doucement les feuillages des plantes, & sans diminuer la chaleur, disposent leurs pores à aspirer les sucs que la Nature leur prépare. Des vapeurs légères s'élèvent dans l'athmosphère & semblent destinées à adoucir l'impression trop vive que feroit la chûte de l'eau sur de jeunes plantes?.... C'est alors que le besoin s'annonce, & qu'il faut y satisfaire.

En raisonnant ainsi, notre jardinier physicien, imitoit la Nature dans ses procédés, & joignoit l'application au précepte. Aussi vit-il en peu de temps la plante qui lui fut confiée, développer, étendre ses rameaux ; de jeunes boutons parurent à leurs extrémités, & leur épanouissement fit place aux fleurs éclatantes, dont la naissance devoit procurer la liberté à celui qui avoit su les faire éclore. Il n'en fut pas de même de la plante cultivée par l'Indien ; il donnoit ses soins avec trop d'ardeur. Le plus léger changement qu'il croyoit appercevoir dans la plante, lui paroissoit de pressans besoins auxquels il s'empressoit de satisfaire .... Elle n'en mourut pas cependant, si l'on ne veut appeller mort, l'état d'un être auquel il est impossible de laisser des individus de son espèce.

En prenant les précautions indiquées

au Chapitre des Tempéramens, & celles qu'on a vu plus haut, je veux dire en ne contractant pas d'unions disparates, on peut en quelque sorte être assuré de laisser des enfans, qui perpétueront l'existence des auteurs de leurs jours. Mais ceux qui ont eu le malheur de contracter de telles unions, ne doivent cependant pas désespérer de rendre leur mariage fertile, s'ils veulent s'assujettir à ce qui a déjà été prescrit. On a vu que dompter la constitution primitive des individus est presque impossible; on peut néanmoins l'adoucir avec le temps, du moins pour ce qu'il s'agit ici, & les moyens d'y parvenir ne doivent être pris que dans la Nature des alimens qui sont les plus familiers. Le régime doit tendre, par exemple, à rendre moins ardent l'homme bilieux, qui a épousé une femme mélancolique ou pituiteuse, tandis que

celle-ci doit faire usage d'alimens capables de donner plus de ton, plus de ressort à ses organes.

Le tempérament sanguin exige un régime qui rafraîchisse le sang, qui en calme l'effervescence : les personnes de cette constitution doivent s'abstenir de tous les mets trop assaisonnés. Les liqueurs trop fermentées, trop spiritueuses leur sont contraires. Ils doivent employer les viandes tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau, & la volaille : les herbes potagères, (si l'on en excepte l'ail, l'oignon, la moutarde, les asperges, les artichaux, le céleri, les choux, &c.) conviennent aux personnes sanguines. Elles doivent sur-tout avoir soin que la transpiration se fasse avec liberté ; sa suppression entraîne des accidens graves.

Les hommes bilieux doivent à leurs

repas préférer aux autres alimens, ceux qui relâchent les fibres trop tendues, qui humectent, rafraîchissent & adoucissent. Le régime du tempérament sanguin convient assez aux personnes de cette constitution; leur estomac est fort, & rien ne leur est si contraire que l'abstinence. L'été est sur-tout le temps où ils doivent veiller sur leur santé, éviter les boissons spiritueuses, les alimens échauffans, les poissons de mer qui tendent à la putréfaction, &c. Ils peuvent remédier aux chaleurs d'entrailles, à la constipation, en usant tous les matins de quelques verres d'eau bus à jeun de demi-heure en demi-heure.

Les personnes de cette constitution doivent éviter les passions fortes qui donnent de violentes secousses à la machine. La promenade, la musique, les plaisirs tranquilles sont pour eux des moyens de santé; tandis que l'oisiveté;

l'ennui, la longue application & l'opiniâtreté du travail, leurs sont funestes.

TOUT ce qui appauvrit & qui épuise la sang peut produire le tempérament mélancolique : (nous avons vu que cette constitution n'est qu'acquisitive, puisqu'elle ne se déclare qu'à l'âge viril,) aussi l'abstinence, un air trop chaud, toutes les liqueurs, les vins fumeux, les longues veilles, les exercices violens, les passions vives & fortes, sont nuisibles aux mélancoliques. Le régime qui leur convient est celui qui peut introduire dans le sang assez de liquide, pour qu'il puisse pénétrer les parties du sang trop rapprochées. Le pain bien fermenté, les viandes tirées des animaux herbivores & la jeune volaille, doivent être la base de ce régime; les herbes potagères doivent en faire l'assaisonnement, auxquelles on peut quelquefois

unir des aromates légers, ainſi qu'on l'a vu au chapitre de l'impuiſſance.

La conſtitution pituiteuſe ou phlegmatique, annonce la Nature défaillante; elle exige dans l'état de maladie, des remèdes qui ébranlent & ſecouent la machine; dans l'état de ſanté, ſi les perſonnes de cette conſtitution en jouiſſent, le régime doit remplir les mêmes indications. Tout ce qui échauffe & deſſèche convient ici, avec les ménagemens & les reſtrictions que dicte la prudence. Les hommes pituiteux doivent reſpirer un air ſec, faire un uſage modéré des liqueurs fermentées, du vin, du café, du chocolat; avoir ſoin ſur-tout de ne pas noyer les digeſtions par des lavages qui ſont tout au moins inutiles; car tout ce qui rafraîchit, qui humecte & relâche, eſt nuiſible. La viande de bœuf, de mouton, la vo-

laille, convient mieux aux perſonnes de ce tempérament, que les jeunes animaux, qui abondent en humidité, tels que le veau, l'agneau, le cochon de lait, &c. mais ce qu'on ne peut trop recommander, c'eſt l'exercice; car l'augmentation de mouvement & de chaleur qui en réſultent, ſont très-néceſſaires pour faciliter les ſecrétions & les autres fonctions naturelles.

D'HABILES Médecins ont obſervé, qu'on trouve peu fréquemment des hommes pituiteux parmi les ſoldats, les laboureurs, & tous ceux qui ſont obligés de vivre du travail de leurs mains. Auſſi les pituiteux étant moins féconds que les autres hommes, il eſt aiſé de dire pourquoi la population eſt moins abondante chez les gens du monde qui mènent une vie ſédentaire & oiſive, que parmi les habitans des campagnes & des villes peu conſidérables.

CHACUN étudiant sa constitution d'après le tableau que j'en ai exposé au chapitre des tempéramens, pourra se servir des moyens proposés ci-dessus pour adoucir les défauts qui concourent à la stérilité, & qui dépendent essentiellement de la constitution de chaque individu. Les qualités qui constituent les tempéramens primitifs, ne se trouvant pas toujours dominer seules dans le même sujet, il en résulte des combinaisons qui modifient les tempéramens de différentes manières. C'est encore aux personnes qui sont dans ce cas, à étudier les mélanges de qualités qui exigent quelques changemens dans le régime. Le tempérament sanguin, par exemple, s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le pituiteux avec le bilieux ; il faut pour lors assortir ensemble les régimes de ces deux constitutions.

PARMI les alimens preſcrits dans les moyens de rendre fertiles les mariages, en corrigeant quelques conſtitutions, j'ai placé deux boiſſons, le café & le chocolat, regardées par des perſonnes, ſur-tout la première, comme peu propres à remplir les vues que l'on ſe propoſe. A l'égard du chocolat, c'eſt une nourriture qui répare & qui fortifie promptement. Il contribue par ces deux qualités à féconder les plaiſirs du mariage, & il convient ſur-tout aux perſonnes phlegmatiques qui ont beſoin de ſtimulant. Un Médecin Anglois (*a*) ayant un phtyſique réduit à un état pitoyable, lui conſeilla l'uſage du chocolat; le malade ſe trouva dans peu parfaitement guéri; mais ce qui démontre l'efficacité du régime contre la ſtérilité, c'eſt que la femme du mala-

(*a*) *Traité des alimens de* LEMERI, 3e. partie. Chap. VIII.

de, pour complaire à son mari, s'étant mise aussi à l'usage du chocolat, eut, dans la suite, plusieurs enfans, quoiqu'elle passât auparavant pour être hors d'état d'en avoir. Si le chocolat n'opère pas souvent des effets aussi marqués, c'est que l'on en fait une mauvaise application, ou que les ingrédiens qui le composent ne sont pas d'une bonne qualité. L'usage du chocolat ne doit guère convenir au tempéramens bilieux ni aux sanguins, puisqu'il échauffe beaucoup les premiers, & qu'il nourrit trop les seconds, en augmentant encore le volume de sang. L'addition de la vanille & de l'ambre que l'on fait au cacao & au sucre dans la composition du chocolat, le rend insupportable & nuisible à toutes les personnes qui sont échauffées & dont le sang est en agitation. Il faut aussi observer qu'il en est de cet aliment,

comme de plusieurs autres ; il ne faut
pas s'y être habitué trop fortement
pour qu'on se ressente de ses bons effets ;
il devient presqu'indifférent par l'habitude.

Je ne rapporterai pas tout ce qui a été dit pour & contre le café ; il faudroit des volumes entiers. La boisson que l'on fait avec cette graine est, selon de grands Médecins, un préservatif assuré contre plusieurs maladies ; & selon d'autres, il la faudroit proscrire entièrement de l'Europe. On soutint, en 1695, une thèse dans les Ecoles de Médecine de Paris, dans laquelle on entreprit de prouver, que l'usage journalier du café rendoit les hommes & les femmes inhabiles à la génération. Il seroit à souhaiter que cette boisson ne soit pas d'un usage aussi général qu'elle l'est; mais je ne crois pas qu'on puisse, à la rigueur, attribuer au café la dépopulation qu'on

qu'on obſerve en Europe, depuis qu'il y a été mis en vogue. M. HECQUET, dans le *Traité des diſpenſes du Carême*, rapporte l'hiſtoire ſuivante, pour prouver l'influence du café ſur la propagation de l'eſpèce. Une Reine de Perſe, ne ſachant ce qu'on vouloit d'un cheval que l'on tourmentoit pour le renverſer à terre, s'informa à quel deſſein on ſe donnoit, & à cet animal tant de mouvemens. Les Officiers firent honnêtement entendre à la Princeſſe, que c'étoit pour en faire un hongre. Que de fatigues! Répondit-elle, il ne faut que lui donner du café. Elle prétendoit en avoir la preuve domeſtique dans la perſonne du Roi ſon mari, que le café avoit rendu indifférent pour elle. (*a*)

[*a*] *Traité des diſpenſes du Carême*. Edit. de 1719. Dans la ſeconde édition de ſon livre en deux volumes, M. HECQUET a retranché cette anecdote. On liſoit

Il est aisé de prouver tout ce que l'on veut, lorsqu'on écarte les circonstances qui affoibliroient les choses que l'on s'efforce d'établir. STENZEL rapporte la même histoire que M. HECQUET, & les réflexions qu'il y a jointes, démontrent qu'il ne faut pas toujours tirer des conséquences générales d'un cas particulier. Quelqu'un osera-t-il soutenir que le café est un vomitif, parce que BOYLE a vu un homme auquel une tasse de cette infusion tenoit lieu du plus fort émétique ?

L'USAGE du café, dit STENZEL, loin d'affoiblir la force de ceux d'un tempérament vif & robuste, & qui ont les parties de la génération en bon état, sert au contraire à les exciter à l'Amour.

---

l'ouvrage au réfectoire de Port-Royal, & les Religieuses furent très-scandalisées de ce trait un peu trop gaillard, c'est ce qui le fit supprimer par la suite.

Il produit des effets contraires dans les personnes foibles qui abondent en phlegme, qui ont beaucoup de particules terrestres superflues, & dont les organes de la génération sont languissans. De ce nombre étoit MAHMUD KASNIN, Roi de Perse, qui étoit grand preneur de café, & qui se trouva hors d'état de s'acquitter du devoir conjugal. (*a*)

JE ne prétends pas, comme j'ai dit plus haut, démontrer que l'abus qu'il y a à faire un usage excessif du café, n'entraîne aucun inconvénient. Je sais que des Médecins célèbres (*b*) ont parlé des maladies graves qu'il peut occasionner; mais il suffit de dire que cette boisson, lorsqu'elle est moins prise

(*a*) *Toxicologia* de STENZEL. Voyez *Dict. de Médec.* art. *Caffée.*

(*b*) BOECLER, [SIMON PAULLI,] WILLIS, CHEYNE, HOFFMAN, &c.

par habitude que par besoin, & que l'usage en est modéré, fortifie l'estomac, rend la mémoire & l'imagination plus vive, & donne de la gaieté. (*a*) On sait que dans plusieurs alliances, la stérilité est causée par une sorte d'engourdissement mélancolique, qui s'oppose à la réunion des circonstances d'où dépend la fécondité; une boisson qui posséde les vertus reconnues au café, peut donc suffire puelquefois pour réunir ces circonstances. (*b*) Mais c'est sur-tout chez les personnes phlegmatiques, qu'il doit opérer de bons effets, en observant de le prendre

[*a*] C'est le sentiment de PROSPER ALPIN, de BAGLIVI, de LEFEBRE, de MM. ANDRI, BOURDELIN & de JUSSIEU. Ce dernier soutint en 1716, une thèse dans laquelle il conclut que l'usage du café est salutaire aux gens de lettres.

[*b*] Les Turcs regardent le café comme une chose si nécessaire que les maris s'obligent par contrat d'en fournir à leurs femmes.

en petite quantité, pour éviter le malheur dont MAHMUD nous fournit un exemple ; tandis qu'il doit nuire aux personnes maigres, exténuées, ou dont le sang est dans une agitation violente, en les portant vers l'amour avec trop d'ardeur. (*a*)

UN embonpoint excessif s'oppose encore quelquefois à la génération, & même à l'acte dont elle doit être le résultat : dans cette dernière circonstance, l'homme & la femme ne sont ni impuissans, ni stériles, & ne peuvent néanmoins consommer le mariage. Si l'empêchement vient du côté de la femme,

---

[*a*] Les femmes, sur-tout lorsqu'elles sont enceintes, doivent être fort circonspectes sur l'usage du café ; car il peut causer des hémorrhagies, d'où il résulte assez souvent l'avortement. L'abus de cette liqueur affoiblit les nerfs, & dans cet état, la moindre maladie, un accouchement même présente des symptômes effrayans, auxquels les femmes délicates ont de la peine à résister.

elle doit se prêter à ce qu'exige de sa complaisance, l'homme qui desire d'avoir des enfans.

On peut, pour faciliter les époux, permettre la situation qui leur est plus commode. La Religion ne s'y oppose pas, lorsque le but où tendent ces efforts est la multiplication de l'espèce. Il est plus contraire à la sainteté des dogmes de la religion, de jouir des plaisirs stériles, que de chercher à les rendre féconds par les moyens qu'indiquent la Nature & l'instinct à tous les animaux. Je n'entends pas conseiller aux époux ces postures inventées par la débauche & le libertinage le plus effréné, capables de causer la stérilité, bien loin d'y remédier.... Que ces attitudes trompeuses, qui semblent offrir l'image de la volupté aux cœurs corrompus & flétris, restent dans les lieux où l'Amour n'a jamais pénétré sans horreur; dans ces

lieux où le plaisir est un monstre auquel on sacrifie avec les transports de la fureur ! L'hymen, plus attentif à donner de l'énergie à la volupté, qu'à multiplier les sacrifices qui l'appellent, bannit de ses mystères tout ce qui peut effaroucher la pudeur & la décence ; car il en est une, quoiqu'en disent les cyniques.

TOUTE posture qui tend à écarter de la jouissance les fruits qu'on a lieu d'en espérer, est contraire aux loix naturelles ; & toutes celles qui applanissent les obstacles qui s'opposent à la conception, doivent être admises dans les cas qui les exigent.

LE goût fantasque de quelques hommes, qui célèbrent les mystères de l'Amour, étant debout, rend nécessairement stérile l'union des sexes. Nous avons quelques observations qui prouvent que cette manière de se joindre a réussi

quelquefois ; mais ces cas sont si rares, qu'ils démontrent moins la possibilité de la conception dans cette attitude gênante & contrainte, que la passion forte qui animoit les amans, lorsqu'après avoir vaincu les obstacles contraires à leurs plaisirs, ils profitoient de quelques instans dérobés & tumultueux. (*a*) Outre la stérilité qui résulte de cette manière de s'unir à la femme, la santé doit en souffrir ; car, observe très-bien VENETTE, toutes nos parties nerveuses travaillent alors, & se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont éblouis, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent.... C'est la source de toutes nos lassitudes,

[*a*] Les Auteurs qui nous ont laissé leurs observations à ce sujet, ont aussi remarqué, qu'à la grossesse succède un accouchement presque toujours contre Nature, & qui expose la mère & l'enfant au danger le plus éminent.

de nos gouttes & de nos rhumatiſmes. (*a*) L'obſervation ſuivante tirée de l'Onaniſme, (*b*) confirme ce qu'avance VENETTE. Un homme livré, par une eſpèce de goût ſingulier, aux *Vénus* du plus bas étage, & ne les connoiſſant guère que dans les coins des rues, & dans la poſture dont il eſt queſtion, tomba dans l'épuiſement accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou deſſéchement des cuiſſes & des jambes, jointe à une paralyſie de ces parties, qui paroiſſoit être une ſuite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ſes ſales voluptés. Il mourut, après avoir gardé le lit ſix mois, dans un état également propre à inſpirer la pitié & l'effroi.

CET exemple ne ſuffit-il pas, pour

[*a*] *Tableau de l'Amour Conjugal.* 2.e part. chap. VI, art. 2.

[*b*] Art. II. Sect. VIII.

détourner e cette manœuvre, les personnes qui, par une vanité déplacée, se font une gloire de prouver leurs forces par un moyen qui peut avoir des suites aussi funestes?

PARMI les autres attitudes dans lesquelles l'homme & la femme s'unissent, il faut rejetter, si l'on ne veut s'opposer à la génération, celles qui peuvent éloigner l'une de l'autre, des parties qui ne peuvent être trop rapprochées. Ainsi, la femme, qui loin d'attendre mollement entre les bras de son mari les caresses dont il va la combler, s'élance au-dessus des plaisirs, en saisissant une place qui ne lui est pas destinée, trouble l'ordre naturel des choses. La volupté peut sourire, en voyant cette métamorphose; l'hymen n'aura pas à s'applaudir de la complaisance de l'homme qui laisse usurper ses fonctions.

LES tentatives des époux sacrifiant

à l'Amour dans l'attitude qui annonce l'indolence & le desœuvrement, ne sont pas souvent plus heureuses. O vous! qui voulez rendre le jour témoin de vos plaisirs, quittez le siége gênant, qui, sans s'opposer à vos caresses, les rendroit moins vives! L'Amour fait un trône de tout ce qu'il rencontre, mais la gêne donne des entraves aux plaisirs: la postérité a des droits sur eux que vous ne pouvez méconnoître, & c'est oublier ces droits que de jouir infructueusement.

La plupart des hommes n'ont rien qui les oblige à changer, dans leurs embrassemens, la loi générale suivie par toutes les Nations. Cette manière uniforme d'agir, dit assez qu'elle est la plus conforme au vœu de la Nature. Si presque tous les animaux multiplient leur espèce dans une posture opposée, c'est que plus attachées au plaisir *strictement* dit, incapables de jouir autrement que

par l'organe qui les lie entre eux, l'imagination fait peu de chose dans leurs jouissance. Bien différent des animaux, l'homme savoure son bonheur par tous les sens; les pulsations de son cœur donnent le signal du plaisir à toutes les parties de son corps; ses baisers pleins de feu appellent la volupté, il la voit de ses yeux colorer de roses les lys de l'épouse qui palpite dans ses bras.... Il jouit avant la jouissance!... Il se livre enfin à toute l'étendue de ses transports, lorsque l'Amour, en fermant la paupière de celle qui les excite, annonce qu'il va leur ouvrir les sources du plaisir. Quelle situation peut être préférable a celle qui réunit tous les accessoires de la volupté? Je ne vois dans toutes celles qu'invente la débauche, qu'une jouissance brutale, fatiguante, dont la stérilité est peut-etre le moindre inconvenient.

LES hommes qui veulent rendre féconds leurs embraſſemens, (& pourroit-il s'en trouver qui ne le vouluſſent pas?) ne doivent donc pas s'écarter, autant qu'il eſt poſſible, de la loi générale. Je dis, autant qu'il eſt poſſible; l'union d'une femme extrêmement délicate à un homme diſproportionné, exige des attentions auxquelles on ne peut ſe refuſer. La femme doit goûter le plaiſir ſans rien craindre, & les embraſſemens amoureux n'en ſeront pas moins vifs, pour être donnés d'une manière moins directe.

LA ſtérilité qui a pour cauſe le peu d'étendue de la partie qui diſtingue l'homme de la femme, diſparoît ſi, dans les approches, la femme ſe préſente dans une attitude oppoſée à celle qui eſt généralement ſuivie. La matrice ſe trouve alors dans une ſituation favorable à la conception, & la liqueur ſéminale ne rencontre pas d'obſtacles qui puiſſent

l'empêcher de parvenir dans le champ qu'elle doit fertiliser. C'est encore par ce moyen qu'un époux peut jouir des droits du mariage, sans craindre de blesser ou la mère ou l'enfant, lorsque la grossesse s'oppose à la situation la plus ordinaire.

Une cause de stérilité plus commune qu'on ne le croit ordinairement, est l'état du prépuce dans certains sujets. Un homme vigoureux savoure le plaisir en le faisant partager à sa femme, & ne peut réussir à la rendre fertile; parce que l'extrémité de la verge (le gland) est recouverte par le prépuce. Cette incommodité, qui se nomme *phimosis*, n'est pas toujours assez considérable pour exiger les secours de l'art; mais elle l'est néanmoins assez pour s'opposer à la génération. Un homme étoit marié depuis dix ans,

ſans avoir pu ſe procurer un ſucceſſeur; fatigué des plaiſanteries continuelles qu'il eſſuyoit, il voulut ſérieuſement s'occuper du ſoin d'impoſer ſilence à ſes amis. Après quelques conſultations, il vit que l'obſtacle à la fécondité de ſon mariage ſeroit détruit moyennant quelques précautions qu'il pouvoit prendre facilement lorſqu'il embraſſeroit ſa femme. (On imagine aſſez ce qu'il faut faire dans un pareil cas.) Le prépuce ne couvroit pas le gland ſi étroitement, qu'il ne fût poſſible de mettre celui-ci à découvert, l'expédient réuſſit, & le titre de père le dédommage amplement de la petite ſujeſtion à laquelle il s'aſtreignit, pendant qu'il partageoit les tranſports de ſon épouſe. J'ai dit que cet obſtacle à la génération étoit plus commun qu'on ne le croyoit, & les Chirurgiens pourroient confirmer ce que j'avance, par beaucoup d'obſervations

qui y ſont relatives, & auxquelles on n'apporte pas ordinairement grande attention, parce que la plupart des hommes ne ſont pas inſtruits ſur ces objets.

C'EST pendant que les deſirs n'aiguillonnent pas les époux, qu'ils doivent tenir conſeil ſur leur ſituation, examiner les obſtacles qui s'oppoſent à leur bonheur, & conférer ſur les meſures qu'ils ont à prendre pour réuſſir. Que dans les tranſports qui précèdent & accompagnent leurs careſſes, ils ne perdent pas de vue ce que la génération exige pour avoir lieu, l'intromiſſion de la partie qui diſtingue l'homme, & enſuite le jailliſſement de la liqueur prolifique. Qu'ils ſe ſouviennent ſur-tout, que rien ne doit retarder ce jailliſſement, ni s'oppoſer à ce que la liqueur pénètre juſques dans la matrice. Ces acceſſoires voluptueux, ces plaiſirs

ménagés par l'art, en fatiguant les organes, leur font perdre de leur élasticité. L'homme peut bien effleurer la jouissance pour établir l'harmonie qui doit y règner; mais que la femme ne cherche pas à augmenter trop la soif qui le dévore, avant que de l'appaiser. Des desirs long-temps combattus, suit une jouissance presque *spirituelle*, où l'imagination a beaucoup plus de part que les sens; & comme ce n'est pas la première qui fertilise l'accouplement, on ne doit pas s'étonner si les transports langoureux des amans sont volontiers stériles.

On a vu jusqu'ici, que les causes de l'infertilite du mariage, sont souvent de nature à être anéanties; il en est d'autres, d'autant plus rebelles, qu'elles ont leur siége dans la masse des humeurs: comme lorsqu'il s'agit d'un

vice particulier qui les dénature, les corrompt & les infecte. (*a*) Ces maladies sont du ressort de la Médecine, & je crois qu'elle doit plutôt donner ses soins à la maladie essentielle, qu'à la curation de la stérilité, qui seroit impossible, & qui, d'ailleurs, cessera dès que la cause principale ne subsistera plus.

Le trop d'embonpoint s'oppose à la fécondité: la graisse, dans les personnes qui ont la fibre lâche, supplée à la liqueur prolifique, qui demeure sans action, faute d'être préparée par des organes solides. Il s'agit, dans cette circonstance, de suivre un régime

---

[*a*] Les accidens qui accompagnent les maux vénériens peuvent quelquefois rendre inhabile à la génération; la gonorrhée, les fleurs blanches, les maladies qui attaquent les parties de l'un & de l'autre sexe, & qui sont les symptômes du vice vénérien, produisent quelquefois cet effet, aussi bien que le vice écrouelleux, scorbutique, &c.

capable de donner du reſſort aux parties. Il eſt d'autant mieux indiqué, que les perſonnes très-graſſes ſont extrêmement délicates, molles, & ne pouvant ſupporter aucune fatigue. J'ai vu des femmes qui ont été guéries de la ſtérilité en faiſant ſeulement beaucoup d'exercice. Elles ſouffroient au commencement, mais peu-à-peu elles acquerroient une conſtitution robuſte, ſi néceſſaire lorſqu'on veut remplir les droits ſacrés de la Nature.... Combien d'enfans doivent leur naiſſance aux ſages conſeils du célèbre TRONCHIN! On combat encore le trop d'embonpoint en dormant peu, faiſant quelquefois uſage d'alimens capables d'échauffer, de vin pur, de liqueurs ſpiritueuſes, mais avec modération; car une des principales cauſes de la ſtérilité, eſt l'abus que l'on fait des liqueurs fortes; il eſt à craindre, ſi l'on n'y remédie,

que les effets n'en deviennent plus ſenſibles. (*a*)

Les perſonnes ſtériles par le trop d'embonpoint, ne doivent être ſaignées que pour des néceſſités indiſpenſables; les purgations réitérées, & l'uſage des eaux ferrugineuſes ſont ici très-indiquées; mais, comme on l'a dit plus haut, c'eſt l'exercice & la diſſipation qui doivent concourir avec le plus d'activité à la cure de cette maladie.

Après les purgations & l'uſage des eaux ferrugineuſes, parmi leſquelles on donne la préférence à celles de Paſſy & de Forges, on prendra le remède ſuivant.

[*a*] Hippocrate conſeille à ceux qui veulent avoir des enfans, de ne point s'enivrer, de ne point boire de vin blanc, à moins qu'il ne ſoit naturel & fort. On ſait que l'uſage de ces boiſſons ne rend pas toujours impuiſſant; mais ne cauſe-t-il pas aſſez de déſordre, s'il répand la ſtérilité ſur les mariages?

Prenez *une once de moëlle de Bœuf,*

Deux jaunes d'œufs frais;

battez le tout enſemble, & ajoutez y

Deux grains d'ambre-gris,

Une pincée de Gingembre.

Mettez tout dans une aſſiette ſur un réchaud, & faites-le cuire en conſiſtance d'omelette.

On la mange toute entière le matin à jeun, & l'on boit un verre de vin d'Eſpagne ou de Canarie pardeſſus; il faut continuer pendant huit jours, à moins que l'on ne ſe ſente trop écharffé; car, comme on l'a dit ailleurs, tout ce qui force la nature, doit être employé avec précaution. (*a*)

[*a*] On trouve la recette ci-deſſus dans le *Dictionaire de Santé*, à l'article *Stérilité*; mais quelle faute énorme a-t-on fait! on y a mis *deux gros* d'ambre-gris, [144 grains,] tandis qu'on ne ſe permet guère d'ordonner cette ſubſtance à une doſe plus forte que quatre ou ſix grains. Cette édition du Dictionnaire de Santé, eſt la troiſième; on s'y plaint amérement des *contrefactions qui fourmillent de fautes qui ont penſé coûter la vie*

Les bains dont j'ai déja parlé au chapitre de l'impuissance, concourent encore à bannir la stérilité dans les personnes trop grasses, & qui par cela même sont d'une délicatesse extrême. Ils suppléent au défaut d'exercice dans quelques climats. Les femmes Turques sont presque toujours dans l'inaction, & elles doivent leur fécondité à l'usage des bains, qui est un spécifique contre les

à plusieurs malades, &c. Cette édition est certifiée *la seule véritable*; chaque exemplaire est enfin signé de la propre main du libraire! qu'on ne dise pas que cette dose d'ambre est trop extraordinaire pour que personne puisse s'y tromper, & ne pas reconnoître une faute d'impression aussi considérable; un ouvrage destiné à être entre les mains des hommes de tous les états, devient un livre dangereux, s'il s'y est glissé des fautes d'où peuvent résulter des malheurs affreux. L'ouvrage est dans les mains des habitans de la campagne, & les Apothicaires des Bourgs; & même des petites Villes, ne sont guère que des Epiciers ignorans, qui ne connoissent les drogues qu'ils débitent que sur l'écriteau, & qui donnent tout ce qu'on leur demande, sans en connoître ni les doses, ni les vertus.

vapeurs & la plupart des accidens spasmodiques, dont devroient être attaquées des femmes presque toujours couchées sur leur sopha. Si elles passent quinze jours sans prendre le bain, la tête leur fait mal, & tout leur corps souffre un mal-aise, avant-coureur des incommodités qui assiégent les femmes inactives. Il résulte aussi des inconveniens de l'usage du bain, même dans l'orient, mais ils seroient faciles à éviter si la superstition ne s'y opposoit. Leur fréquence est excessive : tout bon musulman qui a couché avec sa femme est obligé de se purifier dans le bain; un Turc qui n'est pas marié doit aller au bain, si pendant la nuit il a été favorisé par un songe voluptueux; les femmes de leur côté sont obligées d'aller au bain pour les mêmes causes & sous la même obligation. Elles sont dispensées de se trouver à la mosquée dans le

temps des prières ; mais le bain eſt un devoir eſſentiel preſcrit par leur religion, & auquel il eſt impoſſible de ſe ſouſtraire (*a*) Les mauvais effets que produiſent les bains dépendent encore de la qualité de l'eau, & du temps qu'on y reſte. Si l'eau eſt chaude, elle occaſione des ſyncopes, des vomiſſemens, des vertiges, des cardialgies, &c. D'ailleurs, les femmes Turques reſtent longtemps dans le bain, elles ſont obligées d'y faire leur toilette ; on les y peigne, on les lave à pluſieurs repriſes, & l'on y treſſe artiſtement leurs cheveux. Indépendamment du temps que cela demande, les femmes font baigner avec elles leurs enfans, à qui elles font la même cérémonie. Les hommes, qui ne font qu'entrer dans le bain, s'y laver &

[*a*] Il n'y a pas de village Turc avec une petite moſquée, qui n'ait auſſi un bain public.

& en ſortir enſuite, ſe reſſentent de ſes bons effets, ſans y être expoſés comme les femmes aux accidens dont j'ai parlé (*a*).

Il ſeroit facile de tirer parti des bains dans notre climat, en obſervant d'écarter ce qui peut les rendre dangereux. Il faudroit, ſur-tout, ne pas imiter la conduite des Seigneurs Ruſſes, qui après avoit fait uſage du bain, & celui-ci eſt une fournaiſe qu'on nomme bain de

(*a*) Les Turcs ne ſont pas les ſeuls qui ſe ſervent fréquemment des bains à Conſtantinople; les Grecs, les Arméniens, les Juifs s'en ſervent auſſi. Leurs femmes, de même que celles des Turcs, ne font treſſer leurs cheveux que dans les bains. Les Arméniennes, qui ne changent pas ſouvent de linge, ſont obligées de ſe laver plus ſouvent que les femmes Turques. On trouve dans une *Diſſertation ſur les bains orientaux*, par M. Ant. TIMONY, Médecin à Conſtantinople, inſerée dans l'ouvrage de M. CLERC, que j'ai cité ailleurs, les détails les plus curieux & en même-temps les plus utiles, sur les avantages & les inconvéniens qui réſultent de l'uſage des bains dans l'Orient.

vapeur (*a*), vont se reposer dans leurs lits, & prennent les cordiaux les plus forts. C'est détruire en un instant les bons effets du remède que l'on vient d'employer; c'est faire éclore le germe de plusieurs maladies dangereuses, ou du moins s'exposer à passer ses jours dans un état de langueur qui rend incapable de tout.

Ce que j'avance ici, n'est point étranger à mon objet. Lorsque des philosophes célibataires se sont écriés,

(*a*) Ces bains se prennent dans une chambre assez petite, dont le plafond est peu élevé; elle contient un ou plusieurs fourneaux de briques, dont on pousse le feu jusqu'à ce que la pierre large & inclinée qui est à leur sommet, soit brûlante. Quand ceux & celles qui veulent prendre le bain de vapeur, sont dépouillés de leurs habits, on répand sur cette pierre de l'eau chaude ou froide qui s'élève en vapeurs, & se disperse sur les corps nuds. L'atmosphère de la chambre dans ce moment, est semblable à celui d'un four ou d'une raffinerie. Plusieurs Français, qui ont voulu essayer ce bain en Russie, m'ont assuré, qu'ils n'ont pu y rester une minute.

Pères & mères, plongez vos enfans dans le ſtix! On a admiré leurs déclamations, mais on a toujours ſuivi l'ancienne méthode d'élever ſes enfans. Lorſque d'habiles Médecins ſont venus, accompagnés du raiſonnement & de l'expérience, à l'appui des philoſophes; lorſque les TISSOT ont donné des faits, & qu'ils ont dit, accoutumez *peu-à-peu* vos enfans aux bains froids, beaucoup de perſonnes ont ſenti l'importance de cette méthode de fortifier les hommes, & on a commencé à la mettre en uſage. Mais qu'eſt-il arrivé? Des enfans que l'on deſtinoit à être plongés dans l'eau froide, une partie le furent dans l'eau chaude; (& c'eſt par l'eau tiède que l'on devoit commencer.) On craignit enſuite l'impreſſion trop vive d'une liqueur froide ſur le corps d'un enfant chéri, on continua les bains chauds; & j'ai vu des enfans qui, grace à la tendreſſe

extrême de leurs parens, ne seront jamais que des hommes foibles & maladifs, si les infirmités dont ils sont déjà attaqués, leurs laissent parcourir la durée ordinaire de la vie humaine (*a*).

Les personnes foibles, qui, pour combattre la stérilité, auroient recours aux bains chauds, tomberoient dans le même inconvenient; sur-tout, si comme les Seigneurs Russes, ils ne s'attachoient pas à rétablir après avoir pris le bain, le ton, le ressort des fibres. La force des porte-faix de Constantinople (on en raconte des prodiges,) s'acquiert & se soutient par l'exercice que ces hommes sont obligés de faire. Ils seroient bien éloignés de cet état, si en sortant du bain, ils se livroient à

(*a*) Il faut consulter, sur la manière de faire prendre les bains aux enfans, le précepte que donne M. Tissot, dans son excellent ouvrage : *Avis au Peuple sur sa santé.* Vol. II. chap. XXVII.

la molleſſe & à l'oiſiveté. En Ruſſie, le peuple qui ſe conduit, à bien des égards, avec plus de prudence que les gens du monde, mange de la neige ou de la glace étant dans le bain, tandis que ſon corps ruiſelle de ſueur, & la ſueur n'en devient que plus copieuſe. Quand le *Mougik* (*a*), dit M. CLERC, a ſué à ſa volonté, il ſort du bain tout nud, le corps fumant, & rouge comme une écreviſſe cuite, & va ſe jetter dans la rivière qui eſt toujours à la proximité du bain. Si les glaces de l'hiver s'y oppoſent, il ſe contente de s'arroſer de la tête aux pieds, à pluſieurs repriſes, avec de l'eau qu'il puiſe dans des trous faits exprès; après cette cérémonie, il endoſſe un habit de peau de mouton, & va boire un gobelet ou deux d'eſ-

(*a*) C'eſt le nom générique qui déſigne, en Ruſſie, le ſujet, l'eſclave. *Hiſt. Nat. de l'homme malade.* Vol. II.

prit de grain très-fort : s'il n'eſt pas en état de s'en procurer, il boit d'une forte bierre..... Ce bain rend le *mougik* gai, alerte, & tout prêt à s'acquitter des plus rudes travaux..... C'eſt ainſi qu'on trempe l'acier.

Il réſulte de cette manière d'agir, que les hommes & les femmes du peuple, ſe préſervent & ſe guériſſent ſouvent d'un grand nombre de maladies, par l'uſage des bains de vapeurs ſuivis de l'immerſion dans l'eau froide; tandis que le beau monde (on a vu plus haut comment il ſe conduit en ſortant du bain) ſe procure des fluxions, des maux de gorge, des rhumes opiniâtres, des catarres qui dégénèrent ſouvent en aſthme, ou qui ſe terminent par la phthiſie, le relâchement, la molleſſe des chairs, un gros embonpoint qui cauſe ſi facilement la ſtérilité. Rien de plus commun que de voir les Dames

Ruſſes avec la tête, le viſage ou le cou, enveloppés d'un mouchoir, & de leur entendre dire que leurs indiſpoſitions viennent d'un réfroidiſſement.

Il eſt bon que vous ſachiez, dit M. le Comte ALGAROTTI (*a*), que la coutume du pays, (en Ruſſie) eſt de jetter les enfans d'un four, où on les tient un certain temps, dans l'eau froide & dans la glace. C'eſt ainſi qu'on les endurcit au chaud & à la gelée, & qu'on les rend plus invulnérables aux coups des ſaiſons, qu'ACHILLE à ceux des lances & des fléches.... Cependant chaque fantaſſin, outre ſes armes, porte toujours un manteau; au beſoin, il le déploie & s'enveloppe dedans; il dort ſur la neige comme dans le meilleur lit.... La nourriture du ſoldat

(*a*) *Lettres ſur la Ruſſie*, contenant l'état du commerce, de la marine, des revenus, des forces de cet empire, &c. &c.

eſt très-frugale.... Quand il eſt campé, on lui donne de la farine ; il creuſe des fours en terre & y cuit ſon pain. Quand on veut le régaler, on lui donne une eſpèce de biſcuit très-dur, qu'il concaſſe, & fait bouillir avec du ſel & des herbes qu'il trouve par-tout. La plus grande partie du temps, il fait abſtinence, &c. &c.

TOUT ce qui tend à rendre le corps robuſte dans un âge encore tendre, fait dans l'âge mûr des athletes vigoureux ; & des hommes ainſi conſtitués, doivent être auſſi excellens dans l'art de peupler le monde, que dans l'affreux métier de le détruire. Il n'y a pas d'apparence que dans notre climat, il ſoit jamais néceſſaire d'endurcir les hommes, à-peu-près comme on trempe l'acier, par les moyens qu'emploient les Ruſſes ; mais en modérant les expé-

diens, en les assortissant à notre constitution actuelle, ne pourroit-on parvenir à le remonter peu-à-peu (*a*)? Du moins, il faudra des accidens extraordinaires, pour jetter la stérilité sur des individus, qui dès-leur naissance auront été élevés de manière à pouvoir

(*a*) C'est par l'éducation physique qu'il faut commencer, & les livres excellens, donnés sur cet objet, annoncent qu'il est devenu capital depuis quelques années. On peut citer, parmi ces ouvrages utiles, *l'Education des enfans*, de LOCKE, dans lequel on a puisé des préceptes excellens pour des traités d'éducation qui ont paru depuis. Le chapitre de l'*Institution des Enfans*, dans les *Essais de* MONTAGNE, est encore une source où l'on a puisé des connoissances utiles. Tout le monde connoît l'ouvrage du *Citoyen de Genève*, qui a aussi l'éducation pour objet. La *Dissertation de M.* BALLEXSERD. Le *Commentaire de M.* VAN-SVIETEN, sur les Aphorismes de BOERHAAVE, qui traite, avec tant de sagacité, les maladies des enfans & la manière de les conduire dans les premiers temps de leur vie. L'*Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, par feu M. VANDERMONDE. *Le Traité de l'éducation médicinale des enfans en bas âge*, par M. DES ESSARTS.

compter ſur leurs forces. C'eſt en les exerçant & en les accoutumant à tout, qu'on parviendra à les rendre vigoureux.

Les Anglais formeroient une Nation, incomparablement plus forte que la nôtre, ſi l'éducation agreſte qu'ils donnent à leurs enfans, n'étoit en quelque ſorte perdue pour la plûpart, lorſque, maîtres de leurs actions, ils ſe livrent, à notre exemple, à toute la diſſipation vers laquelle la jeuneſſe ſe porte avec tant de facilité. L'ingénieux auteur de la *Lettre ſur les Patagons*, nous donne un exemple frappant de l'uſage où ſont les Anglais de fortifier le corps des hommes, tandis qu'il en eſt encore temps. Dans l'idée que notre Ecrivain ſe fait des Patagons, toute leur éducation eſt une gymnaſtique continuelle. « Docteur, dit-il, à M. Matti, auroit-on » réſolu en Angleterre d'être Patagons » en quelque choſe ? Vous plongez vos

» enfans dans la Tamiſe.... Il y a bien » pis : je me rappelle que dans mon » voyage d'Italie, je rencontrai à Gê- » nes votre chef d'eſcadre, M. HARIS- » SON; il eut la politeſſe de m'inviter » à voir ſon eſcadre.... Au milieu de » nos propos, dans la chambre du con- » ſeil, entrèrent deux enfans avec le » tablier de fatigue, couverts de ſueurs » & de goudron, vrais mouſſes; ils » venoient ſaluer le Commandant, & » ce fut avec un air de confiance & » preſque de familiarité. Qui ſont ces » élèves, lui dis-je?.... *L'un eſt le neveu* » *de l'Amiral* HERVEY *& de Milord* » BRISTOL; *l'autre m'appartient*.... Et » quel ſera leur premier grade? *Mate-* » *lot, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'ils* » *arrivent au commandement.* Ils nous » quittèrent pour grimper aux mâts (*a*). »

(*a*) *Lettre au Docteur* MATTY, *Secrétaire de la*

Indépendament des progrès que doivent faire des hommes ainsi élevés, on peut dire que s'ils conservent ce précieux germe de force & d'agilité, introduit en eux à l'âge où les facultés corporelles demandent à se développer, ils seront utiles à leur patrie à plusieurs égards. On auroit, à la vérité, lieu de craindre que des jeunes gens dont on a fortifié les organes par beaucoup d'exercice, ne soient portés avant l'âge nécessaire, vers les plaisirs de l'Amour : mais l'exemple des habitans de la campagne doit nous rassurer. Avec toutes les qualités requises pour prouver leur vigueur, ils sont plus réservés, ils domptent avec plus d'em-

Société Royale de Londres, sur les Géans Patagons. Cette brochure, qui est une critique de nos mœurs, offre des vues utiles, & dont on pourroit tirer parti jusqu'à un certain point, pour fortifier le corps des jeunes gens.

pire, les passions violentes que nos jeunes gens inactifs, moins affectés de l'Amour par les sens que par l'imagination. *Je veux qu'en la débauche même*, dit MONTAGNE, en parlant d'un jeune homme, *il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ni à faute de force ni de science, mais à faute de volonté* (a) S'il est nécessaire d'arrêter l'explosion des feux de l'Amour, c'est en démontrant les suites funestes qu'elle doit avoir dans un âge trop tendre, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Les anciens athletes s'abstenoient de la compagnie des femmes, afin d'être plus forts & plus vaillans dans les jeux olympiques & dans les gymnases. *Les anciens Gaulois*, dit encore MONTAGNE, estimoient *à extrême reproches d'avoir eu*

(a) Liv. I. Chap. XXV. *L'institution des enfans.*

accointance de femme avant l'âge de vingt ans, & recommandoient singulièrement au hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant leur pucelage, *d'autant que les courages s'amollissent & divertissent par l'accouplage des femmes.*

Aussi ces hommes formèrent-ils une nation courageuse à laquelle rien n'auroit résisté, s'ils n'avoient peu-à-peu dégénéré, en se livrant à la débauche excessive qu'enfante le luxe. Les anciens historiens nous les peignent comme des hommes formidables en ce qu'ils ne craignoient rien, *estimans que fuir étoit chose si honteuse, que mesmes ils ne s'enfuyoient pas des maisons qui s'écrouloient.* (a)

Il a donc été possible de donner aux jeunes gens une vigueur peu com-

[a] *Mémoire des Gaules*, &c. par *Scipion* Dupleix. Liv. I. Chap. IX.

mune & d'en suspendre les effets, relativement aux plaisirs, pendant quelque temps. Quels avantages n'en revient-il pas à la Nation, lorsque ces hommes étant *achevés*, ils dirigent leur force vers l'Amour, avec toute l'énergie d'un tempérament robuste (*a*).

ON observe encore une cause de stérilité qui tient moins à l'homme & à la femme qu'au local qui les environne. Dans le fameux Traité de *l'air & des eaux* (*b*). HIPPOCRATE a

(*a*) Les Loix Gauloises avoient porté l'attention jusqu'à condamner à l'amende un jeune homme duquel la ceinture auroit exédé une certaine mesure, pour être devenu trop gras, *ce qui est*, dit l'historien que j'ai cité dans la note précédente, *une marque ordinaire d'oisiveté & de faiturdise.*

(*b*) Voyez *Dict. de Méd.* art. *Air.* On retrouve encore ce morceau précieux dans l'*Hist. Nat. de l'homme malade*, tom. II. 4e. part. & c'est une obligation que doivent avoir à l'Auteur, les personnes qui ne peuvent pas se procurer un ouvrage aussi considérable qu'est le *Dict. de Médecine.*

développé d'une manière admirable ; les influences de ces élémens, fur tout ce qui fe paffe dans l'économie animale ; & d'après les obfervations de ce grand homme, on peut rendre raifon de la ftérilité ou de la fertilité d'un pays par rapport à fa fituation. Il y a bien de la différence, dit-il, entre une Ville qui eft au nord, & une qui eft au midi ; entre une qui eft au levant, & une qui eft au couchant. Il n'eft pas moins important d'examiner la nature du fol, s'il eft nu, fec, couvert, humide ; s'il eft étouffé & dans un fond, ou s'il eft élevé & froid ; celles des eaux, fi elles font marécageufes, fi elles viennent des montagnes & des rochers ; & enfin, fi elles font dures & crues, douces ou faumâtres (*a*), légéres ou pefantes.

(*a*) On donne ce nom à l'eau des rivières lorfqu'elle eft un peu falée par le mélange de celle de la mer.

LES préceptes donnés par le père de la Médecine, à ceux qui se destinent à cette science, devroient être sçu de tous les hommes qui chérissent la santé. Ce seroit m'écarter du plan de mon ouvrage, que d'extraire de l'article important dont je parle, tout ce qui pourroit avoir un rapport plus ou moins éloigné à mon objet; il est néanmoins quelques observations essentielles, que je vais offrir rapidement à mes lecteurs. HIPPOCRATE considère les Nations entières dans ses observations, mais on doit les rapprocher plus particuliérement des individus; & alors elles deviennent utile pour la plûpart, en les appliquant à l'objet que je traite.

APRÈS les connoissances préliminaires, sur le climat, HIPPOCRATE veut que le Médecin qui se destine à y exercer son art, s'occupe de la manière de vivre des habitans; il obser-

vera, dit-il, s'ils ſont grands buveurs & grands mangeurs, ou s'ils boivent peu, quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup ; s'ils ſont pareſſeux & ennemis du travail, ou bien s'ils aiment l'occupation & l'exercice; c'eſt de-là qu'il doit tirer ſes inductions ſur tout ce qui ſe préſente.

D'APRÈS ce que j'ai dit plus haut, il eſt aiſé de ſentir qu'un mariage dont la ſtérilité aura pour cauſe l'inaction des deux individus, ou des excès dans les alimens, qui dérangent continuellement les fonctions, ſera guérie par les moyens que j'ai indiqués, après qu'on en aura reconnu la cauſe; ce qui ſera facile, pour peu que l'on s'examine en ſuivant les obſervations d'HIPPOCRATE.

TOUTE Ville expoſée aux vents chauds, c'eſt-à-dire, aux vents qui s'élèvent entre le levant & le couchant d'hiver, & qui eſt à couvert des

vents du nord, eſt abondante en eaux; mais ces eaux ſont impures & peſantes.

CETTE obſervation d'HIPPOCRATE ſe confirme très-ſouvent. Des perſonnes obligées de s'éloigner pour quelque temps du lieu qu'elles habitoient, & où elles faiſoient uſage des eaux dont parle notre immortel obſervateur, ſont devenues fécondes dès-qu'elles en ont ceſſé l'uſage.

LES Villes qui ont une mauvaiſe expoſition, & qui ont volontiers des eaux marécageuſes ou des eaux de lacs, ſont expoſées à des variétés continuelles. Si l'été y eſt ſec, les maladies y ſont courtes; ſi l'hiver eſt froid, les hommes y ont la tête fort humide & pleine de pituite..... Ces hommes ont peu de force & de vigueur; ils ne digèrent qu'avec peine..... Le moindre excès les incommode.... Les femmes y ſont mal-ſaines & ſujettes aux

fluxions. Il y en a beaucoup que la maladie, & non pas la Nature, rend ſtériles, ou fait avorter. Les enfans y ont des aſthmes & tombent dans de fréquentes convulſions.... Quand les hommes ont paſſé cinquante ans, ils deviennent paralytiques, ſi le ſoleil leur donne tout d'un coup ſur la tête ou qu'ils y aient ſouffert un trop grand froid.

EN indiquant ainſi le mal, HIPPOCRATE indique en même-temps comment on peut le prévenir. En effet, les variations continuelles de l'athmoſphère influeront peu ſur les corps, ſi on y a habitué ceux-ci; les hommes n'auront rien à craindre des excès s'ils n'ent font aucun; en évitant les maladies on évitera la ſtérilité, puiſque celle-ci en eſt la ſuite, &c.

QUANT aux Villes qui, à couvert des vents chauds, reçoivent les vents

froids entre le couchant & le levant d'été, les eaux y sont froides, & les hommes communément grands & secs.... Ils mangent plus qu'ils ne boivent, ont la tête saine & forte, & la plûpart sont sujets à des ruptures de vaisseaux. Ils ont en été, jusqu'à l'âge de trente ans, de grands & fréquens saignemens de nez, & vivent néanmoins plus long-temps que les autres. La dureté des eaux, leur crudité, leur froideur, rendent beaucoup de femmes stériles, suppriment leurs règles, ou du moins les dérangent considérablement. On attribue encore à ces eaux les difficultés de l'accouchement, & celles que les femmes éprouvent lorsqu'elles veulent nourrir leurs enfans; la crudité & la dureté des eaux détruisant le lait. L'enfance dans ces villes dure plus long-temps qu'ailleurs, & la puberté y est plus tardive.

Les Villes qui ſont tournées au levant, ſont ſans comparaiſon plus ſaines que celles qui ſont au nord & que celles qui ſont tournées aux vents chauds; quand il n'y auroit qu'une ſtade de différence. Les eaux qui y reçoivent les rayons du ſoleil levant, ne ſauroient être que très-claires, très-légères & d'une ſaveur agréable. Les premiers rayons du ſoleil les purifient, & l'air retient long-temps les impreſſions du matin : les hommes y ont le teint fort bon & fleuri, la voix claire & nette, les paſſions aſſez modérées, ce qui eſt un grand point pour la fécondité ; auſſi les femmes y ſont-elles fécondes, & elles accouchent facilement.

Mais les Villes qui regardent le couchant, de manière qu'elles ſoient à couvert des vents du levant, & ne reçoivent que les vents chauds ou les vents du nord ; ces Villes, dit Hip-

POCRATE, ſont néceſſairement malſaines : les eaux n'y ſont pas claires, le ſoleil n'agit ſur elles que lorſqu'il eſt déjà fort haut. Tous les matins, pendant l'été, il ſouffle des vents froids & il tombe de la roſée ; le reſte de la journée le ſoleil brûle & deſſéche les hommes, c'eſt pourquoi ils n'ont ni force ni couleur, & ſont ſujets à une infinité de maladies. Ils ont de plus la voix rude & enrouée, à cauſe de la groſſiéreté & de l'impureté de l'air, qui ne peut être purgé par les vents ſecs du nord, qui n'y ſont pas de longue durée ; & parce que ceux qui ſoufflent ſont très-humides & très-pluvieux. Les vents du couchant reſſemblent parfaitement à ceux de l'automne ; & la ſituation de ces Villes, leur donne une température à-peu-près pareille à celle de cette ſaiſon, à cauſe du changement qui y arrive dans un même jour ; le matin

& le soir y sont d'une température entièrement opposée.

Rien ne démontre mieux les effets salutaires qui doivent résulter de la situation favorable d'un pays, que la longévité des habitans du *Petit-Clery* en Clermontois. Quoique ce Village ne consiste qu'en 25 feux, il s'y trouvoit à la fin de l'année 1768, douze personnes en très-bonne santé qui avoient entr'elles 993 ans 2 mois (*a*). Il est étonnant qu'il se trouve, dans un aussi petit Village, un aussi grand nombre de personnes d'un âge avancé ; il faut attribuer ce bonheur à sa position. Il est près de la Meuse sur une petite montagne, à l'aspect du nord, & au pied de laquelle est une petite prairie, environnée

(*a*) *Journ. Encyclop.* Décembre 1768. Ces douze personnes sont trois hommes, & neuf femmes ou filles.

vironnée de belles plaines, & éloignée des bois.

Ce qu'Hippocrate a dit des eaux jusqu'à présent, s'est trouvé lié avec ses observations sur la situation & la température des Villes. Il revient ensuite au premier objet, qu'il n'a fait qu'indiquer. Il examine quels biens & quels maux doivent résulter de l'usage des eaux, relativement à leurs propriétés. Je laisse avec regret ce qui paroît s'écarter du plan que j'ai tracé pour ne m'occuper que de ce qui y a un rapport immédiat.

Les eaux des marais, celles des lacs, & en général toutes les eaux croupissantes, doivent être nécessairement chaudes en été, épaisses & de mauvaise odeur, parce qu'elles ne coulent point, qu'elles reçoivent toujours l'égout des pluies, & qu'elles sont brûlées par le soleil. En

hiver, elles feront froides, glacées & troubles, lourdes & groffières. Ceux qui boivent habituellement de ces eaux, font la proie d'une infinité de maladies. Elles caufent des obftructions aux principaux vifcères, elles décharnent le vifage & amaigriffent tout le corps. Les femmes qui en font ufage conçoivent avec peine, accouchent difficilement: elles mettent au monde des enfans fort gros, bourfouflés; mais qui dans la fuite tombent en confomption, & font toujours mal fains & fujets à plufieurs accidens. Souvent il arrive auffi que les femmes croient être groffes, & quand le terme eft venu, cette groffeffe s'évanouit.

Les plus mauvaifes eaux après les précédentes, font celles qui coulent des rochers, car elles font dures; & celles qui viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, & où il naît du fer, du cuivre,

de l'argent, de l'or, du soufre, du vitriol, du bitume ou du salpêtre; ces eaux passent avec peine, & empêchent le ventre de faire ses fonctions.

Les meilleures sont celles qui viennent des lieux hauts & des collines, qui n'ont qu'une terre sabloneuse, car elles sont douces & limpides; elles sont chaudes en hiver, & froides en été; ce qui marque qu'elles ont leurs sources très-profondes. Mais il faut sur-tout faire grand cas de celles qui coulent ver le levant, & particuliérement vers le levant d'été. Toutes celles qui sont salées, âcres & crues, sont en général très-mauvaises à boire; il y a cependant certains tempéramens & certains maux auxquels elles sont fort utiles.

On met au dernier rang des eaux, celles qui coulent vers le midi, & en-

tre le levant & le couchant d'hiver; mais elles sont moins dangereuses dans les pays froids que dans les pays chauds.

Les personnes qui ont le ventre dur, constipé & disposé à s'enflammer, doivent user des eaux les plus douces, les plus légères; & ceux qui l'ont mou, humide, pituiteux, doivent chercher les plus dures, les plus crues & un peu salées, car elles consumeront cette pituite & cette humidité.

Toutes les eaux qui cuisent facilement les légumes, qui fondent & pénètrent les viandes, lâchent par conséquent le ventre & lui communiquent leurs vertus; celles qui sont crues & dures, & qui cuisent difficilement ces mêmes viandes, ne peuvent que dessécher & resserrer.

Les eaux de pluie sont très-légè-

tes, très-douces, très-délicates, très-claires. (a)

Les eaux de glace & de neige sont toutes très-mauvaises, car toute eau qui a été gelée ne recouvre jamais sa première qualité.

La pierre, la colique néphrétique, la strangurie, l'ardeur d'urine, la sciatique & les tumeurs, viennent particuliérement aux hommes qui boivent de toutes sortes d'eaux, dont la source est fort éloignée, ou dans lesquelles d'autres eaux de rivières, de lacs & de marais se déchargent. Il est impossible qu'une eau ressemble à une autre; l'une est douce, l'autre salée & alumineuse; celle-ci est froide, celle-là est chaude, &c. Rien n'est plus impor-

[a] Ces bonnes qualités dépendent de la pureté de l'air, mais il n'est pas toujours dans cet état & l'eau contient alors des matières grossières, qui exigent la distillation pour la rendre légère & plus pure.

tant que cet examen, continue HIPPOCRATE, & la plus grande partie de nos maladies, viennent des cauſes que nous avons ſous les yeux, que nous ſecondons au lieu de les détruire.

ON ne peut ſe refuſer à croire que l'air & l'eau n'aient une action ſenſible ſur la multiplication de l'eſpèce, & que les différences qu'ils font naître ne ſoient très-remarquables. C'eſt ce qui faiſoit dire à HIPPOCRATE, en conſidérant les variétés des ſaiſons & celles des terreins; il en eſt de même des hommes, ſi l'on y prend garde de près; dans les uns, la Nature eſt la même que celle des montagnes, des forêts, & des lieux arides; dans les autres, elle eſt ſemblable à celle des terres légères & humides; dans ceux-ci, elle eſt la même que celle des pays qui ont des prairies & des marais; & dans ceux-là, on reconnoît la nature

des plaines & des lieux découverts & secs: les variétés des saisons, qui changent la nature des choses son grandes, & en grand nombre; les diversités qu'elles causent ne le sont pas moins.

Notre observateur, pour prouver à quel point la température du climat influe sur la vigueur, & par conséquent sur la fertilité des hommes, expose les réflexions que lui ont suscitées ses observations. L'Asie, dit-il, diffère de l'Europe, par la nature des plantes & des hommes; car tout vient plus beau & plus grand en Asie qu'en Europe. La température des saisons & leur égalité en sont cause; or, ce qui contribue le plus à la bonté & à l'accroissement des choses qui naissent dans un pays, c'est la température de l'air. Ce n'est pas que le climat de l'Asie soit égal en tout, continue notre Auteur, je ne parle que de cette partie qui est la

plus tempérée.... On y élève les enfans avec plus de facilité, les hommes y sont mieux constitués, plus beaux, plus grands & mieux faits; quant à la taille & à la beauté de la voix, il n'y a presque pas entr'eux de différence; de sorte, qu'on peut assurer que ce climat approche plus que tout autre de la constisution la plus naturelle & la plus tempére; mais il est impossible que la force, le courage, la vigueur & la patience dans les travaux, accompagnent de telles constitutions; le goût & l'instinct n'y sont pas constans; un sexe ne se borne point uniquement à l'autre, entraîné par la volupté..... Il en est de même en Égypte & en Lybie.

En parlant des peupleet qui habitent les bords du Phase, HIPPOCRATE observe que leur pays est marécageux, chaud, humide & couvert. En tout

temps, dit-il, il y tombe des pluies très-fortes, & ses habitans vivent dans les marais, & bâtissent au milieu des eaux. Ils vont rarement dans les Villes; mais ils courent çà & là dans de petites barques qu'ils font d'un seul tronc d'arbre. Ils ne boivent que des eaux chaudes, stagnantes, qui sont corrompues par le soleil, & grossies par les pluies. Le Phase même n'est qu'une eau dormante; de tous les fleuves, c'est le plus tranquille & le plus lent. Les fruits que mangent le Phasiens, sont avortés, imparfaits, sans saveur; l'excessive humidité ne leur permet pas de mûrir comme il faut; c'est cette humidité qui rend l'air de ce climat fort épais & grossier; tout cela joint ensemble, fait que les habitans du Phase diffèrent des autres hommes par la figure: ils sont excessivement grands & horriblement gros. Ils sont pâles &

défaits comme les malades qui ont la jaunisse, ils sont lâches dans les travaux.

A la constitution de ces Asiatiques, HIPPOCRATE oppose les Sauromates Européens qui habitent près du Palus Méotide. Les femmes montent à cheval, lancent le javelot, & combattent pendant qu'elles sont Vierges. Il faut qu'elles aient tué trois de leurs ennemis pour obtenir la permission de se marier; elles n'habitent avec leurs maris qu'après avoir fait le sacrifice ordonné par la Loi. Celle qui se marie, est dispensée de monter à cheval & d'aller à la guerre, à moins que le pays ne soit forcé de prendre les armes pour quelque grande nécessité. Elles n'ont que la mamelle gauche; car pendant qu'elles sont jeunes, les mères ont grand soin de leur brûler la mamelle droite avec un instrument d'airain fait

exprès; de ſorte que cette mamelle ne pouvant croître, toute la force & la nourriture ſe portent à l'épaule & au bras droit.

On devoit obſerver beaucoup de différence entre la conſtitution de ces Peuples & celle des Phaſiens; la coutume où étoient les premiers, de diſpenſer les femmes de monter à cheval lorſqu'elles étoient mariées, contribuoit à la multiplication de l'eſpèce, car une cauſe aſſez ordinaire de ſtérilité, eſt le trop fréquent exercice à cheval; les Scythes en ſont la preuve.

Ces Peuples, qu'on appelle *Nomades*, dit Hippocrate, parce qu'ils n'ont point de maiſons, & qu'ils habitent dans des chariots, (*a*) demeu-

[*a*] Ces chariots ont quatre ou ſix roues, ils ſont couverts de tapis & faits comme des maiſons à pluſieurs étages. Ces maiſons ambulantes ſont traînées par deux à trois paires de bœufs.

rent dans un même lieu tant qu'ils y trouvent du fourrage; quand ils ont tout consommé, ils décampent & vont ailleurs. Les femmes vivent dans ces chariots, & les hommes les suivent à cheval à la tête de leurs troupeaux & de leurs haras. Il n'y a point de nation moins féconde, & où les animaux soient & moins nombreux & plus petits. Les hommes se ressemblent tous; ils sont gras & charnus; leurs jointures sont lâches & abreuvées d'humeurs, comme tout leur corps. Cette masse de chair & cette graisse, sont ce qui les rend tellement ressemblans, qu'un homme n'y diffère presque pas d'un autre homme, ni une femme d'une autre femme. Cela vient aussi en partie, dit encore notre immortel Observateur, de ce que les saisons étant toujours égales, il n'arrive aucun changement physique, ni aucune altération dans la semence, si ce n'est

par quelque maladie, ou par quelqu'accident fort violent & fort rare. (*a*)

Ce que j'ai dit ailleurs de l'humidité & de l'embonpoint excessifs qui causoient la stérilité, est confirmé par Hippocrate au sujet des peuples dont il fait la description. La plupart des Scythes, & généralement tous les *Nomades*, se brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les

[*a*] La situation du Pays dont parle Hippocrate, est telle, que les habitans y ressentent toujours les vents de bise, que les neiges, les glaces & les eaux rendent extrêmement froids. L'hiver y est perpétuel; l'été n'y dure que peu de jours, lorsque le soleil à la fin du solstice d'été s'approche de ce Pays, & alors sa chaleur est très-foible. Les Scythes ont toujours la même nourriture, & les mêmes habits, hiver & été; l'air qu'ils respirent est toujours le même, épais & humide, & ils n'ont pour boissons que des eaux de neige & des eaux glacées. C'est de cette uniformité générale, qu'Hippocrate tire la ressemblance constante des individus au physique & au moral, ainsi qu'on le verra encore bientôt.

cuisses & les lombes, à cause de l'excessive humidité qui les relâche & les énerve; ils n'ont ni la force de tendre un arc, ni celle de lancer un javelot; mais quand ils se sont brûlés, les jointures sont plus fortes, leur corps devient plus robuste & plus ferme. Ils n'en sont néanmoins pas plus propres à la fécondité; les Scythes sont les plus stériles de tous les Peuples. La plupart même sont impuissans; s'acquittent des devoirs propres aux femmes, & parlent comme elles. On les appelle les efféminés. Quand ils approchent de leurs femmes & qu'ils ne se trouvent plus hommes, ils ne doutent point qu'ils n'aient offensé les Dieux, qui pour se venger, leur font sentir ces effets de leur colère. Ils prennent des robes de femmes, & avouant publiquement leur impuissance, ils vivent en femmes & en font toutes les fonctions.

On retrouve encore ici cette vérité de tous les temps & de tous les lieux, que le peuple est la partie la plus saine d'un état pour la multiplication de l'espèce. Cette impuissance dont nous parlons, n'attaque jamais les pauvres; *il n'y a*, dit Hippocrate, *que les nobles & les riches qui en sont atteints, parce qu'ils vont toujours à cheval ou en chariot, au lieu que les pauvres vont à pied.* Il observe encore, que les Scythes ont le teint & les cheveux roux, & que la fécondité n'est pas propre aux tempéramens de cette nature. A l'égard des femmes, leur humidité & leur graisse s'opposent à la conception, en bouchant l'orifice de la matrice; leurs esclaves sont très-utiles à la Nation; chargées de tout le travail & faisant un exercice continuel, elles sont fort maigres, & par-là conçoivent avec une facilité dont la Nation se

trouve heureuſe. Ces eſclaves empêchent ſeules le dépériſſement trop rapide de l'eſpèce dans ces climats.

PAR la force de ſon génie, HIPPOCRATE s'étoit élevé au-deſſus des idées ſuperſtitieuſes de ſon temps, & il en donne la preuve, en voulant diſſuader ſes contemporains de la croyance dans laquelle ils étoient, que l'impuiſſance & la ſtérilité étoient une maladie envoyée par les Dieux, pour punir les hommes de leurs fautes. Si cela étoit, s'écrie ce Médecin Philoſophe, elle arriveroit aux pauvres comme aux riches, & encore plutôt aux premiers, car les pauvres honorent bien moins les Dieux. En effet, continue-t-il, ce ſont les riches qui leur font des ſacrifices, qui leur élèvent des temples, qui leur érigent des ſtatues, & qui leur font mille offrandes & mille dons; ce que les

pauvres ne ſont pas en état de faire. Le plus ſouvent même, ces derniers, au lieu d'honorer les Dieux, murmurent & blaſphêment contre eux, à cauſe du partage ſi inégal qu'ils font des richeſſes. La punition de tous ces crimes devroit donc plutôt tomber ſur les pauvres, que ſur les riches qui n'y ont point de part. .... Mais cette maladie ne vient des Dieux que comme les autres, & elles ont toutes leurs cauſes dans la Nature !

C'est également à ces cauſes qu'Hippocrate attribue les variétés qui s'obſervent en Europe dans l'eſpèce humaine. Les autres Européens, dit-il, diffèrent entr'eux par la taille & le viſage, à cauſe des variations fréquentes des ſaiſons ; en effet, ils ont de longs hivers, & des étés inſupportables ; de grandes pluies, de grandes ſéchereſſes, & de grands vents, qui produiſent

des changemens conſidérables; & ces changemens apportent les différences que l'on remarque dans les générations; car la ſemence n'eſt pas toujours la même dans le même homme, étant tous autre l'hiver que l'été, & pendant les ſécheresſes que pendant les pluies. Voila pourquoi les Aſiatiques ſe reſſemblent bien plus que les Européens.... Par-là l'on trouve auſſi la raiſon de la différence des mœurs. Tous ceux qui habitent un pays montagneux, rude, fort élevé, fort ſec, éprouvent des changemens conſidérables; & par conſéquent, ils ſont plus grands, plus agiſſans, & plus courageux; & ces ſortes de tempéramens ne peuvent manquer d'être cruels & féroces. Mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé, étouffé & plein de prairies, plus ſujet aux vents chauds qu'aux vents froids, & qui n'ont que

des eaux chaudes, ſont gros & charnus; ils ont les cheveux noirs; ils ſont eux-mêmes plus noirs que blancs; ils ont moins de phlegme que de bile, & n'ont ni tant de force, ni tant de courage que les premiers, à moins que l'habitude ne leur donne les qualités que la Nature leur refuſe : mais s'ils ont dans leurs pays des rivières, où ils puiſſent faire couler les eaux de pluie & les eaux croupiſſantes, ils ſont fort ſains, & leur teint eſt fort bon. Si au contraire, ils n'ont point de rivières, & qu'ils ſoient obligés de boire des eaux croupies & puantes, il eſt de toute néceſſité qu'ils aient le ventre & les viſcères mal diſpoſés.

CEUX qui habitent un pays élevé, découvert, expoſé aux vents, & où il y a abondance d'eaux, ſont grands & preſque tous ſemblables, mais ils ont moins de courage & plus de douceur.

CEUX qui demeurent dans des pays nus, maigres & secs, & qui ne sont point sujets à de grands changemens ont le corps dur & robuste, & sont plus blancs que noirs, ils sont arrogans, colères, opiniâtres & entêtés.

PAR-TOUT où l'on éprouve des changemens de saisons très-fréquens, là on trouve des hommes d'une figure très-différente & qui ne se ressemblent en rien, ni pour la complexion, ni pour les mœurs.

CELA vient premièrement des changemens de la Nature, ensuite du terroir où l'on est nourri, & des eaux que l'on est obligé de boire : on trouvera presque toujours que les hommes, & pour la figure & pour les mœurs, ressemblent naturellement aux pays qu'ils habitent. Dans tous les lieux où la terre est grasse, molle, aquatique ; où les eaux sont si peu profondes

qu'elles sont chaudes en été & froides en hiver ; où les saisons sont fort tempérées, les hommes y sont très-charnus, pesans, sans force & sans vigueur, & pour l'ordinaire fort brutes ; ils n'aiment qu'à dormir : c'est la lâcheté & la paresse même, & ils n'ont ni esprit, ni adresse pour les Arts.

Mais par-tout où le pays est nud, ouvert & rude, où l'on sent les rigueurs de l'hiver & les ardeurs de l'été, vous y trouverez des hommes maigres & tout velus ; qui sont vigoureux & robustes, vigilans & laborieux, arrogans & opiniâtres, plus féroces que doux, propres aux arts & nés pour la guerre ; en un mot, tout ce qui vient dans quelque terre que ce puisse être, se sent des qualités de la terre qui le produit.

Ces immortelles observations d'Hippocrate, confirmées pour la plûpart

depuis plus de deux mille ans, & qui annoncent les vastes connoissances de l'Auteur, ne paroissent être contredites aujourd'hui, que par ceux qui ne font aucune attention aux catastrophes qui ont changé la nature des choses. Sans parler des changemens arrivés sur notre globe par des causes qu'il renfermoit dans son sein; l'ouvrage des hommes, depuis tant de siécles, a du occasionner des variations dans quelques contrées. On a vu, lorsque j'ai parlé des tempéramens, que celui qui dominoit chez les habitans des environs de la Grèce, a passé en France; que celui des Suédois est le même; & qu'avant cinquante ans il deviendra la constitution dominante en Russie. Ces changemens, ouvrage d'une longue suite de siécles, ne sont-ils pas aussi celui des hommes? .... Ils ne tiennent pas, dit plaisamment le P. Castel, regis-

tre de toutes les ſingularités qu'ils introduiſent dans la Nature. Ne pourroit-on pas dire que les marais deſſéchés, les vaſtes forêts abattues, le mélange du peuple des campagnes avec celui des villes, le changement dans les mœurs, dans les alimens, &c. ont concouru à introduire dans chaque nation des variétés relatives à ſa conſtitution, & qui peu-à-peu ont éloigné ou rapproché des hommes de leur conſtitution primitive ou dominante. Les anciens Romains, par exemple, du peuple le plus foible de l'Italie, devinrent le plus robuſte, à force d'exercice & de travail. Il tendoit vers ſa première foibleſſe, ſur la fin de la république; mais malgré cette dégénération, PLINE nous dit que dans le dénombrement qui fut fait des habitans de Rome, ſous l'empire de VESPASIEN, il ſe trouva un grand nombre de citoyens

d'une vieilleſſe extraordinaire, & deux entr'autres, qui avoient 150 ans. Ce phénomène ne parut jamais dans Rome moderne (*a*).

MALGRÉ ces changemens ſurvenus dans la conſtitution dominante des peuples, changemens dans leſquels la Nature n'eſt pour rien, ſi je peux m'exprimer ainſi, & qui ſont l'ouvrage des hommes; il faut convenir que de la juſteſſe des obſervations d'HIPPOCRATE, on doit tirer, à l'aſpect ſeul d'un pays, des conjectures ſur la ſtérilité ou la fécondité de ſes habitans. Ces mêmes obſervations indiquent encore les moyens de remédier à la ſtérilité, pour peu qu'on y faſſe attention; car la cauſe du mal une fois miſe en évidence, y a t il quelqu'un qui ne s'attache à l'anéantir?

(*a*) Voyez *les abus de la Saignée*, &c. Paris, 1759, §. 65.

néantir ? Ce qu'HIPPOCRATE a écrit pour les Nations, chaque individu en peut profiter : de ce qu'a dit ce grand homme de l'impuiſſance & de la ſtérilité des Nomades & des Phaſiens, un homme peut répandre la fertilité ſur ſon mariage, ſi trop d'embonpoint, une conſtitution phlegmatique, le défaut d'exercice, s'oppoſent à la conception.

LES mauvaiſes qualités attribuées à certaines eaux cauſant la ſtérilité, on a vu celles dont on devoit faire uſage pour entretenir l'équilibre, ſi néceſſaire dans l'économie animale pour l'exercice des fonctions.

ON a vu également quels ſont les terreins peu favorables à la *végétation* des hommes ; (qu'on me permette cette expreſſion) & de-là on peut connoître quels lieux doivent occuper, de préférence, l'homme & la femme qui

desirent laisser à la postérité des rejetons sains & vigoureux.

Il y a une sorte de stérilité qui ne peut être guérie qu'en s'éloignant du lieu que l'on habite d'ordinaire, quoique l'air qu'on y respire, & l'eau que l'on y boit, n'aient aucune mauvaise qualité. Elle a sa cause dans une sorte d'inaction & d'indolence de l'homme & de la femme, puisque les voyages suffisent pour rendre leurs embrassemens féconds. Mille exemples prouvent la vérité de ce que j'avance. Un homme de distinction, marié depuis long-temps, sans pouvoir jouir du plaisir d'être père, le devint après avoir fait près de trois cens lieues pour se rendre à une ambassade où il avoit été nommé. Il demeure trois ans dans sa place sans donner d'autres marques de sa capacité; il obtient la permission de revenir dans sa

patrie; il y eſt à peine, qu'il a de fortes raiſons d'eſpérer que bientôt il ſera père d'un ſecond enfant. Cette ſtérilité eſt triſte, ſans doute, parce qu'on ne peut pas conſeiller à tous ceux qui ſont dans ce cas-là, d'aller eſſayer leurs forces à trois ou quatre cent lieues de leur pays; mais la différence des états ſert à rapprocher & réunir les effets. Les perſonnes du peuple ont des pélerinages, où l'homme & la femme ſont obligés de ſe rendre à pied, pour attirer la bénédiction du ciel ſur leur mariage; le Saint qu'ils vont invoquer eſt preſque toujours à pluſieurs journées de leur habitation, & la marche ſalutaire à laquelle ils ſe ſoumettent, compenſe la diſtance des lieux; enſorte que quarante ou cinquante lieues à pied, équivalent au moins à quatre ou cinq cens, faits avec toutes les commodités que ſe procurent les gens riches.

Tous les Peuples que nous connoissons, s'exercent le corps certains jours de l'année par des mouvemens, qu'il faut regarder comme salutaires; telle est la danse chez nous. Cet usage est certainement utile parmi toutes les Nations, pour la propagation de l'espèce; & une loi qui interdiroit la danse dans quelques Royaumes de l'Europe, où il ne reste plus que ce moyen de faire faire un peu d'exercice à une partie des femmes, donneroit atteinte à la population.

Il en est de même de la musique; on sait que l'action de chanter exerce la poitrine, fortifie les organes de la respiration, atténue les fluides, augmente la chaleur, à cause du mouvement continuel de la poitrine, dans l'inspiration & dans l'expiration, & du choc de l'agitation que l'air y souffle. Il est donc des circonstances où le chant est favorable à la génération; ne

feroit-ce que par la gaieté qu'il répand fur les efprits.

Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, que les plaifirs de l'Amour trop fréquens caufent la ftérilité, & on en a des exemples. C'eft donc un moyen d'éviter ce malheur, que d'attendre, pour procéder à la génération, des fignes non équivoques du befoin de la jouiffance. Il eft néanmoins pour chaque peuple, ou plutôt pour chacun des individus qui le compofent, une faifon, un jour, peut-être une heure, où d'heureufes circonftances peuvent influer fur les plaifirs & les rendre féconds.

Si tous les hommes avoient le même tempérament, la manière de vivre uniforme, & que la température de l'air fût égale dans tous les pays, on pourroit, comme cela fe pratique dans quel-

ques cantons des Indes, faire uſage du *claperman*, pour réveiller les époux & les obliger à réunir leurs efforts pour donner des citoyens à la patrie. Mais il s'en faut bien que le devoir du mariage puiſſe être commandé par un tambour; cette fonction, comme on l'a vu en traitant du *congrès*, eſt libre, indépendante, capricieuſe, quelquefois rebelle à tout, excepté au tempérament qui varie dans tous les hommes. L'air, les alimens, &c. influent à la vérité ſur nos fonctions, mais ils n'y cauſent qu'une variation paſſagère, & dont il faut profiter ſi elle s'offre ſous des auſpices favorables. Il n'en eſt pas moins vrai, que dans beaucoup de mariages, même très-fertiles, les enfans naiſſent conſtamment dans la même ſaiſon, & c'eſt à une certaine diſpoſition du climat favorable au tempérament des époux, que ces alliances doivent leur

fertilité. Pourquoi les saisons n'influeroient-elles pas sur le corps, elles qui ont dans plusieurs sujets une sorte d'autorité sur l'esprit ? Le célèbre THOMSON ne composoit guère que pendant l'automne; & le fameux MILTON avoit le génie brillant la moitié de l'année, depuis la fin de Septembre jusqu'au mois de Mars, & il s'éteignoit en quelque manière les six autres mois, qui forment le printemps & l'été.

IL ne peut y avoir un thermomettre universel en Amour; la saison pendant laquelle un Européen se livre avec le plus d'ardeur aux plaisirs, est peut-être le temps où l'Africain s'occupe peu de la volupté. Ces différences peuvent être rapprochées de beaucoup, puisque sous le même climat, dans la même ville, le peu d'uniformité qu'il y a entre les tempéramens de chacun des individus, produit des effets différens.

MALGRÉ les exceptions qui sortent de la loi générale, on peut dire que la plupart des conjonctions charnelles qui se font pendant les ardeurs de l'été, sont stériles. La chaleur, en excitant une transpiration abondante, relâche trop les fibres; la liqueur prolifique n'a pas toute sa perfection, & les efforts réunis de l'homme & de la femme sont inutiles (*a*). Ce seroit vainement que les Indiens s'efforceroient de multiplier durant les chaleurs excessives qu'ils ressentent quelquefois. Ceux qui habitent l'Isle de Java, sont portés vers la jouissance avec une sorte de fureur les trois quarts de l'année; & en été, les rayons du soleil sont si brûlans, que les lions, les léopards, les loups, se réfugient dans

(*a*) Il ne faut pas prendre pour une disposition à la fécondité, la mesure du plaisir pendant les chaleurs; si ce plaisir paroît se prolonger pour quelques personnes, c'est une marque de plus de la foiblesse des organes.

l'eau, où ils s'enfoncent jusqu'aux narines pour se mettre à couvert de la chaleur, tandis que les hommes sont contraints de monter sur la cime des arbres les plus élevés, pour y respirer un air moins enflammé. Ils ne s'occupent alors que de leur conservation.

L'Automne est plus favorable à la population; à proportion que les chaleurs vives s'appaisent, nos organes reprennent du ressort : & d'ailleurs les variations qui règnent dans l'atmosphère pendant l'automne, influent avec avantage sur les germes qui doivent perpétuer notre existence.

L'Hiver est nommé le sommeil de la Nature; il semble, en effet, que tous les êtres soient engourdis durant cette saison; & les glaces, les neiges & les pluies froides, doivent amortir les feux de l'Amour. Il s'en faut de beaucoup cependant, que les hommes qui habi-

tent les grandes villes, & qui y jouiſſent d'une certaine aiſance, ſe reſſentent des rigueurs de l'hiver, comme le peuple qui vit dans les campagnes. Auſſi, on peut dire, que les premiers chez qui tout eſt factice, juſqu'à l'Amour, choiſiſſent pour leurs plaiſirs une ſaiſon qui ne leur eſt pas favorable. L'oiſiveté, le luxe de la table, les moyens qu'on emploie pour s'oppoſer au froid, communiquent au corps une chaleur contre nature, dont les voluptueux profitent. Ils s'épuiſent vainement dans une ſaiſon qui n'eſt pas celle où la plupart des femmes ſont diſpoſées à concevoir; & ſemblables à ces plantes délicates qu'on oblige à produire des fleurs à l'inſçu de la Nature, leur règne eſt paſſé lorſque celui de tous les êtres revient avec les beaux jours (*a*).

(*a*) La paſſion qui domine les gens riches en hiver

La Nature au printemps, belle, riche, féconde,
Varie à chaque instant le théâtre du monde.

TOUT s'anime, croît & se multiplie pendant cette saison ; elle agit sur les animaux comme sur les plantes ; c'est elle qui redonne à la terre les beautés que les rigueurs du froid avoient ternies ; l'homme sent renaître des desirs qu'il peut satisfaire ; tout le porte vers la propagation de son espèce..... O vous, qui suivez les loix de la Nature ! le spectacle qu'elle présente à vos yeux vous

---

& qu'ils prennent pour de l'Amour, leur est très-préjudiciable. Ils sont obligés de rompre l'harmonie qui doit régner entre l'air & les hommes ; celui quils respirent dans leurs appartemens est un air *commandé*, qui diffère de beaucoup de l'air extérieur auquel ils n'osent s'exposer. Ils ont obligation de leurs jouissances à l'habileté de leur cuisinier, aux liqueurs spiritueuses dont ils font usage, aux ingrédiens tirés des quatre parties du monde qui se trouvent réunis parmi leurs alimens.... C'est ainsi que l'on prétend forcer la Nature à favoriser les passions.

prescrit vos devoirs. Les plantes ! Les animaux ! . . . . . Pouvez - vous faire un seul pas sans découvrir cette révolution générale qui échauffe la Nature entière ?

Dès le premier beau jour que le PRINTEMPS ramène,
Les zéphyrs font sentir leur amoureuse haleine ;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille sons lascifs, célébrer ta présence :
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux.
Enfin, les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour & de desir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir :
Tant on aime à te suivre, & ce charmant empire

Que donne la beauté ſur tout ce qui reſpire. (*a*).

Ces feux qui embrâſent les animaux, indiquent aſſez que le printemps eſt la ſaiſon où les êtres ſe multiplient avec facilité. C'eſt le moment où la Nature donne à l'homme l'énergie & la vigueur néceſſaires pour la propagation de ſon eſpèce. L'homme robuſte, s'apperçoit de l'activité des eſprits qui bouillonnent dans ſes veines : favoriſé par des ſonges agréables, il s'empreſſe de jouir des plaiſirs qui l'appellent, il s'y livre tout entier.... Il ne calme ſes tranſports que dans la crainte de s'oppoſer au but où tendent ſes embraſſemens. N'oppoſons pas à cet homme, ceux qui ont forcé le plaiſir durant l'hiver : ſi le printemps fait quelque choſe pour eux, c'eſt en

---

(*a*) Traduction du commencement de LUCRÈCE, par le Sr. d'HESNAUT.

accélérant la végétation ; incapables de ſentir ſes influences voluptueuſes, inſenſibles au ſpectacle raviſſant de la fécondité univerſelle, ils attendent triſtement que des végétaux ſalutaires aient réparé les déſordres qu'ont excités leurs paſſions.

On a tellement ſenti l'influence des ſaiſons ſur les corps, qu'on a cru reconnoître que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elles reparoiſſoient ; c'eſt-à-dire, que les quatre parties du jour étoient comparées aux ſaiſons. En conſéquence, on a dit que le commencement du jour où l'air eſt chaud & humide, avoit dans toute ſaiſon les influences du printemps ; le milieu du jour étoit comparé à l'été, le ſoir à l'automne, & la nuit à l'hiver. Ces diſtinctions, qui influent dans les mala-

dies, peuvent ce me ſemble être négligées par les hommes qui jouiſſent d'une bonne ſanté, & ce ſeroit être eſclave de ſa pendule, ſi on avoit beſoin de la conſulter alors.

C'EST le tempérament & les ſignes qui annoncent le véritable deſir qui doivent nous guider dans les exploits amoureux. Il eſt des hommes ſi ſinguliérement affectés, que les ténébres qui couvrent la terre, voilent à leur imagination les plaiſirs de la nuit; il en eſt d'autres qui ont beſoin de recueillement pour les goûter; ce ſeroit infructueuſement que leur épouſe voudroit tirer parti de ſa beauté, pendant que le ſoleil en relève l'éclat. Semblables à ce peintre qui regardoit pendant quatre heures les perſonnes dont il vouloit faire le portrait, & qui de retour à ſon attelier eſquiſſoit & finiſſoit le tableau; ces hommes puiſent leur vigueur dans

les yeux de leur femme, & attendent que la nuit en ait caché la beauté pour se livrer à l'impression qu'ils ressentent (*a*).

NULLE règle sur laquelle on puisse statuer pour déterminer l'heure à laquelle les époux en général, doivent se communiquer leur amour : les exceptions sont infinies, & variées par des circonstances trop nombreuses, pour qu'on puisse en faire mention. Il y a quelques règles générales, ausquelles néanmoins je ne conseillerois pas à tous les époux de s'astreindre ; quelques Médecins, par exemple, s'opposent à ce qu'un homme caresse

(*a*) TAVERNIER dit qu'un Arménien marié depuis dix ans, n'avoit jamais vu sa femme, & ne l'avoit jamais oui parler ; parce que quand elle alloit coucher avec son mari, elle n'ôtoit son voile qu'après avoir éteint la lumière, & qu'elle se levoit toujours avant le jour, ne mangeant d'ailleurs jamais avec son époux. (*Voyages. Liv.* 4. *chap.* 8.)

ſa femme après le repas, *parce que la ſemence*, diſent-ils, *ne peut produire en ce temps que des enfans mal conſtitués* (*a*). Si de l'union des ſexes il peut réſulter un mal dans ce cas, je crois que l'enfant n'en ſera pas la victime : la liqueur ſéminale, étoit préparée avant que l'homme eût donné des alimens à ſon eſtomac, elle étoit dans les réſervoirs qui lui ſont deſtinés & qui n'ont aucune communication immédiate avec l'eſtomac, qui d'ailleurs ne peut influer ſur cette liqueur auſſi promptement qu'on voudroit le ſuppoſer, & l'altérer au point qu'il dût en réſulter un individu *mal conſtitué*. L'homme ſeul peut en être incommodé, parce que la digeſtion dans beaucoup de perſonnes ſe fait avec peine, & que l'ardeur que l'on apporte au plaiſir, doit y cauſer quelque retarde-

(*a*) Nouv. Edit. du *Tableau de l'Amour Conjugal*. Tom. premier. pag. 229.

ment. Il est d'ailleurs des hommes qui n'ont aucune activité en Amour, s'ils n'ont donné des alimens à leur estomac, & ce seroit vainement qu'on leur offriroit le plaisir, tandis que ce viscère annonce qu'il a besoin de nourriture. Quiconque a faim, ne doit pas travailler (*a*).

Je ne conseillerois pas aux personnes dont la poitrine est serrée & par conséquent foible, de se livrer à l'Amour immédiatement après le repas; la respiration est laborieuse chez ces personnes-là; elle devient encore plus dif-

---

(*a*) *Ubi fames, laborandum non est.* HIPPOCRATE. *Aphor.* XVI. Sect. II. L'estomac influe sur la liqueur prolifique, comme sur toutes celles du corps; mais c'est seulement après la digestion faite, & lorsque le chyle, d'où émanent tous nos fluides, a passé dans les vaisseaux. Si l'estomac fait mal ses fonctions, toutes nos parties s'en ressentent, la tête sur-tout, & la machine se dérange; mais encore une fois, un homme peut mourir d'une indigestion après avoir fait un enfant sain & bien constitué.

ficile lorſque l'eſtomac eſt plein. Ils doivent attendre que le jeu des organes qui nous font reſpirer, ſoit plus libre & puiſſe ſe prêter aux mouvemens qu'ils exécutent toujours avec un peu de peine.

D'HABILES Médecins aſſurent auſſi que les plaiſirs pris pendant le jour ſont plus funeſtes que ceux de la nuit ; & il faut convenir que l'Amour nous épuiſant, on ne peut mieux réparer les forces que par le ſommeil & la tranquillité. Mais, il eſt des hommes qui ont beſoin, comme j'ai déjà dit, de tout ce qui eſt capable d'allumer leurs deſirs. Un artiſan ne doit pas abandonner ſon travail pour ſe livrer à la volupté, tandis que ſon corps reſſent les fatigues qui s'oppoſent au plaiſir ; lorſqu'un peu de repos aura rétabli les eſprits diſſipés durant le jour, il ſe livrera avec ſuccès aux careſſes de ſa femme. En effet,

dit VENETTE, l'aurore qui répond au printemps, paroît plus commode pour la génération : car après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, & qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs, il repare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement. Après cela, il se lève, & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi, continue-t-il, qu'en usent la plupart des artisans qui se portent si bien, & qui ont des enfans si bien faits & si robustes : car après s'être lassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours que l'aurore commence à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui

ſans faire réflexion à leur ſanté, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur paſſion. (*a*)

BEAUCOUP de femmes auroient rarement des marques de l'Amour de leur époux, ſi elles repouſſoient ſes careſſes durant le jour. Bien différent d'un artiſan, l'homme oiſif eſt excité par mille objets qui le frappent & accèlèrent l'heure des plaiſirs. L'imagination frappée, il ſe hâte de mettre à profit les deſirs qu'elle fait naître, & qui n'auroient pas aſſez de chaleur pour reparoître avec avantage dans une autre circonſtance. Lorſqu'on eſt réduit à ſaiſir ainſi l'occaſion, les careſſes ne ſont que trop ſouvent ſtériles, & il faut une heureuſe harmonie entre les époux pour *vivifier* leurs plaiſirs.

QU'ILS tâchent de l'établir par les

[*a*] *Tableau de l'Amour Conjugal*, 2e. part. chap. V, art. 2.

moyens indiqués dans ce chapitre; mais qu'ils ne s'attachent pas trop scrupuleusement à suivre des loix minutieuses sur un objet auquel les loix ne peuvent commander. On a vu des époux se livrer à de profondes réflexions, consulter les astres, la pluie, le beau temps.... Vous eussiez dit, qu'ils agitoient le destin des Empires; ils employoient, en spéculations, des momens précieux faits pour la jouissance! L'acte le plus délicat de l'Amour n'est point un problême à résoudre & pour lequel il faille consommer un temps utile.

LA nature dès-le commencement du monde a ouvert le grand livre de la réproduction; tous les êtres vivans y ont lu l'ordre général: CROISSEZ, MULTIPLIEZ. Ces caractères, qui doivent réfléchir sur le cœur de tous les hommes, n'ont pas besoin d'interprétation.... A cette loi sacrée, promulguée

par la Nature, les devoirs du citoyen ajoutent encore : *ſoyez utile à la patrie, laiſſez-lui des enfans dont les ſervices lui rappellant votre exiſtence, feront bénir votre mémoire.* Dans l'une des Iſles Maldives, c'eſt une coutume très-ancienne, de marquer de certains caractères en forme de nos zéros, les tombeaux de ceux des habitans qui ne ſe ſont point diſtingués dans l'exercice de leur profeſſion. (*a*) Je deſirerois qu'on en fît de même à l'égard des hommes qui parmi nous renoncent volontairement au doux nom d'époux & de père, & que ſur le tombeau des vrais citoyens, on lût : *ci gît un tel, qui donna des hommes à la patrie.* Quelle épitaphe attendriſſante que celle qu'on voyoit autrefois dans le cimetière des Innocens !

[*a*] Cette coutume eſt établie dans l'Iſle nommée *Iſle des Limaçons. Journ. Encyclop.* prem. Mars 1762.

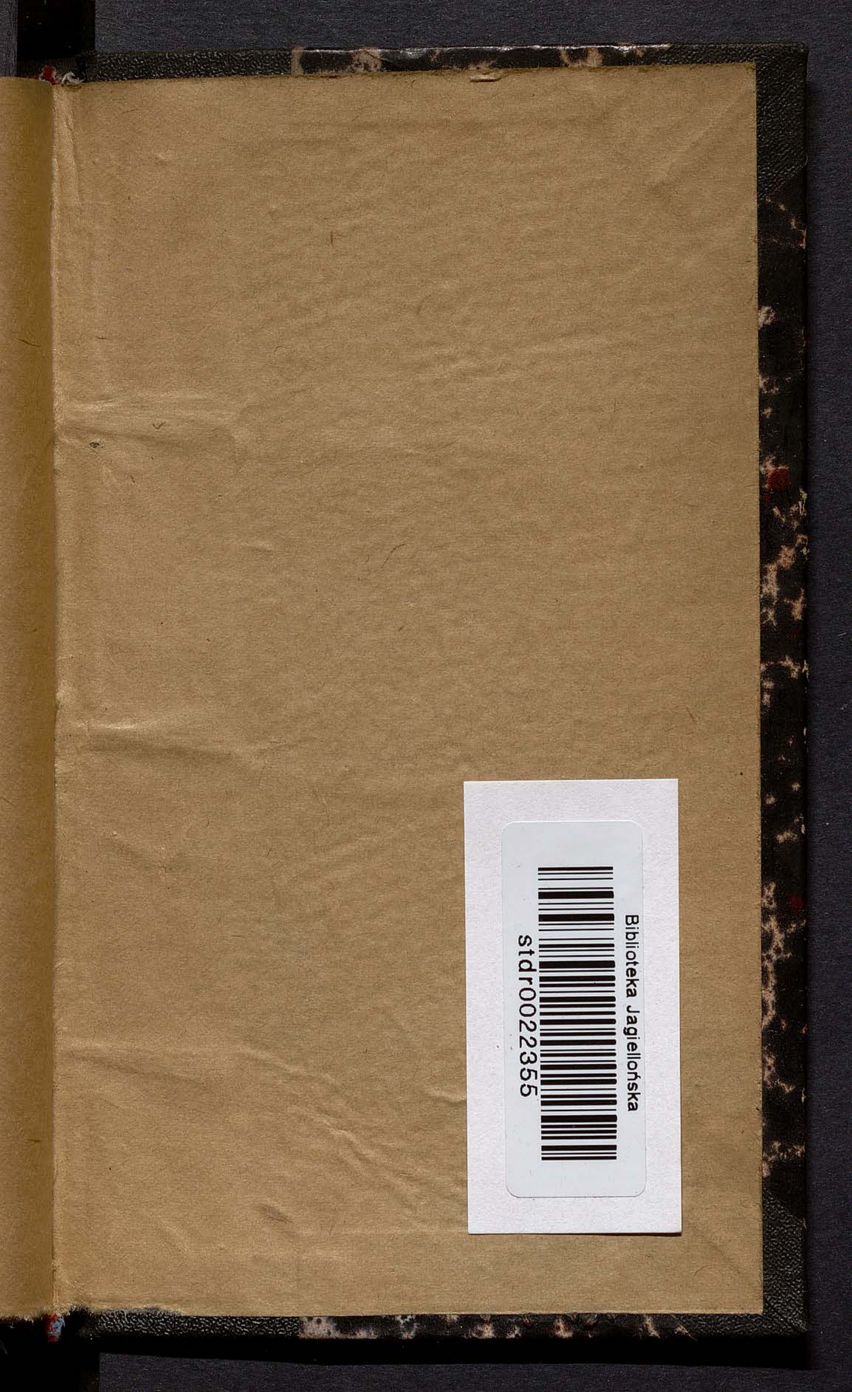
Cy git Jollande Bailly, *qui trépassa l'an 1514, le quatre-vingt huitième an de son âge, le quarante-deuxième de son veuvage, laquelle a vu ou pu voir devant son trépas deux cens quatre-vingt-quinze enfans issus d'elle* (*a*). Quels droits aura sur la postérité, M. Denise, qui âgé de soixante & treize ans, se trouvoit en 1770 père de cent un, tant enfans que petits enfans & arrière-petits enfans, dont soixante-huit étoient vivans! (*b*)

[*a*] *Essais sur Paris*, de M. de Saintfoix.

[*b*] M. Denise est Procureur du Roi en l'élection de Lyon, généralité de Rouen, Paroisse de la Feuillée. Les papiers publics ajoutoient (en 1770) que six de ses petites filles étoient enceintes.

Fin de la première Partie.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0022355

